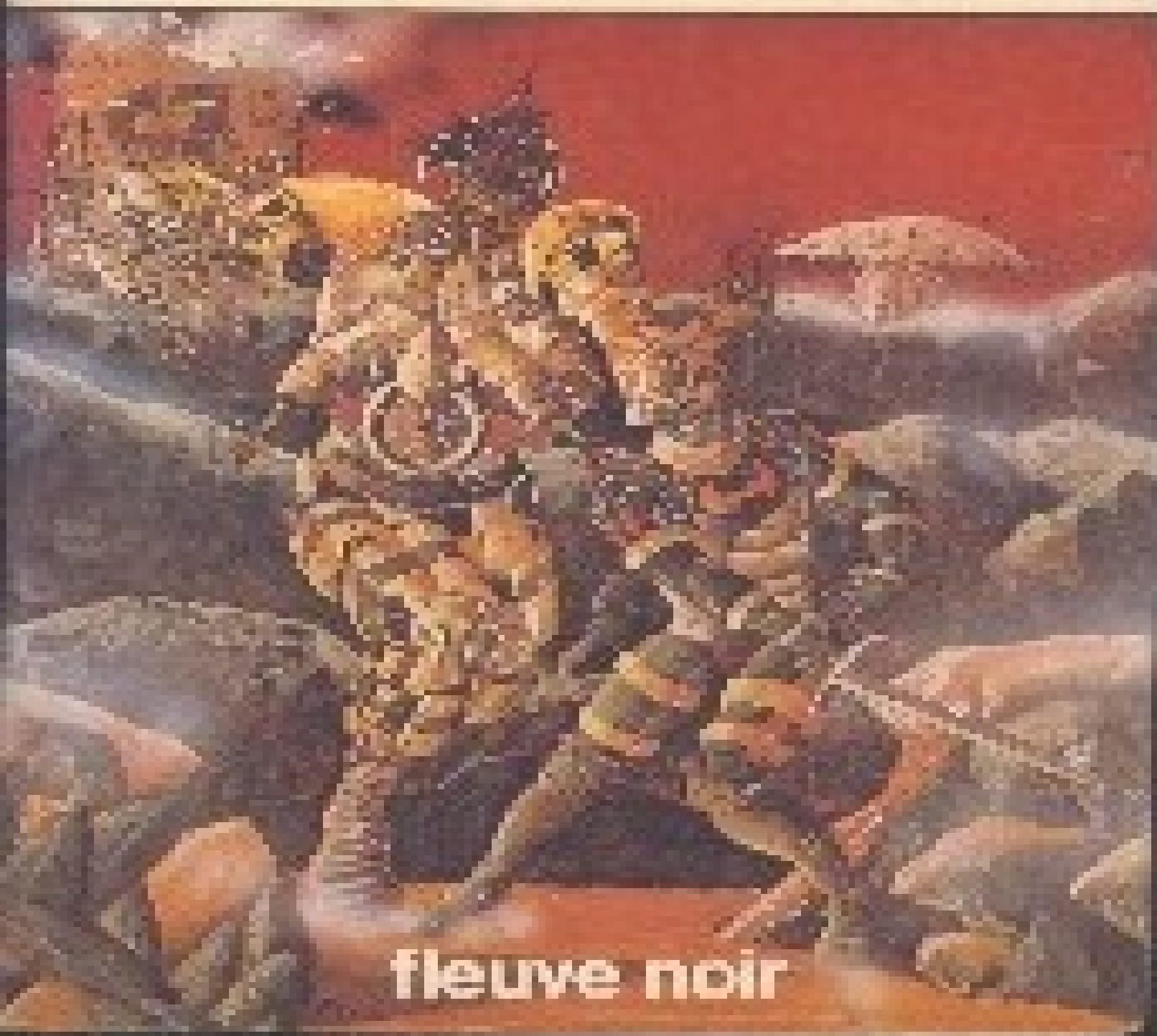


ANTICIPATION

MICHEL JEURY

LE SEIGNEUR DE L'HISTOIRE



fleuve noir



MICHEL JEURY.

LE SEIGNEUR DE

L'HISTOIRE.

COLLECTION - ANTICIPATION -

ÉDITIONS FLEUVE NOIR

6, rue Garancière — PARIS VIe

CHAPITRE PREMIER.

Le réalisateur Thibaut Ulrich sourit vaguement, fit mine de consulter le dossier ouvert à sa gauche. Il s'efforçait de ne pas montrer la souffrance que lui causait sa gorge irritée. Il savait qu'il aurait dû arrêter de fumer. Après L'Enclave des guerriers, il

suivrait une cure, un traitement, n'importe quoi... s'il était encore temps! « Raison de plus pour aller vite... » Au mieux, le tournage de L'Enclave ne commencerait pas avant un mois. Pour la cure: impossible avant deux mois et demi, trois mois. Et Thibaut Ulrich ne pouvait se passer de tabac quand il faisait un film. Donc... Il cherchait son chef des francs-tireurs depuis près d'un mois: ça suffisait. Il se résigna. Le type assis en face de lui l'inquiétait un peu et il n'arrivait pas à décider pourquoi. Tant pis. C'était le septième ou le huitième comédien qu'il voyait pour le rôle d'Enguerre, le Résistant. Il en avait assez... Il tira une bouffée de la Pall Mall qu'il venait d'allumer sans s'en apercevoir et haussa les épaules. Bruno Gorda serait Enguerre même si. Il chassa d'un même geste la fumée de sa cigarette et ses derniers doutes. Bruno refusa le paquet tendu, secoua la tête.

— J'ai cru comprendre au téléphone que vous me proposiez un des rôles les plus importants du film?

Thibaut Ulrich approuva d'un signe.

— Oui, un des tout premiers rôles. A égalité avec celui de l'officier allemand, von Bertrich, et celui de la jeune femme, Marie-Thérèse.

— Vous m'avez choisi d'après la photo que mon agent vous a

envoyée? Mais vous savez que j'ai toujours eu des rôles secondaires?

Bruno appuya la question d'un sourire un peu provocant. C'était un homme jeune encore, de taille moyenne, plutôt rond de corps, avec le visage plein et le cou épais. Sa mâchoire forte et son menton carré démentaient son air bonasse et indolent. Il avait le nez un peu écrasé, les yeux très enfoncés sous des arcades sourcilières osseuses, le front large, avec une petite cicatrice en arc à la tempe et les cheveux noirs assez courts. Une mèche à la Bonaparte tombait sur son front très large. Son regard gris était froid et fixe. Il cillait peu. Il semblait à la fois affaissé et tendu. Il y avait en lui un curieux mélange de faiblesse avouée et de puissance contenue.

« Le physique est bon, pensa Ulrich. Nora ne m'a pas trompé. Pour la psychologie, on verra. »

— Ah oui? Toujours des rôles secondaires? Et pourquoi, selon vous? Bruno le regarda d'un air de défi.

— Parce que je ne suis pas fait pour ce métier et que ça se voit! dit-il sèchement.

Thibaut Ulrich eut une légère crispation de la bouche II écrasa sa cigarette dans le cendrier et demanda:

— *Pour quoi êtes-vous fait, à votre avis?*

Le jeune comédien réfléchit, les yeux plissés, et répondit avec un sourire un peu moqueur:

— *Pour la réalité et non pour l'illusion!*

Ulrich se renversa dans son fauteuil, joignit les mains.

— *Alors, vous refusez ce rôle? Bruno Gorda se détendit*

— *Non. Puisque vous insistez, j'accepte Je serai le chef des partisans Enguerre C'est bien ce nom? Racontez-moi un peu l'histoire, s'il vous plaît*

Thibaut Ulrich prit le temps d'allumer une autre Pall Mail.

— *En gros, voici A la fin de l'été 1944, la France est en grande partie libérée, à l'exception des régions frontières du Nord et de l'Est. Il reste quelques poches, à l'Ouest, au Centre. Le récit que nous allons tourner se situe dans le Centre Un capitaine de la Wehrmacht, Hans von Bertrich, s'est trouvé coincé dans un château avec quelques-uns de ses hommes. Le maquis les encercle C'est le groupe d'Enguerre Enguerre est un nom de guerre, naturellement Ce groupe refuse toute obédience II ne dépend ni des FTP, ni de l'Armée secrète Enguerre n'en a jamais fait qu'à sa tête et il continue Le capitaine von Bertrich lui a offert sa reddition il n'a pas accepté II veut se*

battre. Il va jusqu'à barrer les routes pour empêcher la Résistance régulière d'intervenir Et jusqu'à envoyer la femme qu'il aime, comme espionne dans le château Dès que j'aurai les scénarios, je vous en enverrai un

— Pourquoi tourner cette histoire maintenant? Presque quarante ans après?

— La deuxième guerre mondiale est à la mode. Et puis cette aventure est assez exceptionnelle. Il y a quelques années encore, elle aurait choqué les Français et on n'aurait pu en faire un film. Du moins chez nous.

Bruno parut méditer un moment.

— Ce type, en fin de compte, c'est un paranoïaque, un mégalomane, un fou?

Thibaut Ulrich jouait avec un briquet d'argent.

— Cette histoire est authentique. Mais nous ne savons pas très bien quelle était la personnalité réelle du héros. Enguerre a disparu après la Libération. Le scénario est assez imprécis à ce sujet. Il nous appartiendra à tous les deux, et surtout à vous, Bruno, d'orienter la psychologie de votre rôle dans le sens qui nous paraîtra souhaitable. Qu'en pensez-vous?

Bruno regarda le plafond.

— Je pense que cet homme n'était pas à sa place et qu'il était désespéré!

H se leva brusquement

— Je vous remercie Je crois que ça ira

Un peu surpris, Thibaut Ulrich tendit une main hésitante

— Je compte sur i. sur vous, mon vieux. Bruno Gorda n'était pas quelqu'un que l'on tutoyait facilement

« Des heures difficiles se préparent, songea-t-il Je vais encore faire une moyenne de trois paquets par jour! »

Lorsque Bruno fut sorti, il décrocha son téléphone vert à clavier, tapa un numéro puis demanda Nora Guellen.

— Thibaut Ulrich?

La voix de Nora semblait anormalement distante et froide. Thibaut supposa qu'il avait coupé une conversation importante. Mme Guellen était une femme très occupée. Mais dans la mesure où il lui rendait service, il pouvait se sentir à l'aise

— Nora, j'ai reçu ton protégé.

— Mon protégé?

On eût dit qu'elle parlait de très loin. Pourtant, il l'avait appelée à

Paris et à moins que la communication fût relayée Dieu sait comment.

— Bruno Gorda, le comédien.

— Merci, dit-elle simplement.

Il aurait voulu qu'elle demande le résultat de cette entrevue. Mais elle se taisait. Il se décida:

— Je l'ai engagé. Nous sommes d'accord.

— Très bien, dit Nora. Merci.

— Maintenant, je me demande s'il sera à la hauteur de son rôle!

— J'en suis sûre. Il est temps pour lui de découvrir ses possibilités qui sont immenses.

— Crois-tu? fit-il sur un ton de doute.

— Oui. C'est un garçon d'une envergure extraordinaire. Je le sais. Mais lui l'ignore encore.

— Tu le connais bien?

Il faillit demander: « Tu as couché avec lui? » Mais il s'abstint. Au bout du fil, le silence se prolongea.

— Oui, je le connais bien, dit enfin Nora. Au revoir.

Thibaut Ulrich alluma une Pall Mail.

CHAPITRE 2.

Bruno acheta un journal pour lire dans le train les dernières nouvelles de la guerre. La guerre. Les guerres... Il y en avait toujours une en cours, souvent plusieurs. Mais peut-être était-ce la même, éternellement répétée, en attendant d'être jouée pour de bon. L'Asie, l'Afrique, l'Amérique du Sud... L'Europe était encore épargnée, mais pour combien de temps? L'avenir obsédait Bruno. L'avenir du monde encore plus que le sien propre. Il se passionnait pour la prospective, les scénarios du futur et toutes les choses de ce genre. Il dévorait avec la même avidité et la même angoisse les prévisions des scientifiques et les prédictions des voyants et des mages.

Il ne s'intéressait pas seulement au proche avenir. Le futur lointain le fascinait tout autant. Il avait l'impression tenace et troublante d'être concerné par des événements qui se passeraient dans cent ans, cinq cents ans, mille ans ou plus. Concerné, impliqué d'une façon tout à fait personnelle et absolument mystérieuse... Et il était terrifié par le mur noir du temps, ce rideau opaque qui rendait l'avenir inconnaissable. Désespérément inconnaissable!

Cet après-midi-là, en rentrant vers Orléans, il avait acheté France-Soir et Le Monde à la gare d'Austerlitz. Le rapide l'emportait en

direction du sud. Il habitait une petite ville, à trois cents kilomètres de Paris. Il aurait préféré vivre plus près de la capitale, à cause de son métier. En outre, des crises d'ennui le prenaient parfois, que seule la grande ville pouvait chasser, du moins pour un temps. Mais Agnès, sa compagne, avait renoncé à une carrière de comédienne, d'ailleurs jamais vraiment commencée. Elle détestait la capitale qui lui rappelait son échec. Elle avait trouvé un travail à sa convenance dans un night-club proche d'une sous-préfecture du Centre. Ils avaient un appartement anonyme, dans une résidence quelconque, plantée à la périphérie de l'agglomération, entre les bouleaux de la forêt et le stade où Bruno se retrouverait peut-être un jour, pensait-il, debout et les bras levés, au milieu d'une foule de prisonniers: ce destin-là lui ressemblait.

Il reblia les journaux qu'il venait de parcourir. Tout ce qu'on pouvait dire des dernières nouvelles, c'est qu'elles n'étaient pas absolument catastrophiques. On se battait toujours un peu partout, surtout dans le centre des continents: Asie, Afrique, Amérique. La situation était tendue en Europe centrale...

Les événements du présent ne l'inquiétaient qu'à moitié. Le présent existe-t-il? N'est-il pas autre chose qu'une onde à la surface de l'eau?

Bruno aimait beaucoup jeter des pierres à la surface des bassins ou des étangs. Il regardait longuement les cercles fugitifs se former, s'étendre et disparaître dans une sorte d'infini mathématique... Il aurait voulu avoir une vue imprenable sur le futur. Mais cela lui était refusé. Au moins une fois chaque nuit, la pensée de la mort le visitait, avec la nostalgie de ces siècles interdits, de ce temps qu'il ne verrait jamais.

Il s'enfonça dans son siège, en serrant les journaux froissés entre ses mains moites, comme pour les broyer et faire jaillir le futur de la bouillie informe du présent. Puis il observa le paysage. C'était le printemps depuis quelques jours. La nature se fardait de vert, tandis que les ruisseaux gonflés emportaient le fond de teint hivernal de la campagne. Les jeunes arbres défilaient, peignés par le vent et brunis par le soleil couchant. De petits nuages ronds, blancs, pareils à des fleurs fanées, fuyaient dans le ciel clair. Les nuages étaient-ils capables de voyager dans le temps et de percer le mur noir de l'avenir? Quelle idée imbécile! Bruno ferma les yeux. Il les rouvrit une ou deux minutes plus tard pour regarder sa montre. Il était quand même heureux d'annoncer la bonne nouvelle à Agnès. « Peut-être aurons-nous assez d'argent pour prendre des

vacances l'été prochain... » Agnès voulait depuis longtemps aller en Egypte. Pourquoi en Egypte? Elle aurait sûrement été incapable de le dire. Mais Bruno s'en moquait. Le monde actuel lui semblait tout entier mesquin, étriqué et menacé. Alors, ici ou là...

« Nous irons en Egypte, songea-t-il. Du moins s'il n'y a pas la guerre! »

Il déposa sa valise à la consigne et décida de marcher un peu. Il se sentait assez excité. Il n'aimait pas l'admettre, mais c'était un fait II avait décroché un premier rôle — ou presque — et sa carrière allait peut-être prendre un tournant intéressant. Le succès lui apporterait les moyens d'échapper à ce monde qui ressemblait trop à une prison. Avec beaucoup d'argent, on doit arriver à supporter la vie, si on ne peut l'aimer... En tout cas, il préférait se calmer un peu avant d'affronter Agnès, pour ne pas donner prise à ses sarcasmes. Le crépuscule tombait. Bruno marchait. Les lampadaires pleuraient dans le brouillard. « Trop tôt pour allumer les lumières! » pensa-t-il avec humeur Le décor trouble donnait à la petite ville l'air d'être tapie derrière une vitre.

Les mains dans les poches de son imperméable, le promeneur solitaire s'en allait à grands pas, de plus en plus solitaire, seul et

étranger. Mais il était heureux de sa solitude et fier de se sentir étranger. Plusieurs fois, il entrouvrit les lèvres pour prononcer à mi-voix sa phrase fétiche: « Tout va bien! Tout va bien! »

Il s'aperçut qu'il se trouvait très près de chez son ami Sandis. Il décida de s'arrêter pour bavarder un moment avec le « vieux pêcheur » et lui apprendre la nouvelle II entra sans frapper, selon son habitude, et aperçut le petit homme aux cheveux blancs et aux mains agiles en train de bricoler sur Un ancien poste de radio à lampes, dans la pièce qui lui servait d'atelier. Le matin, il portait les journaux, et Bruno était un de ses meilleurs clients. Il consacrait ses après-midi à la pêche et gavait de poisson quelques privilégiés, parmi lesquels Bruno et Agnès. Et le soir, il s'acharnait au fond de sa bicoque à réparer de vieux postes et essayait de construire une machine à voyager dans le temps. Une machine à laquelle personne, bien sûr, ne croyait. Pas même lui. Mais tout le monde convenait que c'était une saine distraction, après une longue demi-journée de pêche...

— Alors, quelles nouvelles, Sand? demanda Bruno.

— Aucune, aucune, aucune! dit le vieux pêcheur. Ah si: j'ai eu ma manie. Ça vient juste de passer.

Souvent, Sandis avait l'impression d'être en train de se changer en bronze ou en n'importe quel métal dur. Sauf l'or; il savait bien qu'il n'était pas en or! L'obsession le gênait un peu dans ses activités. Quand il en souffrait, il avait beaucoup de peine à faire sa tournée de porteur de journaux. Il pesait une demi-tonne, et sa bicyclette hollandaise à haut guidon ployait sous la charge. U n'allait pas non plus à la pêche: en cas de chute dans l'eau, il aurait coulé comme une pierre.

Bruno parla de sa propre manie. Des jours entiers, il se croyait une marionnette vivante dont quelqu'un, au loin, tirait les fils. Ce n'était pas désagréable. Cette obsession-là, il devait s'avouer qu'il la cultivait un peu. Il s'en servait pour s'endormir quand le sommeil était long à venir, pour atténuer certaines douleurs ou simplement pour tromper l'ennui. Il se disait qu'un jour, il rejoindrait le marionnettiste et lui arracherait ses fils... Mais qui était le marionnettiste et où se tenait-il?

— Dans le temps, répondit le vieux pêcheur. Nous sommes tous des marionnettes et le marionnettiste est au bout du temps!

— On se sent infirme, dit Bruno.

— Parce qu'on ne sait rien de l'avenir? Oui. Mais quand j'aurai fini

la machine...

Bruno accepta un bol de thé brûlant. Puis il raconta à Sandis son entrevue avec Thibaud Ulrich.

— L'Enclave des guerriers, médita le pêcheur. C'est un beau titre. Où allez-vous tourner ça?

— L'histoire est censée se passer dans le centre de la France, donc pas très loin d'ici. Mais aussi bien, on tournera dans les Pyrénées ou en Alsace.

Sandis éclata de rire.

— De toute façon, je suis content pour toi. Tes possibilités sont immenses. Il est temps que tu le prouves! J'ai dit: il est temps, hein?

— Je ne crois pas être fait pour ce métier.

— Peut-être. Mais tu as de l'envergure. Il faut que tu battes un peu des ailes... Est-ce que tu m'emmèneras?

— Et tes journaux?

— Je trouverai quelqu'un pour me remplacer Bruno sourit.

— Pourquoi pas?

— Les histoires de guerre m'intéressent. Et je me fais fort de nourrir toute l'équipe au poisson... un jour par semaine!

— Et ta machine?

— *La machine temporelle? Je suppose qu'elle sera finie à ce moment. Nous l'emporterons. Et nous pourrons aller voir en 1945 comment ça se passait dans ton enclave!*

— *1944, rectifia Bruno distraitement. C'est entendu. Prépare une douzaine de cannes. Il faut absolument que j'apprenne à pêcher. En sortant, il eut l'idée de téléphoner chez lui. Si Agnès était déjà partie à son travail, il n'avait aucune raison de se presser. Il laissa la sonnerie retentir douze fois. Bien sûr, Agnès était partie... Il se retrouva à proximité de la gare. Il entra dans un café-tabacs, but une bière pour faire passer le thé du vieux pêcheur, puis un alcool pour faire passer la bière. C'est alors qu'il prit la décision de ne pas retourner dans cet appartement sinistre où il avait l'impression d'être un passager clandestin.*

Adieu, chère Agnès. Adieu et pardon, nous ne verrons pas l'Egypte ensemble!

Il prit le train de Paris une heure plus tard. Il arriva à la gare d'Austerlitz dans la nuit et se rappela qu'il n'avait pas retenu une chambre d'hôtel. Certes, il avait des amis dans la ville, mais aucun ne lui semblait assez intime pour qu'il osât sonner à sa porte à pareille heure. Le froid était vif, les taxis rares ou inexistants. Et

puis un taxi pour aller où? En outre, il n'avait presque plus d'argent et il n'osait penser à son compte en banque

Et, pour finir, il se sentait terriblement coupable Il souhaitait recevoir

pour

sa

conduite

une

punition

exemplaire.

En

contradiction absolue avec ce sentiment, il éprouvait celui d'être victime d'une grave injustice. Et ce n'était pas la première fois.

Il erra un moment sous la galerie d'arrivée, à l'abri de la pluie qui commençait à tomber, mais non du vent qui s'était mis à souffler en bourrasque. Que faire? La solution la plus simple semblait de s'installer jusqu'au matin dans la salle d'attente des premières classes. Il s'y résigna.

Mais il avait l'impression d'être en faute et sursautait au moindre bruit. Pas question de dormir. Même pas de se reposer.

Un peu plus tard, quelqu'un entra et se dirigea vers lui. Une jeune femme se tenait à cinq pas et le regardait. Il leva la tête et la reconnut.

— Nora!

— Bruno!

Elle tendit sa joue pour un baiser rituel et ajouta « Quelle surprise! » sur un ton qui montrait qu'elle n'était pas le moins du monde surprise

— Qu'est-ce que tu fais là, mon petit Bruno? La belle Mme Guellen s'adressait toujours à lui sur ce ton protecteur qui l'agaçait. Il répondit sèchement:

— Je pars pour la Grande Ourse Et toi?

— Je viens d'accompagner des voyageurs, fit-elle gravement. Une gare est bien un endroit où on peut s'attendre à rencontrer la directrice d'une agence de voyages, n'est-ce pas? Je t'ai aperçu par la vitre et. .

Bruno ne pouvait croire à une simple coïncidence « La directrice d'une grande agence accompagnerait elle-même des voyageurs à la gare, en pleine nuit? A l'aéroport, peut-être. » Il empoigna sa valise II savait d'avance qu'il allait suivre Nora Guellen. Elle était

probablement venue le chercher. Mais comment savait-elle? Il pensa . « Nous sommes tous des marionnettes et le marionnettiste est au bout du temps! »

CHAPITRE 3.

— Mais, Nora, comment sais-tu...

Il renonça à formuler une question plus précise. Il souhaita même que sa protectrice ne l'ait pas entendu. Cette étrange jeune femme savait beaucoup trop de choses sur lui. On eût dit qu'elle l'avait connu à l'époque de son enfance. Mais c'était impossible. Il ne l'avait rencontrée que deux ans plus tôt. Elle n'était pas plus âgée que lui. Peut-être même était-elle plus jeune...

Il ramena sur ses jambes un pan de la couverture qu'elle lui avait donnée en rentrant Il claquait des dents. Elle s'était précipitée pour augmenter le chauffage ou peut-être pour mettre en route un chauffage d'appoint. Mais il était bien, maintenant Un agréable sentiment de sécurité l'envahissait

Le marionnettiste existait vraiment, après tout, et Bruno prenait plaisir à se laisser tirer par un fil

— J'ai sommeil, dit-il.

Nora pencha vers lui son visage ovale et long. Un sourire grave

desserra ses lèvres sans effacer complètement leur pli de tristesse
Quelques fils nattés se cachaient parmi ses longs cheveux blonds
comme des serpents dans les blés mûrs. Ses seins pointus tendaient
son pull collant. Ses yeux verts pétillaient sous les paupières un peu
bridées.

— Mon petit enfant, murmura-t-elle. Mon petit clone chéri!

Bruno se dressa vivement.

— Quel mot as-tu dit?

Nora s'amusa à lui balayer la figure avec ses longs cheveux.

— Je ne sais pas. Je n'ai pas fait attention. Je m'amuse!

Il insista:

— Quel mot as-tu dit? J'ai cru entendre... clone? Elle s'éloigna sans
répondre, tournoya, esquissa un pas de danse. Elle se tenait souvent
sur la pointe des pieds, bien qu'elle fût plutôt grande, et elle avait un
curieux balancement latéral des hanches, que Bruno n'avait jamais
observé chez aucune autre femme.

Elle se retourna, lança un rire éclatant mais sans gaieté.

— Aucune importance. Je m'amuse!

Bruno refoula un léger agacement. Au fond, il aimait bien se sentir
protégé par cette jeune femme infiniment désirable. Il aspirait en

secret à être traité comme un enfant. Il n'avait jamais connu sa véritable mère. Ses parents adoptifs étaient de petits paysans catalans, qui élevaient quelques vaches et quelques chèvres à la frontière espagnole et qui l'avaient toujours traité assez durement... Il devait beaucoup à son parrain, Joseph Banks, qui avait payé ses études, ses premiers voyages à Paris, plusieurs années de pension... et probablement d'autres choses qu'il n'avait pas voulu connaître. « Sans cet homme, je ne serais rien, pensa-t-il. Mais que suis-je? Et qui suis-je? »

Joseph Banks avait disparu à l'époque où Bruno rencontrait Nora Guellen... comme si, mission accomplie, il sortait de la piste après avoir transmis le relais à la jeune femme.

« Peut-être Parrain Joe est-il le marionnettiste qui me manipule toujours depuis le bout du temps ou n'importe où? » Il se rappela le sourire tour à tour moqueur et tendre, complice et glacé de cet homme sans âge, inconnaissable... Son regard bleu, profond et tellement lointain... les rides qui creusaient son visage long et brun... ses cheveux décolorés qui s'enroulaient autour de sa tête et cachaient complètement ses tempes et ses oreilles... Un jour, il s'était demandé si son parrain ne portait pas un masque, un masque

très perfectionné, comme on saurait peut-être en fabriquer dans l'avenir. Avec une perruque très bien ajustée, naturellement... mais il n'avait pas osé s'en assurer d'un geste trop familier.

Parfois, Joseph Banks paraissait vraiment très âgé... On eut dit même qu'il survivait à une interminable vieillesse. Peut-être avait-il cent cinquante ans ou plus, si c'était possible. Mais quand les circonstances l'exigeaient, son corps redevenait souple, son regard vif et son esprit clair. Peut-être jouait-il un rôle? « Et peut-être a-t-il voulu pour cette raison que je sois comédien? Car c'est bien lui qui m'a guidé dans le choix d'une carrière. »

Il regarda longuement Nora, cherchant en elle un air de famille avec son mystérieux parrain. Ils avaient tous ce sourire retenu, un peu moqueur... Tous? Oui, tous les gens qui vivaient ou avaient vécu autour de lui: Joseph Banks, Nora Guellen, Sandis le pêcheur et même Agnès. « C'est dans ta tête que ça se passe! songea-t-il. Tu as toujours eu cette impression que les autres partageaient un secret que tu étais seul à ignorer et qu'ils riaient de toi à cause de cela! »

Le pêcheur ressemblait pas mal à Joseph Banks; et les deux femmes avaient en commun la silhouette, l'allure générale et ce comportement qu'il n'arrivait pas à définir, qui l'irritait et le

comblait à la fois. « Mais ça n'a rien d'extraordinaire. C'est simplement un type féminin qui m'attire. Ou moi qui les attire! » Maintenant, il avait la sensation que Nora était en train de lire au fond de sa pensée. Il prit sa tête dans ses mains et ferma les yeux. Il avait bu une sorte de punch brûlant, et la chaleur commençait à se répandre délicieusement dans son corps. Le sommeil engourdissait ses nerfs avec une douceur irrésistible, pesait sur ses muscles, enveloppait son cerveau d'une brume scintillante et dorée. C'était un sommeil agréable quoiqu'inhabituel. Bruno sentait sa lucidité le quitter de façon presque physique et il n'essayait pas de la retenir. Il se laissait gagner par le confort du rêve éveillé. La réalité devenait trouble, incertaine.

L'appartement de Nora était tout tapissé de cartes du monde entier, comme les murs de son agence. Celle qui se trouvait en face de Bruno représentait le pourtour de l'océan Indien, du golfe Persique à l'Afrique du Sud, du Bengale à la Tasmanie. Il la voyait tout à fait déformée, avec des îles supplémentaires, des chapelets de points rouges et des monstres marins pareils à ceux qui ornaient les vieux portulans.

Et la tête blonde de Nora devint un monstre marin, qui semblait

surgir d'une profonde fosse sous-marine ouverte au milieu de l'océan. Un beau monstre blond, mi-serpent, mi-sirène. Et la sirène, ou le serpent, lui parlait. C'était la voix de Nora, mais déformée aussi, plus grave et plus sonore, comme s'il avait perçu seulement l'écho de ses paroles.

— Es-tu prêt à m'écouter?

— Je suis... prêt, dit mollement Bruno.

Et il s'étonna d'avoir pu prononcer trois mots, car il n'avait plus de bouche ni de lèvres.

Une musique sourde tombait d'un baffle accroché au-dessus de sa tête. Elle lui donnait la sensation d'être aspiré avec lenteur dans un tunnel de métal grondant. Il n'était pas angoissé. Peut-être aurait-il éprouvé de l'angoisse s'il avait été tout à fait réveillé; mais son état le protégeait. Il se laissait porter et bercer. Et il attendait.

— Tu es prêt, maintenant, n'est-ce pas? dit encore la jeune femme.

Et Bruno hocha la tête.

— Tu vas m'écouter. Tu vas m'entendre?

— Oui.

— Mais tu oublieras ce que je vais te dire. Quand tu te réveilleras, tu l'auras oublié?

— Oui...

— Toi et moi... et d'autres... venons du temps. Tu le savais?

Bruno approuva d'un signe. C'était vrai. Inconsciemment, il l'avait toujours su. Sa patrie était l'avenir II aurait voulu, justement, poser la question à Nora: « Quelles sont les nouvelles de l'avenir? Qu'est-ce qui se passe chez nous? » Mais il n'avait plus la force de parler Nora lui répondit pourtant comme si elle l'avait entendu:

— *A notre époque, les hommes voyagent dans l'espace et occupent de nombreuses planètes. Ils ont aussi, dans une certaine mesure, maîtrisé le temps. La preuve, c'est que nous sommes ici. Mais l'histoire n'est pas un tissu amorphe et on ne se déplace pas comme on veut à travers les courants temporels...*

« Je savais tout cela! » pensa Bruno. Mais il n'avait plus envie de dire un seul mot. Nora l'observa avec attention, peut-être avec inquiétude, avant de continuer

— *Il existe un gouvernement central sur la Terre. Le chef suprême, absolu, est Godrap, Premier secrétaire du Parti du Pouvoir du Peuple Le régime des secrétaires du Pouvoir s'étend sur la presque totalité des mondes humains... depuis longtemps. Il y a seulement quelques planètes qui sont en partie aux mains des fanatiques*

musulmans. En fait, le pouvoir a été détourné et confisqué par Godrap qui règne sans partage sur l'Empire Terrien depuis deux cents ans et qui vient de se proclamer Seigneur de l'Histoire Je suis secrétaire du Pouvoir d'un rang assez élevé, quoique très subalterne par rapport aux vrais dirigeants. Je suis loin du Pouvoir. Mais qui ne l'est pas aujourd'hui? Je veux dire: de notre temps! Même un secrétaire de deuxième rang n'est que le docile exécutant du seigneur Godrap!

« Mais notre parti s'est révolté contre le tyran. Un certain nombre de hauts dirigeants ont décidé d'abattre Godrap d'une façon ou d'une autre, pour rétablir la démocratie dans l'univers. J'approuve leur action et j'ai décidé d'y participer. C'est pourquoi je suis ici près de toi...

« Ton rôle est très important. Je ne peux pas te donner plus de détails pour le moment, mais tu dois te préparer au retour et à l'action. Tu apprendras bientôt la vérité. Je dois aussi te mettre en garde Nous pensions que tu étais. . Que vous étiez tous, les... bref, que tu étais en sûreté ici... dans le passé Depuis que le voyage temporel existe, rien n'est jamais sûr. D semble que la police spéciale de Godrap ait retrouvé ta trace. Nous serons peut-être

obligés d'intervenir plus tôt que prévu. Il faut donc que tu te tiennes prêt, sans le montrer. Et il faut aussi que nous connaissions tous tes mouvements, que nous puissions te localiser à chaque instant dans l'espace. Il est excellent, pour plusieurs raisons, que tu fasses ce film. J'espère que tu vas commencer bientôt

« C'est tout ce que je peux te dire cette fois. Tu dois comprendre que la maîtrise du voyage temporel est peut-être en train de changer le monde L'homme recrée le monde en manipulant le temps. H devient le véritable Seigneur de l'Histoire Raison de plus pour chasser le tyran, l'usurpateur, et rendre le Pouvoir à l'homme, c'est-à-dire au Parti du Peuple!

« Maintenant, tu vas oublier ce que je viens de te dire Comme tu as oublié ce que Joseph Banks et Stephen Sandis t'ont raconté de la même façon. Du moins consciemment Mais tu t'en souviendras le moment venu!

« Dors, Bruno Gorda Tu es quelqu'un de très important pour l'avenir de l'humanité. Tout va bien... »

Dans son rêve, Bruno chassa une mouche qui voletait autour de son visage. Puis il se mit à marcher sur une immense carte, déployée entre ciel et terre. La mouche l'avait suivi; elle bourdonnait à son

oreille. Impossible de s'en débarrasser. . Il savait que l'avenir se trouvait sous la carte; mais celle-ci semblait faite d'un métal très dur: comment passer à travers?

Il marchait. Il atteignit une maison dressée à la surface de l'océan Indien, entre l'Australie et l'Afrique. Il la reconnut: c'était la sienne. Sa maison natale, la maison de son enfance, la sienne... Il s'approcha et il vit qu'elle était murée, inaccessible, avec de minuscules fenêtres aveugles. Il colla son visage contre les vitres obscures. Il scruta le néant jusqu'à en perdre le souffle. Il ne distinguait qu'une surface glauque, si proche de son regard qu'elle semblait tracée à l'intérieur de lui-même. Il avait la gorge serrée, la poitrine prise dans un étau, et une brûlure montait le long de ses nerfs. Dans la maison, il y avait le futur, son pays, et il ne pouvait pas le voir. Il avait l'impression d'être mort. Puis il tomba à travers la carte

CHAPITRE 4.

Thibaut Ulrich conduisait vite, très vite, même, avec nervosité et par saccades. La route, droite mais étroite, se plantait dans la forêt comme un harpon dans le corps d'une baleine morte. Les hêtres défilaient de chaque côté de la voiture et formaient une muraille de

troncs, grise, compacte.

Thibaut alluma les phares de la R30 et aussitôt, machinalement, donna un coup d'accélérateur.

La comédienne Lise-Marie La ville, assise près de lui, s'insurgea brusquement.

— Si un troupeau de vaches traverse la route, on est bons pour se faire encorner!

— Pas de vaches dans les bois, fit le réalisateur

— Tu es de mauvaise foi. On vient de faire dix kilomètres dans les prés!

— Justement: c'est fini. Je connais le pays.

Il connaissait le pays et pourtant, il ne le reconnaissait pas. Il ne voulait pas encore avouer à ses passagers qu'il s'était bêtement perdu. De toute façon, l'un ou l'autre finirait bien par s'en apercevoir. Derrière, les deux hommes étaient silencieux. Le copain de Gorda ne payait pas de mine. Il avait même un air un peu inquiétant. Mais Thibaut Ulrich ne détestait pas la pêche en week-end et ce — comment déjà? — Sandis pouvait être un compagnon agréable, et utile, s'il était seulement à moitié aussi malin qu'il le prétendait. Bruno somnolait. Qui dort dîne! pensa Thibaut. On

aurait dû être à Nevers depuis un quart d'heure. Le retard était encore infime. Mais Thibaut ne voyait pas comment il avait pu perdre la route. Oh! L'explication était simple. « Je suis distrait comme un jeune chien quand je commence un film! » Cette réflexion lui rendit un moment sa sérénité.

Tout allait bien, malgré ce petit contretemps. L'Enclave des guerriers s'annonçait comme un truc passionnant et pas ordinaire. Il était décidé à pousser l'atmosphère au fantastique: tout l'y incitait, à commencer par le décor angoissant dans lequel coulait maintenant la voiture. Quant à la petite Lise-Marie, mince et tendue, farouche et brave comme un jeune guerrier, elle collait merveilleusement à son rôle. .

D'un geste machinal, il posa la main sur le genou découvert qui brillait au bord du siège. Ses doigts glissèrent sur le nylon... Trop tôt, bien sûr. La jeune fille le repoussa d'une tape sèche sur le poignet en disant:

— Regarde donc où tu mets tes roues!

La route était devenue très mauvaise et le réalisateur, en effet, n'avait pas trop de ses deux mains pour tenir fermement le volant. « J'ai dû prendre un raccourci Dieu sait où. On va rejoindre la

nationale d'ici peu... ou bien se retrouver dans une cour de ferme! »

Un point noir demeurait: Enguerre, le chef des partisans. Le rôle le plus difficile du film, sans doute. Thibaut regrettait d'avoir cédé aux insistance de Nora Guellen. Nora lui avait rendu d'importants services, notamment financiers; elle était prête à continuer. Mais son poulain, Bruno Gorda, n'inspirait qu'une confiance très limitée au vieux routier du cinéma qu'était Thibaut Ulrich. « Comment une femme aussi brillante a-t-elle pu s'enticher de ce garçon qui sue la médiocrité par tous les pores? Non, je suis injuste. Il n'est pas médiocre. II... Dieu sait ce que ce type-là est en réalité! »

Il se mordit la lèvre et négocia avec habileté, mais sans tendresse pour ses passagers, un virage qu'il n'avait pas vu venir. Dans le faisceau des phares qui creusait un tunnel de lumière au cœur de la forêt, il avait même cru voir la lame grise et ébréchée de la route s'enfoncer à droite, sous les hêtres épais. Et, brusquement, elle s'enroulait à gauche, en serrant de près les troncs pâles et luisants des bouleaux, alignés sur le haut d'un talus comme des sentinelles fantômes.

« Merde! Merde! » Lise-Marie s'était vivement accrochée à la poignée placée à portée de sa main. Derrière, les deux hommes

roulèrent l'un sur l'autre Bruno Gorda se réveilla pour demander:

— On va au cimetière?

Thibaut jura. Il avait dû changer de route sans s'en apercevoir.

Mais la nouvelle ne valait pas mieux que l'ancienne. L'idée lui vint de ralentir. Il s'en étonna lui-même

— Un contretemps? fit Sandis le pêcheur dans son dos.

Le ton du vieux bonhomme semblait lourd de sous-entendus.

Thibaut ricana. « Fais-moi confiance pour retrouver le fil! » A la dernière seconde, il retint cette réflexion. Il commençait à avoir peur.

Puis les bois s'écartèrent d'un seul coup, comme projetés dans le néant. On eut l'impression que la voiture bondissait au milieu d'un ciel incendié.

Cette fois, Thibaut freina. Brutalement.

Mais il ne put maintenir sa trajectoire, et la R 30 se mit en travers sur une pente caillouteuse qui s'évasait vers un étang à moitié vide en contrebas. Sandis le pêcheur réagit avant tout le monde II bondit hors du véhicule, appela les autres avec de grands gestes.

— Vite! Sortez de là! Vite!

Lise-Marie s'était mise à crier, en cachant son visage dans ses

mains:

— Cette lumière, on dirait le jour. C'est un cataclysme!

Thibaut entoura les épaules de la jeune fille d'un bras protecteur.

— Tu vas trop au cinéma! C'est une simple aurore boréale. Ferme les yeux un moment.

Mais le vieux pêcheur continuait ses appels.

— Venez, venez! Il y a du danger!

Bruno sortit pour rejoindre son ami, puisque les autres ne se décidaient pas. Il glissa sur la pente, se retint à un buisson qui lui déchira la main. Il se releva et regarda le ciel. Comme la jeune comédienne assise devant lui, il avait cru à un cataclysme; pendant trois ou quatre secondes, il avait pensé qu'une bombe à hydrogène ou une bombe atomique venait d'exploser. Un titre dansait dans sa tête. « Plus clair que mille soleils. » Il se frotta les yeux. Il avait été à peine ébloui. Très surfait, l'éclair atomique? Non, si c'était une bombe, elle avait dû tomber très loin. Combien de kilomètres de Nevers à Paris? Deux cents ou un peu plus?

Ainsi, la guerre que Bruno guettait avec angoisse et aussi, il devait le reconnaître, avec passion, à la première page des journaux et dans les flashes de la radio et de la télévision, lui avait sauté à la

figure sans crier gare... Mais cette boule orangée qu'il voyait au-dessus des collines vertes, intactes, ressemblait au soleil de tous les jours et de toujours. C'était le soleil levant qui dorait la campagne paisible et donnait au paysage un air de chromo naïf... Comme pour renforcer cette impression, un oiseau lança quelques trilles et s'envola. Une vache meugla dans la plaine, un moteur toussa au loin. C'était le monde inchangé, bien vivant, avec l'eau, les arbres, les bêtes, les machines des hommes et le soleil...

Bruno se retourna vers Sandis.

— Ce n'était pas la bombe!

— Non, dit le pêcheur, ce n'était pas la bombe. C'était peut-être pire!

— Comment?

Le vieil homme montait à reculons vers une touffe d'arbustes à larges feuilles qui pouvait à la rigueur servir d'abri. Ses gestes étaient impérieux, mais Bruno n'en comprenait pas le sens. Fallait-il se taire? Fallait-il se mettre à couvert? Il regarda encore le ciel. A quel danger mystérieux pensait donc Sandis? Qu'est-ce qui pouvait bien exister de pire que la bombe? Une arme biologique, climatique ou. .

Haussant les épaules, il revint péniblement à la voiture. Thibaut et

Lise sortaient à leur tour du véhicule. La jeune fille courut s'accrocher au bras de l'homme en contournant le capot

— Explique-moi tout de suite ou je pique une crise!

Elle s'adressait naturellement à Thibaut Ulrich, le seul qui comptait à ses yeux, le seul qui pût faire face à une situation aussi effrayante.

Puis un caillou roula sous son pied, elle glissa sur la pente et Bruno la reçut dans les bras. Il eut le temps de s'arc-bouter pour résister au choc. Elle lui parut extrêmement légère. Ou bien connaissait-il mal sa force.

Oh! pardon, fit-elle comme si elle découvrait son existence.

Thibaut Ulrich tendit la main pour l'aider

— Belle mise en scène, hein?

— Tu ne vas pas me dire que c'est un coup monté!

— Non, quand même pas. Mais...

« Si nous n'avons pas une explication qui tienne debout dans cinq minutes, nous allons tous devenir dingues! » pensa Bruno.

Sandis se rapprocha prudemment, comme à regret.

— De toute façon, nous sommes repérés. A moins que...

Il n'acheva pas sa phrase. Thibaut Ulrich le foudroyait d'un regard haineux, comme s'il avait été l'intrus responsable de la catastrophe

par sa seule présence. Et il se dandinait le long de la pente, d'un air gêné et inquiet.

De toute façon, l'explication tardait à venir.

— C'est complètement fou! cria Lise-Marie en résumant ainsi l'opinion générale

— Nous avons été drogués, dit Thibaut gravement

La jeune fille haussa les épaules.

— Le soleil aussi a été drogué? Ou alors, tu vas me dire que c'est pas le soleil que je vois, là? C'est peut-être un ver luisant tout rond qui flotte dans un aquarium? Ou une orange pourrie dans une baignoire?

— Calme-toi. Tu n'es pas sur la scène. C'est peut-être le soleil ou peut-être pas. Je n'en sais encore rien, mais...

— Tu veux dire que nous sommes tous en train de rêver? Attends, je vais me pincer!

Elle planta les ongles de ses pouces dans sa lèvre supérieure Thibaut lui prit les poignets.

— Idiote! Tu vas t'abîmer la bouche. On tourne dans trois jours!

— Ah vraiment? Je crois que je ne rêve pas.

— Vous ne rêvez pas, non! dit le pêcheur. Thibaut se tourna vers le

vieil homme, les poings serrés.

— La ferme! On vous a rien demandé! Sandis se mit à rire.

— Attendez donc, ça pourrait venir. Bruno tenta une diversion:

— Il faudrait peut-être essayer de ramener la voiture sur la route.

Mettez-vous au volant, Thibaut, nous vous pousserons.

Thibaut Ulrich grogna une réponse indistincte.

— Très bonne idée, dit le vieux pêcheur. L'ennui, c'est qu'il n'y a plus de route!

Les autres se hissèrent en hâte au sommet de la pente. Le rire de Sandis les poursuivait.

Plus de route. . On eût dit qu'il n'y en avait jamais eu Un sentier de chèvres, bordé de pierres moussues, serpentait contre un talus couvert de genêts en fleur Lise se pencha pour cueillir un bleuet qu'elle accrocha à son blouson en jean de même couleur. Un chien aboya.

— On n'est plus au mois de mai, remarqua Bruno Thibaut sursauta et écrasa une guêpe ou une abeille entre ses paumes, d'un geste vif et adroit Une expression de sauvagerie marqua un instant ses traits.

— Qu'est-ce que ça veut dire on n'est plus au mois de mai?

*Bruno eut un sourire tranquille, tendit la main vers la colline
proche, sur laquelle s'étalait le tapis jaune des chaumes.*

— Nous avons sauté à pieds joints par-dessus l'été, camarade!

*— Oui, c'est ça, dit le vieux pêcheur Nous avons sauté C'est le mot Et
nous sommes tombés dans un trou de la carte!*

*— Mais enfin, tu vas me dire ce qui est arrivé? Lise s'adressait
uniquement à Thibaut, feignant toujours d'ignorer Bruno et Sandis.
Le réalisateur hocha la tête d'un air buté*

*— Je maintiens que nous avons été drogués. Jusqu'à preuve du
contraire C'est la seule explication. Ou alors.*

— Thibaut! Le soleil?

— Je le vois aussi bien que toi

*— Nous roulions dans la nuit, ou presque Et au lieu d'arriver à
Nevers pour dîner, nous sommes tombés je ne sais où. J'ai faim!*

— C'est peut-être la guerre, dit Ulrich Il se mit à renifler

*— Vous ne sentez pas une odeur bizarre? L'ennemi aurait pu lancer
une attaque aux gaz. On a parlé de ça: la guerre insidieuse Des
sortes de gaz hallucinogènes!*

*— Ce ne sont pas des gaz, dit Sandis. C'est une mine. Nous avons
sauté sur une mine temporelle!*

Le vieux pêcheur entraîna Bruno à l'écart. Ils s'assirent au milieu des genêts. Sandis posa la main sur l'épaule de son jeune compagnon.

— Bruno, le moment est venu! Bruno secoua la tête.

— J'ai trop chaud, pas toi?

Il enleva son blouson et le jeta sur l'herbe à côté de lui. Le vieux insista:

— Bruno, le moment est venu!

Bruno sursauta, comme agacé par un insecte.

— Quoi? Quel moment?

— Le moment est venu de passer à travers la carte, prononça lentement Stephen Sandis.

Bruno eut un profond soupir, porta la main à sa poitrine, comme s'il étouffait. Puis il pencha la tête en avant et cacha son visage dans ses paumes. Il se tint un moment ainsi, les coudes appuyés sur les genoux, la respiration forte et saccadée. Le pêcheur se leva pour observer Thibaut et Lise, par-dessus les genêts. Le réalisateur et la jeune comédienne s'éloignaient en direction d'un village aux toits rouges qu'on apercevait à environ un kilomètre. Comme s'ils avaient tout à fait oublié l'existence de leurs deux compagnons. Mais ils

avaient subi un choc terrible et ils n'étaient pas dans leur état normal. Ils fuyaient simplement la réalité

Bruno releva la tête, regarda le vieux et prononça un seul mot: « Salaud! » Sandis eut un sourire indulgent.

— Tu as raison: engueule-moi! Je n'aurais pas dû réveiller tes souvenirs maintenant. Nous n'étions pas prêts. Mais les événements se sont précipités et il va falloir faire face.

— Tu veux dire que les hommes de... de Godrap nous ont repérés?

— Qui d'autre? Cela ne signifie pas qu'il y ait un agent spécial du Pouvoir derrière le premier buisson. Nous avons touché une mine temporelle et nous sommes tombés dans le passé.

— Dans le passé?

— C'est ce qui arrive avec les mines. On est éjecté vers le passé, pas vers l'avenir. Enfin, on n'a encore jamais vu quelqu'un se faire éjecter dans l'avenir, ce qui ne prouve pas que ce soit impossible.

— Cette mine avait été posée pour nous?

— Si elle ne l'avait pas été, la coïncidence serait un peu forte.

Maintenant, les agents temporels de Godrap ont peut-être piégé la moitié de l'univers. Je ne pense pas qu'ils puissent surveiller toutes leurs mines. Ils ont très bien pu perdre notre trace au moment de

l'explosion... mais il vaut mieux ne pas trop compter là-dessus!

Bruno réfléchissait avec une intense excitation. Les données éparses dans son esprit se rassemblaient peu à peu. Il découvrait en lui-même d'immenses ressources et un sentiment de puissance l'envahissait.

Un sentiment d'urgence aussi, qui tendait ses nerfs et crispait ses mâchoires. Il regarda son ami le vieux pêcheur dans les yeux.

— Tu es Joseph Banks?

— Oui!

— Je m'en doutais depuis un certain temps. Qui est encore des nôtres? Pas eux?

D'un mouvement du menton, il indiqua la direction prise par Thibaut et Lise.

— Pas eux, non. Une chose encore: Sandis n'est pas mon nom, ni Banks. Mais tu peux m'appeler Joseph. Et je suis vraiment un très vieux pêcheur... Les nôtres? Il y a Nora et Agnès. Mais je me demande si nous les reverrons un jour!

— Autrement dit, si les hommes de Godrap ont perdu notre trace, nos amis n'ont aucune chance de nous retrouver?

— C'est à peu près ça.

— *Nous sommes donc naufragés dans le passé? Joseph le pêcheur eut une grimace comique qui fit monter sa pomme d'Adam, rouler ses yeux et gonfler ses joues creuses.*

— *On n'est jamais tout à fait hors d'atteinte du Seigneur de l'Histoire!*

Bruno secoua la tête.

— *Quoi? Tu crois au Seigneur de l'Histoire?*

— *Peut-être... Je crois à un seigneur de l'Histoire.*

— *Qu'est-ce que tu as d'utile dans tes bagages? Joseph souleva négligemment un petit sac de cuir qu'il avait posé sous le blouson de Bruno.*

— *Des armes, une balise, des piles et divers objets de moindre importance.*

— *La balise pourrait permettre à nos amis de nous retrouver?*

— *Certainement. Et à nos ennemis aussi.*

— *Elle n'émet pas en ce moment?*

— *Par chance, non.*

— *Il faudrait essayer d'appeler nos amis sans alerter nos ennemis.*

— *Je crains que ce soit impossible.*

— *Alors, il faudra attirer nos ennemis dans un piège et les*

neutraliser en attendant nos amis!

— *Hum, c'est un beau programme.*

Bruno leva la tête, prêtant l'oreille à un bruit familier.

— *Un avion! Nous ne sommes pas tombés très loin dans le passé.*

— *C'était une petite mine.*

— *Est-ce que ça veut dire que nos ennemis ne souhaitaient pas nous éliminer, mais seulement nous mettre sur la touche pour nous retrouver ensuite?*

— *Tu comprends vite... Tu es très dangereux pour eux, Bruno. Ils ne peuvent pas se permettre de t'abandonner à ton sort, même dans un passé très lointain.*

— *M'abandonner à mon sort? C'est-à-dire me laisser vivre?*

— *Oui.*

— *Pourquoi suis-je si dangereux? Non, ne me réponds pas. Tu m'as tout dit, sauf l'essentiel. Mais tu as bien fait. Il faut que je découvre seul qui je suis. C'est nécessaire pour moi. J'ai besoin de me débarrasser de votre tutelle à tous... toi, Nora, tous les autres que je ne connais pas mais dont je sens la présence autour de moi, depuis mon enfance. Il y a toujours eu quelqu'un près de moi, pour m'aider, me guider, me protéger... C'est fini. Il est temps que je devienne*

adulte. Et il me semble que l'occasion est bonne!

— L'occasion est bonne, convint Joseph. Oui, il est juste que tu t'émancipes. Je ne peux plus rien pour toi. Enfin, on tâchera de s'en sortir ensemble, c'est tout. Et les autres... nos amis et nos chefs du groupe activiste anti-Godrap, ils nous ont laissé sauter sur une mine. C'est une faute très grave. Que le Sombre Eclat les emporte! J'estime que nous sommes libres. Ta vie t'appartient, Bruno. Tu n'es plus... tu es... Hum! Tu es le patron. Voilà ce que je voulais dire. A vos ordres, camarade Gorda!

CHAPITRE 5.

Bruno et Joseph avaient fait le tour du village à bonne distance, pour ne pas attirer prématurément l'attention des habitants. Ils avaient gagné le sommet d'une colline ronde qui surplombait les premières maisons de la minuscule agglomération. C'était un excellent poste d'observation... mais il n'y avait pas grand-chose à observer.

En particulier, on ne voyait aucun véhicule. Pas même une charrette. Quelques personnes allaient et venaient entre la place de l'église et l'unique rue du bourg. A pied, sans hâte et, apparemment, sans but... Impossible de situer l'époque d'après leurs vêtements:

c'était trop loin. Aucune antenne de télévision n'apparaissait sur les toits. Quant au paysage, il évoquait le sud de la France ou le nord de l'Italie.

De nombreuses petites collines aux courbes douces, toutes pareilles à des seins de matrone, s'éparpillaient en grand désordre autour du village. Des crêtes plus élevées chevauchaient l'horizon, vers le nord. A l'ouest, une forêt sombre moutonnait sur un plateau. A l'est et au sud, une brume pâle, un peu dorée, colmatait le ciel, et il n'y avait même pas d'horizon. On ne voyait ni homme ni bête dans les champs. Il est vrai que les moissons étaient finies et les labours d'automne pas encore commencés. Mais il aurait dû exister un minimum d'activité dans les vignes et les vergers. .

De temps en temps, Joseph et Bruno se regardaient d'un air interrogateur

et

échangeaient

haussements

d'épaules

ou

hochements de tête.

Le pêcheur, agenouillé derrière un mur de pierres sèches, tendit la main à son compagnon, qui se tenait à peu près dans la même position à l'abri d'une touffe de lauriers.

— Passe-moi les jumelles. Je crois que j'ai vu quelque chose qui bouge. Ils ont quand même quelques foutues bestioles dans ce sacré pays!

Bruno donna les jumelles et se leva. Joseph s'exclama.

— Un troupeau de moutons!

— J'ai faim, dit Bruno Ces oranges me brûlent l'estomac.

— Moi aussi, convint Joseph Elles étaient trop acides.

— Pourtant, elles avaient l'air mûres. Je me demande si nous ne sommes pas en Palestine?

— Pourquoi auraient-ils des oranges spécialement acides en Palestine? Et ces toits sont européens. De même que l'église Pour moi, nous sommes en Grèce!

Une litanie de bêlements plaintifs se fit entendre Puis un chien aboya tout près. Bruno se retourna L'animal grattait le sol à moins de dix pas, le poil hérissé, les babines retroussées et le regard mauvais. C'était un berger à poil long, de taille moyenne, plutôt efflanqué.

Bruno fit un pas vers lui. Le chien recula de quelques centimètres en grondant.

— Attention! cria Joseph.

— Ce n'est qu'un chien.

— Imbécile! dit le pêcheur à voix basse. N'importe qui ou n'importe quoi peut être un ennemi. Même un chien!

Il se dressa prudemment, en serrant dans son poing une arme qui ressemblait à un pistolet de collection, avec la crosse damasquinée et sans barillet. Il appelait ce joujou un « leigh ». Il en avait apporté deux dans ses bagages. Bruno possédait maintenant le second, mais ne se décidait pas à le sortir de sa poche.

Soudain, deux enfants se montrèrent, un peu plus loin que le chien.

Ils l'appelèrent: « Rock! » L'animal bondit pour les rejoindre. Le garçon prononça quelques mots. La fille sourit à Bruno. Joseph, qui avait reculé sous une branche de laurier, demeurait invisible pour elle.

Puis les deux enfants parurent très effrayés. Peut-être avaient-ils aperçu le leigh dans la main de Joseph. Ils tournèrent le dos et s'enfuirent, précédés par leur chien, la petite fille suivant son compagnon dans un envol de tresses blondes.

— *Des Palestiniens, ces beaux petits Aryens? fit Joseph en souriant.*

— *J'ai eu l'impression qu'ils parlaient anglais. Non?*

— *Si, avoua le pêcheur Ils parlaient anglais.*

Qu'est-ce que tu en conclus? Après tout, c'est ton siècle, pas le mien!

— *Une colonie britannique? dit Bruno. L'Afrique du Sud?*

L'Australie? Le sud des Etats-Unis?

— *Je ne sais pas...*

Tous deux reprirent l'observation du village.

— *L'alerte est donnée, maintenant, dit Bruno.*

— *Je me demande bien où sont passés Ulrich et la comédienne, dit Joseph.*

Le soleil était haut, et chaud, mais la brume ne se dissipait guère.

On ne distinguait toujours pas l'horizon vers le sud et vers l'est. Le voile tendu sur le ciel comme un masque de gaze ou de nylon prenait maintenant une jolie teinte saumonée, avec des traînées mauves ou roses. Des vibrations le parcouraient de temps en temps. Il tremblait imperceptiblement, comme une eau sur le point de bouillir.

— *Nous sommes certainement tout près de la mer, dit Joseph.*

— *Je n'ai rien vu de pareil, dit Bruno. Mais je ne voyage pas*

beaucoup.

— Oh! Ça existe... Mais ça ne nous avance pas beaucoup.

— Je propose de retourner à la voiture, dit Bruno. Pour quoi faire?

Ils eurent une brève discussion. Joseph voulait descendre au village.

Bruno s'y refusait pour le moment.

— Tu as peur?

— Je ne sais pas, dit Bruno. Peut-être... Tu m'as assez raconté que nous étions en danger! Et que n'importe qui ou n'importe quoi pouvait être un ennemi! Pour le moment, je me sens plus en sécurité dans la nature qu'au milieu d'une agglomération ou à l'intérieur d'un bâtiment. Et qu'est-ce que nous gagnerons à aller tout de suite au village?

— Il faut absolument que nous sachions où nous sommes!

— Qu'est-ce que ça changera? Tu n'étais pas tellement pressé de savoir, jusqu'à maintenant?

— Ce paysage me paraît suspect. Je crains quelque chose.

— Quoi?

— Je préfère ne pas te le dire pour le moment

— Laisse-moi deviner. Tu n'es pas tout à fait sûr que nous soyons bien dans le passé? Supposons que les techniciens de Godrap aient

perfectionné leurs mines et qu'au lieu de nous faire tomber dans un trou, ils nous aient tout simplement pêchés? C'est ça? C'est ça, vieux pêcheur? Tu as peur d'avoir été pêché?

Joseph eut un rire forcé. Il avait repris sa place contre le mur éboulé et braquait ses jumelles sur le village.

— Oui, c'est à peu près ça. Dans un futur assez éloigné, tu ne serais plus aussi dangereux pour Godrap... De toute façon, si c'est le cas, ils ont dû prendre certaines précautions. Je me demande si nous ne sommes pas dans un camp de prisonniers!

Bruno observa de nouveau le paysage pimpant et figé

— Bonne remarque, dit-il. Mais les prisonniers ne sont pas très nombreux

— Le village a l'air assez peuplé. Et tu sais pourquoi il n'y a personne dans les champs? Ecoute!

— La cloche! fit Bruno. Alors? Ah oui. C'est dimanche! Les prisonniers vont à la messe... Mais ça ne prouve pas que nous soyons dans le futur. Et encore moins dans un camp de prisonniers... Au contraire!

— Très bien. On y va voir?

Bruno réfléchit en tournant sur lui-même, la main en visière au-

dessus des yeux.

— Bon, je te l'ai dit, ça me semble un peu prématuré Si nous étions vraiment dans un camp de prisonniers ou quelque chose de ce genre, est-ce que ça ne serait pas se jeter dans la gueule des geôliers?

Sombre, Joseph rétorqua:

— Mon petit camarade, si c'est un camp de prisonniers de l'avenir, il n'y a pas de geôliers. Tout est automatisé et informatisé. Et nous sommes déjà dans la gueule de l'ordinateur!

— Tu es décourageant!

— Je crois que nous devrions aller au village pendant que les habitants sont dans l'église.

— Je propose que nous retournions d'abord à la voiture pour voir si Thibaut et Lise sont revenus!

Ils commençaient à avoir très chaud et très soif Ils avaient faim, ils étaient fatigués. Les brûlures d'estomac dues apparemment aux oranges qu'ils avaient mangées un moment plus tôt continuaient de les faire souffrir Ils avaient très envie de se retrouver sous le plafond lambrissé d'un bon restaurant, devant une table nappée et bien garnie. A Nevers par exemple Leur discussion était

parfaitement oiseuse. Ils en avaient conscience, mais chacun

s'obstinait

dans

son

idée

Pour

Bruno,

c'était

une

sorte

d'apprentissage Et Joseph le poussait habilement à manifester son

indépendance

Ils finirent par s'en remettre à une pièce de monnaie.

— Face, dit Bruno avec une satisfaction puérile. On va à la voiture!

— Allons-y, dit Joseph. De toute façon, ça n'a aucune importance.

Maintenant, tu sais pourquoi tu as tellement envie de la retrouver,

cette foutue bagnole?

— Oui. Parce que c'est le dernier lien qui existe avec mon univers...

Je pense très souvent à l'avenir Et cette idée est naturellement

associée à celle de la mort. Je pense aux siècles interdits, à ce temps

que je ne connaîtrai jamais. Le jour, la hantise recule un peu. Du moins, elle semblait reculer, jusqu'à aujourd'hui. Mais elle était toujours présente, seulement assoupie. Et quand je passais devant un kiosque ou dans un hall de gare, je ne pouvais me retenir d'arracher au présentoir un journal ou deux, ou trois, dans l'espoir de découvrir cette nouvelle extraordinaire qui... Qui quoi? Qui me rendrait peut-être l'avenir qu'on m'avait pris? C'était ma manie, avec le sentiment d'être une marionnette dont quelqu'un tire les fils. Et puis j'ai eu cette espèce de cauchemar que je suis en train de vivre en ce moment. Je me suis mis à rêver que je voyageais dans le temps. J'ai inventé une histoire compliquée pour justifier un saut dans l'avenir, via le passé, qui est plus plausible. Et puis je me suis rendu compte qu'il était très angoissant de se sentir projeté dans un autre temps ou un autre monde. Enfin, l'expérience a été décevante. Je n'ai presque rien vu : la campagne déserte, un village plutôt ordinaire, et de très loin, un troupeau de moutons, un chien, deux enfants. Ça veut dire que j'ai été incapable d'imaginer l'avenir. Echec complet... Alors, maintenant, j'en ai assez. Je veux rentrer. Je veux me réveiller! La voiture est un symbole. Dès que nous l'aurons retrouvée, je me réveillerai. Et peu après, nous arriverons à Nevers.

Est-ce qu'on ira à la pêche demain?

CHAPITRE 6.

Ils avaient marché près d'une heure dans les sentiers, à travers les collines, en évitant la route du village et les endroits trop découverts. Ils étaient épuisés, affamés, ruisselants de sueur.

Malgré le paysage ordinaire et familier, ils avaient l'impression de se traîner sur une planète étrangère, à forte gravité et de peser bien plus que leur poids habituel. Peut-être était-ce un effet de la fatigue, car ils n'avaient pas ressenti ce phénomène en arrivant.

Enfin, ils avaient retrouvé la voiture à l'endroit où ils l'avaient laissée. Ils l'observaient depuis la rive de l'étang, à l'abri d'une grosse touffe de roseaux. Aucun signe de vie dans les alentours.

Thibaut et Lise n'étaient pas revenus. Ou du moins, s'ils étaient revenus, ils étaient repartis sans toucher au véhicule

Ni les amis, ni les ennemis ne se manifestaient Joseph serra le bras de son compagnon.

— Est-ce que tu vois ce que je vois?

— Il y a des chances, dit Bruno Je vois une voiture bleue.

— Moi aussi. Et ça te paraît normal?

— La voiture de Thibaut Ulrich était verte quand il nous a

embarqués à Paris. Alors, c'est un piège?

Le vieux pêcheur passa la main sur son front.

— Si c'est un piège, je ne vois pas comment il peut fonctionner.

— Moi non plus. A moins que ce soit un complot pour m'empêcher de me réveiller!

— Tu crois vraiment être en train de rêver?

— Non... Mais je voudrais tenter une expérience: retourner à la voiture, m'asseoir tranquillement à ma place et voir ce qui arrivera.

— Il n'arrivera rien.

— Alors, je serai sûr d'être dans la réalité.

— Allons-y prudemment, dit Joseph. Le doigt sur la détente du leigh!

Ils firent un détour de plusieurs centaines de mètres pour rejoindre le sentier qui passait au-dessus de l'étang. Us ne rencontrèrent pas un seul être vivant. Pas un rat, pas un oiseau, pas un serpent, pas un moustique... La guêpe que Thibaut Ulrich avait écrasée dans ses mains quelques heures plus tôt était peut-être le dernier insecte de ce monde. C'était assez effrayant. Bruno se sentait de plus en plus oppressé. Il avançait maintenant courbé en deux, le long d'une haie, l'arme au poing, furieux contre lui-même.

Furieux car il savait très bien qu'il ne rêvait pas. Il savait très bien

que Joseph le pêcheur, son ami, lui avait dit la vérité et qu'il n'arriverait jamais à Nevers. Il savait très bien qu'il avait quitté pour toujours le monde tellement paisible dans lequel il avait vécu jusqu'à trente ans ou presque. Mais il s'accrochait à un espoir puéril. Brusquement, il se releva, mit le leigh dans la poche de son blouson et regarda Joseph en souriant

— J'arrête de faire le clown! On y va?

Le pêcheur haussa les épaules et suivit son jeune compagnon, mais sans lâcher son pistolet. Bruno dévala vers la voiture, l'examina un instant et ne vit rien de suspect II s'approcha et regarda à l'intérieur Son appareil photo traînait sur la banquette arrière, avec l'étui contenant ses lunettes de soleil. Est-ce que ça valait la peine de prendre quelques vues de ce paysage? Il recula et considéra les environs de l'étang, la pente rocailleuse, les genêts sur le bord du sentier, les roseaux en bas... Non, c'était vraiment un décor sans intérêt. La voiture? Malheureusement, il n'avait pas de pellicule couleur...

Il s'entendit soudain raconter le rêve à ses amis de l'équipe, pendant le tournage de l'Enclave. « J'ai même pris des photos! Et puis j'ai eu la curiosité de vérifier la pellicule. Naturellement, elle était vierge —

Naturellement! »

Et pourtant, il savait qu'il ne rêvait pas. C'était une position mentale inconfortable

Il entra dans la voiture, reprit la place qu'il avait sur la route, à droite derrière la passagère II fit signe à Joseph de le rejoindre. Le pêcheur s'avança à pas de Sioux et se glissa à côté de lui, une main dans la poche de sa veste de cuir, sans doute serrée sur la crosse du leigh.

Les deux portières claquèrent simultanément Les deux hommes se regardèrent Ils n'avaient pas envie de rire Bruno était sûr que rien ne se passerait Mais il attendait Deux, trois secondes, cinq secondes. Son cœur battait la chamade Et l'impensable arriva.

L'obscurité tomba d'un seul coup. La voiture fut projetée sur le côté et bascula. Un éclair trancha la nuit.

Joseph cria:

— Attention! Tu...

CHAPITRE 7.

La fin de la phrase se perdit dans un énorme fracas de tôle froissée. Joseph hurla encore. Bruno, roulé en boule, la tête entre les bras, retenait instinctivement son souffle. Il eut à peine conscience d'être

éjecté, tandis que la voiture s'écrasait contre un arbre ou un rocher avec un bruit terrifiant.

Une portière arrachée le gifla avec violence. Il cria à son tour et ouvrit ses mains pour toucher son visage. Aussitôt, le sang coula sous ses doigts et ses paumes.

Le bruit de l'accident continuait de gronder dans sa tête. Du moins il eut cette impression. Il semblait même s'amplifier. De vives douleurs s'allumaient en divers points de son corps.

Assommé, il ne bougeait pas, mais il n'avait pas perdu connaissance et il guettait en lui-même le retour de la vie. Il n'avait aucune idée de sa position. Ses sensations étaient extrêmement floues. Il aurait pu aussi bien se trouver au fond de l'eau ou suspendu en plein ciel.

Sa première pensée claire fut pour se demander ce que Joseph avait bien voulu dire Attention quoi? Attention, tu ne rêves pas? Puis il oublia Joseph et s'inquiéta du sang qui coulait sur ses lèvres et dans son cou. Sur ses yeux aussi... Peu à peu, il se rendit compte qu'il était étendu sur le dos, au milieu d'une végétation épaisse. Il essaya d'identifier les plantes rêches, buissonneuses qui l'entouraient et le recouvraient à demi. Peut-être des fougères? H pensa que cette masse élastique sur laquelle il avait atterri avait sûrement amorti le

choc. Peut-être n'était-il pas trop gravement blessé. Il se reprit à espérer. Il essaya de remuer les bras et les jambes. Il y parvint sans trop souffrir.

Puis il écouta. Le bruit qu'il entendait maintenant n'était pas seulement l'écho, dans sa tête, du choc de la tôle contre le rocher. Il y avait un roulement continu, des explosions, des détonations, des salves crépitantes. Mais ses oreilles bourdonnaient en même temps et il était incapable de situer l'origine du vacarme extérieur.

Une bataille? La guerre? Non, ce n'était pas possible...

Il avait la quasi-certitude d'avoir rêvé le premier épisode, déjà flou dans sa mémoire. Il s'était endormi sur son siège et, comme la conduite

sèche

de

Thibaut

Ulrich

rendait

son

sommeil

inconfortable, il n'avait jamais tout à fait perdu conscience. Il

savait donc qu'il rêvait.

Et puis un accident était arrivé, d'une façon ou d'une autre. La voiture avait quitté la route. Elle avait plongé dans un ravin. Elle s'était écrasée sur un rocher. Lui-même avait été éjecté et précipité encore plus bas, le long d'une pente très raide, jusqu'à un champ de fougères. Il devait se trouver une dizaine de mètres, ou peut-être plusieurs dizaines de mètres au-dessous de la route...

Voilà ce qui était arrivé. Le voyage temporel n'avait existé que dans son rêve. Et maintenant, il gisait dans un bois, aux environs de Nevers, sans doute à proximité d'une route secondaire, car ils avaient fait un détour par Clamecy pour visiter un des lieux de tournage de L'Enclave. Il était étendu sur le sol, dans la forêt, en contrebas d'une route, et il était blessé, et seul, et il devait se lever et aller chercher du secours.

Mais il ne bougeait pas. Il tournait et retournait dans son esprit cette unique pensée: « Je suis au fond d'une pente et là-haut passe la route. » Malheureusement, le paysage qu'il pouvait distinguer à travers l'obscurité ne lui semblait pas correspondre à cette description.

Et pourquoi ce bruit de fusillade, ces explosions? « Il n'y a pas de

fusillade, se dit-il. Ce bruit n'existe que dans ta tête. C'est un effet du choc... » L'accident ne s'était pas déroulé comme il croyait s'en souvenir, tout simplement. Cette curieuse impression de chute qu'il avait eue était sans doute subjective. U n'y avait pas eu de chute car le ravin n'existait pas. « J'ai été projeté dans un sous-bois à peu près au niveau de la route... » La route? Elle devait être bien plus proche qu'il ne le pensait d'abord. D'autant que les bois semblaient assez serrés autour de lui: le véhicule n'avait pu s'enfoncer très avant au milieu des troncs.,

Une grosse lune cuivrée sortit soudain de l'abri des nuages et illumina la cime des arbres. Le treillis des branchages cachait presque complètement le ciel.

Mais Bruno vit sur sa droite une large trouée par laquelle la lumière dorée coulait jusqu'au sol: la route était forcément de ce côté-là, car la futaie s'étendait partout ailleurs sans faille visible.

Il guetta les phares et il vit en effet plusieurs éclairs percer ou trancher l'obscurité dans le lointain, brièvement. Et pourtant, aucun véhicule ne paraissait se rapprocher.

Il rampa sur les genoux jusqu'au tronc le plus proche. Peut-être pourrait-il se lever en s'appuyant à l'arbre, si l'écorce n'était pas

trop lisse. A ce moment, il aperçut un reflet de lune dansant sur un chrome, éclairant la dentelle blanche d'une glace brisée. La voiture était bien là où on pouvait logiquement la situer, à moins de dix mètres de lui. Il se mit debout en s'accrochant péniblement aux rares aspérités d'un fût glissant. Ses jambes se mirent à trembler et l'espace à tressauter autour de lui. Il crut qu'il allait tomber. Il respira, ferma les yeux un instant. Ses quatre membres se révélaient à peu près intacts. Il s'en tirait sans même une entorse!

« Attention, mon vieux! Ne te réjouis pas trop vite. Tu as quand même pris un sacré coup sur le crâne. Ecoute un peu ce tintamarre dans ta tête... Et ces éclairs devant tes yeux: ce ne sont pas des phares de voiture. Impossible. C'est peut-être ta rétine ou ton nerf optique qui a dégusté! »

Il attendit une minute ou deux et risqua un pas, une main plaquée à l'arbre qu'il n'osait abandonner tout à fait, l'autre posée sur son estomac que soulevait la nausée. Il pensa: « Si seulement j'avais un peu d'eau pour me mouiller la figure... » Et soudain il se rappela ses compagnons. « Et ce brave vieux Sandis, et Ulrich, et la môme? Tu les as oubliés; hein? Tu as quand même pris un sacré choc! »

Peut-être avait-il oublié d'autres choses. Peut-être était-il à moitié

amnésique.

Il se lança vers la voiture. Les fougères le gênaient et l'aidaient en même temps. Elles entravaient sa marche mais lui fournissaient des prises pour assurer son équilibre. Elles étaient très hautes ou plutôt très longues, mais presque toutes abattues et cassées... Il atteignit enfin la R30 renversée, les quatre roues en l'air.

Il fouilla ses poches à la recherche d'une lampe. Mais il n'avait pas de lampe. Il trouva par contre un objet inattendu: un pistolet.

Pourquoi avait-il ce truc?

Il se mit à genoux pour essayer de voir à l'intérieur de la voiture par le trou du pare-brise éclaté. La lune n'éclairait pas suffisamment le fouillis de la végétation. Il scruta en vain l'obscurité qui ressemblait au mur noir du temps et cachait peut-être deux ou trois cadavres.

Il sortit son mouchoir et essaya de nettoyer son visage Le sang ne coulait plus mais les croûtes lui tiraient la peau et son cuir chevelu le brûlait II avait aussi plusieurs points douloureux: lèvres, pommettes, arcade sourcilière, oreille II fit le tour du véhicule, puis marcha dans la direction supposée de la route L'idée ne lui était pas encore venue de crier, d'appeler II buta contre un obstacle mou. La voix lui revint et il laissa échapper une sorte de grognement étouffé

Un corps! Il se nomma: « C'est moi, Bruno! Qui est là? Vous êtes blessé? Vous m'entendez? » Il se pencha, cherchant la tête, le visage. Un homme, tout à fait inerte. Il trouva le bon angle pour distinguer dans le clair de lune un regard immobile et des traits figés. Sandis... Sandis le pêcheur Il se souvint du prénom de son ami: Stephen. Il cria: « Stephen! » Mais il n'attendait aucune réponse. Il savait que le vieil homme était mort. Son cœur ne battait plus. Il vérifia: le poignet, la poitrine. Aucun signe de vie Puis il appela les autres. — Lise! Thibaut! Lise! Thibaut!

Aucune voix ne s'éleva pour lui répondre Il n'y eut même pas un gémissement. Mais un étrange vacarme continuait de lui remplir la tête

Il répétait: « Ne t'affole pas. C'est terrible mais c'est banal. Un accident Il y en a des dizaines tous les jours... » Maintenant, il lui fallait absolument gagner la route pour demander du secours.

Il parcourut une vingtaine de pas dans la trouée, au milieu des fougères écrasées. Puis il s'arrêta en se demandant s'il était possible que la voiture se soit enfoncée aussi profondément dans la forêt après avoir manqué un virage La route n'apparaissait nulle part. Il revint sur ses pas. Puis il eut une faiblesse et dut s'appuyer de

*nouveau à un arbre II rassembla ses forces pour appeler au secours,
emplit ses poumons et ouvrit la bouche*

*Il retint son souffle à la dernière seconde L'angoisse lui serrait la
gorge*

*Où étaient donc passés Thibaut et Lise? La réponse semblait
évidente Ils n'avaient pas été éjectés à cause des ceintures. Ils
étaient donc restés dans la voiture Morts peut-être « Pourtant,
Sandis et moi avions aussi des ceintures, à l'arrière. Du moins, il me
semble. Comment avons-nous pu être éjectés »*

*Il retourna près de l'épave et en fit le tour une fois de plus. Il
s'aplatit dans les fougères et rampa jusqu'au trou qui béait à la
place du pare-brise. Il tendit le bras... Trop loin. Il regarda
longuement. Trop sombre... Il essaya par le côté. Sans plus de
succès. Il recula en gémissant. Il resta un long moment prostré à
quelques pas de la voiture.*

*La lune disparut derrière les nuages et l'obscurité se fit. Bruno se
mit à trembler de froid. Il était seul et perdu dans Dieu sait quel
monde impossible. Il eut envie de dormir pour oublier. Puis il eut
envie de mourir.*

Longtemps après, il eut envie de vivre. Il se releva et se mit en

marche

CHAPITRE 8.

Bruno avait parcouru plusieurs centaines de mètres, peut-être un kilomètre ou deux, sans jamais rencontrer la route. Enfin, il avait atteint la lisière de la forêt. Il cessa de piétiner les fougères sèches et déboucha sur un terrain nu. Le clair de lune illuminait devant lui un vaste plateau semé de rares touffes d'arbustes ou de buissons. Il s'approcha d'une touffe et il reconnut des genêts. « On y voit comme en plein jour! » pensa-t-il distraitement.

Le vent soufflait fort maintenant. Il avait encore plus froid que dans le bois. Il essaya de courir pour se réchauffer. Mais il était trop fatigué. Il avait faim et soif. Ses blessures au visage lui faisaient très

mal. Ses souliers lui meurtrissaient les pieds... Il avait quand même le sentiment de pouvoir tenir longtemps. Avant de quitter le lieu de l'accident, il s'était aperçu que sa montre s'était arrêtée. Elle indiquait 19 h 55. Il l'avait secouée: elle était repartie aussitôt. Mais elle devait retarder d'au moins une heure... H leva le poignet pour voir depuis combien de temps il marchait. Et il se tourna du côté de la lune.

Son angoisse se changea en terreur II faillit hurler

Il n'avait jamais vu la lune ainsi: énorme et rouge, avec un bord d'une extrême netteté, souligné par un trait plus vif. Et ce ciel gris cendré, ces nuages sombres qui semblaient découpés dans la céramique ou le métal et collés sur le fond de l'espace. Non, il ne les avait jamais vus.

Ou bien il ne s'en souvenait pas! S'il était amnésique, il avait pu oublier des choses aussi familières que le ciel et la lune... et maintenant, ils lui paraissaient différents. S'il était amnésique ou bien fou!

A moins que le choc qu'il avait reçu ait modifié ses perceptions...

Il reprit sa marche. Un peu plus loin, il s'arrêta de nouveau pour tenter de s'orienter sur les étoiles. Mais elles étaient peu

nombreuses, pâles, aux trois quarts effacées par la lumière de la lune. Il ne put repérer l'étoile Polaire, ni même la grande Ourse. Haussant les épaules, il continua droit devant lui.

Il marchait maintenant avec une certaine facilité, sur un terrain plat, assez sec, couvert d'herbe rase et parsemé de gros cailloux, qu'il distinguait plusieurs mètres à l'avance. Le bruit dans sa tête avait cessé. C'était un soulagement, mais le profond silence de la nuit l'angoissait presque autant. Il se disait: « Je finirai bien par trouver une route. Ce pays est peut-être sauvage. Mais si je marche, mettons

une

heure,

je

croiserai

fatalement

une

petite

départementale ou un chemin de terre. »

Le paysage évoquait davantage le centre de la Bretagne que le Nivernais. Bruno se dit qu'il n'aurait pas été tellement étonné de se

trouver en Bretagne et non entre Clamecy et Nevers. Amnésique, il avait pu oublier toute une tranche de sa vie. Les derniers événements qu'il croyait avoir vécus se situaient peut-être plusieurs années en arrière. Alors, il avait tourné L'Enclave des guerriers depuis longtemps et peut-être un autre film après. Et peut-être beaucoup d'autres... Peut-être était-il aujourd'hui un comédien célèbre. A moins qu'il ne fût retombé dans l'anonymat après quelques échecs!

Il ne savait pas. Il avait oublié aussi cela. Et il se sentait coupable.

Coupable

de

quoi?

D'avoir

oublié?

Ou

de

quelque

faute

mystérieuse... qu'il avait également oubliée? Qu'est-ce qui le

rattachait encore à son passé? Ah! Sandis... Oui, le vieux pêcheur

avait trouvé la mort dans l'accident, à Nevers ou en Bretagne, ou n'importe où. Voilà pourquoi lui, Bruno, se sentait coupable. Peut-être la voiture était-elle la sienne, en réalité. Et pour échapper à cette réalité infiniment déplaisante, il s'était réfugié dans l'amnésie et les faux souvenirs! Il pensa: « J'ai tué mon ami. » Mais il ne le croyait pas vraiment.

Non, cette explication ne lui semblait pas la bonne, ou du moins pas la seule. « Il y a autre chose qui te crève les yeux et que tu ne veux pas voir! » Il marchait

Il avait soif. « Comment se fait-il que les ruisseaux et les sources soient si rares dans ce pays?» Il se retourna pour regarder la lune. Elle lui parut inchangée. Sauf qu'un nuage, pareil à une pièce de puzzle, mordait lentement le disque roux. Malgré l'éclairage violent, les bords ne donnaient pas une impression de flou. Peut-être le phénomène était-il dû à la présence de la mer?

A sa gauche, il aperçut quelques arbres bas, à tête ronde, vaguement alignés. On eût dit un verger. Il se dirigea de ce côté. Les arbres étaient des pommiers, couverts de petites pommes rouges. « C'est donc l'automne, pensa-t-il. Mes souvenirs datant du printemps sont faux ou anciens... » Mais il n'était plus très sûr de son

hypothèse.

Il se mit à cueillir des fruits, en goûta deux ou trois, en mangea un, remplit ses poches avec les autres. Il se rappela les brûlures d'estomac provoquées par les oranges qu'il avait mangées en compagnie de Joseph Banks... non, Sandis le pêcheur... Il s'immobilisa, les dents plantées dans une pomme. C'était un souvenir impossible. Un faux souvenir, une machination de l'inconscient.

Il se remit à mâcher. Sa certitude d'être amnésique faiblissait. Mais une voix lointaine murmurait dans sa tête « Accroche-toi à cette hypothèse. Si tu la laisses tomber tu vas devenir dingue pour de bon! »

Il s'en alla en répétant: « Oui, oui, c'est ça, je suis amnésique! » Peut-être était-ce vrai, après tout? Il avait sans aucun doute oublié comment il était venu dans ce pays, qui ne ressemblait décidément à aucune région de France ou d'Europe occidentale, sous ce ciel qui ne ressemblait même pas au ciel de la Terre

Il marcha encore un long moment; puis il entendit un gloussement de source. La lune était cachée et il lui fallut plusieurs minutes pour découvrir l'eau qui chantait presque à ses pieds. Il s'agenouilla et

but jusqu'à en perdre le souffle. En se lavant, il vit briller un objet dans le courant, sous quelques millimètres d'eau. Il le ramassa.

C'était seulement une boîte de métal plate et vide Un médicament, peut-être De toute façon, il n'était pas dans le désert Le nom du produit, imprimé en gros caractères sur le couvercle, retint un instant son attention. Captain's Pills... Les pilules du capitaine?

Bon, ça ne prouvait pas qu'il fût dans un territoire de langue anglaise N'importe quel touriste peut perdre une boîte de pastilles en se désaltérant à une source.

D jeta la boîte et repartit. Captain's Pills, ce nom le fit rire soudain, il ne savait pourquoi. Puis il se rappela que son ami Sandis était mort et il n'eut plus envie de rire.

Une demi-heure plus tard, il marchait toujours, et il pensa: « Ces sacrées pilules ont peut-être des vertus magiques, comme les épinards de Popeye J'en aurais bien besoin! » Puis cette réflexion lui parut tellement idiote qu'il en eut les larmes aux yeux.

Une brusque dénivellation le fit trébucher et il sauta à pieds joints sur une route qu'il n'avait pas vue. Emporté par l'élan et poussé par un formidable soulagement, il courut comme un fou sur la chaussée dure, sombre et luisante. Une route goudronnée ou revêtue d'une

sorte de macadam. . Enfin, la civilisation! Il ne manquait plus qu'une borne, un panneau, une flèche ou n'importe quoi de ce genre. Ou mieux, une voiture, un camion, un véhicule qu'il essaierait d'arrêter et qui l'emporterait vers une ville

Il s'arrêta, essoufflé et croqua une pomme. Compte tenu des diverses pauses qu'il s'était accordées, il avait dû marcher plus d'une heure. Il devait donc se trouver très loin du lieu de l'accident et peut-être même très loin de la route qu'il suivait au moment de l'accident. « Qu'est-ce que je vais raconter aux flics?» Le sentiment lui vint qu'il n'était pas prêt de rencontrer des gendarmes ou des policiers, bien qu'il eût atteint une route magnifique, large, droite et bien entretenue. Une route superbe mais déserte... « Mettons qu'il soit dix heures du soir Mettons qu'il soit minuit! Une route comme ça devrait être fréquentée par des poids lourds. Il devrait passer au moins un véhicule tous les quarts d'heure... » C'était un calcul absurde, mais qui traduisait bien son étonnement et son anxiété. Toutes les directions étaient également bonnes ou mauvaises: il tourna le dos à la lune qui l'impressionnait de façon désagréable. Et il marcha.

Ses muscles étaient de plus en plus douloureux. Il se rendit compte

qu'il somnolait en se traînant le long de l'accotement. Le clair de lune lui paraissait de plus en plus vif. Jamais pourtant, il n'avait vu une nuit baignée ainsi par une lueur sanglante, aussi intense que celle du soleil à son coucher. Il avait l'impression qu'elle pesait sur ses épaules et il avançait un peu voûté, les jambes raides, en boitillant à petits pas. Encore un peu plus loin... encore un mètre, deux, dix...

De temps en temps, il levait la tête pour essayer d'apercevoir un panneau ou une habitation, une lumière, un signe de vie. La route traversait le plateau, toujours droite, large et lisse. Mais de chaque côté, la steppe se changeait en savane. Les buissons devenaient plus épais; l'herbe haute s'inclinait sous le vent changeant; de gros bouquets d'arbres apparaissaient de loin en loin. Bientôt, la chaussée s'engagea le long d'une forêt, et Bruno observa les arbres. On eût dit des bouleaux Mais quelque chose manquait dans ce paysage. Quoi? La réponse lui vint tout à coup: les fils... Les fils et les poteaux des lignes électriques ou téléphoniques. Depuis plus d'une heure qu'il marchait sur le plateau, il n'avait pas vu une seule ligne. « Où suis-je donc? En Patagonie ou dans le Grand Nord? » Il s'assit sur un talus pour souffler, manger une pomme et réfléchir.

Il connaissait maintenant l'origine de ce sentiment de culpabilité qu'il portait en lui comme un caillot charrié par son sang. Il était coupable parce qu'il refusait la réalité. Et s'il n'acceptait pas cette réalité, effrayante et exaltante, le caillot l'étoufferait et il mourrait. Pour avoir une chance de survivre, il devait regarder la situation en face, froidement. Il avait peut-être une chance de devenir fou de terreur. Mais il avait aussi une chance de s'en sortir, en faisant front, en se battant. « Bruno Gorda! Tu sais bien que tu as inventé cette histoire d'amnésie parce que tu as peur de la vérité. Un pas de plus, dans une heure ou dans un jour, c'était l'amnésie pour de bon. Tu as une minute pour te décider! »

Il se leva et regarda le ciel. D ne pouvait plus douter: c'était un ciel étranger. « Ou tu acceptes ça, ou te le refuses. Il n'y a pas de moyen terme... »

Il était seul. Personne ne l'aiderait. Il tourna la tête, posa un moment les yeux sur l'horizon métallique « Au fond, la question est celle-ci: est-ce que tu te sens assez fort pour affronter cette destinée? »

Il sortit de sa poche une petite pomme rouge et il l'examina dans le clair de lune. Peut-être, comme celle de Newton, contenait-elle la

réponse à une certaine question. Quelle question? Celle-ci par exemple « Suis-je encore sur la Terre? » Il regarda la pomme. Elle ressemblait beaucoup à un fruit terrestre, mais cela ne prouvait rien.

Ce paysage n'appartenait-il pas à la Terre d'un avenir lointain? Comme le village mystérieux près duquel Bruno avait d'abord été projeté avec ses compagnons? Il admettait maintenant qu'il n'avait pas rêvé cet épisode.

Une minute? Ou deux, ou trois... Mais peu importait. Il savait qu'il avait pris sa décision: il acceptait la réalité.

De plus, il croyait avoir compris le rôle qu'on lui faisait jouer. On, c'est-à-dire les ennemis de Godrap, le Premier secrétaire du Pouvoir, l'homme qui se disait « Seigneur de l'Histoire ». D'une façon ou d'une autre, il devrait prendre la place du dictateur Sans doute lui ressemblait-il assez pour qu'une substitution fût possible. D'ailleurs, il était comédien. Les organisateurs du complot l'avaient choisi comme doublure de Godrap. Lui et peut-être d'autres! Il réfléchit Certaines confidences de Nora donnaient à penser qu'en effet, il n'était pas seul. Comment expliquer cela? Comment pouvait-il exister plusieurs sosies du Seigneur de l'Histoire?

La réponse paraissait évidente, et déchirante. Les clones! Les ennemis de Godrap s'étaient procuré d'une façon ou d'une autre quelques-unes de ses cellules. Un morceau de peau ou n'importe quoi. A partir des cellules, ils avaient créé une série de doubles parfaits du dictateur Pour mieux les soustraire aux recherches des agents du Pouvoir, ils les avaient disséminés dans le passé Les clones avaient été élevés par des parents adoptifs sous la surveillance de certains membres du complot Joseph Banks, Nora Guellen et sans doute beaucoup d'autres.

Le projet des conspirateurs était sans nul doute d'éliminer le Seigneur de l'Histoire et de le remplacer par un ou plusieurs des doubles qu'ils contrôlaient. Les clones avaient été préparés, mais les agents du Pouvoir avaient retrouvé leur trace dans le temps et les organisateurs du complot avaient dû passer à l'action plus tôt qu'ils ne le prévoyaient. Plus tôt et quand même trop tard.

Trop tard, plus tôt, avant, après... Ces mots avaient-ils un sens alors qu'on pouvait voyager dans le temps, intervenir dans le passé et peut-être changer l'histoire?

« Ils ont fait de moi un comédien pour que je sois prêt à jouer le rôle de Godrap. Mais je n'avais aucun don particulier pour ce métier. Je

n'en ai pas davantage maintenant. Seulement je suis Godrap! »

Il médita quelques secondes sur ce fait. Il aurait dû être bouleversé.

Il n'éprouvait aucune émotion spéciale. « Suis-je Godrap? » Même si son hypothèse était juste, il n'avait pas la mémoire de Godrap ni son expérience. Il avait eu sans doute les mêmes potentialités, mais il les avait certainement perdues en grande partie, au fil des ans, dans le cours d'une vie d'exil et d'inaction. A son âge, le véritable Godrap avait connu une tout autre destinée et vécu une tout autre existence...

Il serra les dents. Il n'était pas Godrap et il ne voulait pas le devenir.

Mais il sentait une force non identifiée naître en lui, se libérer et bouillonner dans son sang, dans ses nerfs, dans sa tête. Un simple écho, un faible écho de la fantastique puissance qui avait fait de Godrap le maître d'un empire stellaire... Mais, bien sûr, la puissance n'avait pas suffi. Pour être le Seigneur de l'Histoire, il fallait mépriser les hommes, tenir leur vie pour négligeable, être prêt à écraser tous les obstacles, fussent-ils de chair et de sang et nombreux à millions.

Et Bruno Gorda, assis sur l'herbe humide, le menton dans ses mains, s'interrogeait avec un serrement de cœur: « Est-ce que j'ai

aussi ça en moi? »

Mais une énergie exceptionnelle, une profonde intelligence, le mépris des hommes, l'absence totale de scrupules ne suffisent sans doute pas pour devenir le Seigneur de l'Histoire. Que faut-il encore? La chance? L'aptitude ou le don de prendre toujours la bonne décision au bon moment. D'instinct ou non... Est-ce une aptitude génétique?

« Si elle est génétique, pensa Bruno, je la possède aussi, au moins en partie. Alors, je peux m'en tirer. Je dois m'en tirer. Si je ne l'ai pas, je suis foutu d'avance. Et je n'ai donc rien à perdre, puisque ma vie ne vaut pas un clou. Je peux me comporter comme si je l'avais! »

Cela signifiait qu'il devait suivre son instinct sans hésiter. S'il n'avait pas une prescience littéralement diabolique, ou une chance fabuleuse, ou les deux réunis, la raison et la réflexion ne le sauveraient pas. Rien ne le sauverait. Il était déjà mort et ça ne valait pas la peine de s'accrocher à un sursis infime!

Il se remit en marche à grands pas. Il n'avait plus peur. Eh bien, oui, il était un peu Godrap.

A ce moment, il fut frappé par la similitude des deux noms. A une lettre près, « Gorda » était l'anagramme de « Godrap ». Simple

coïncidence ou volonté délibérée des organisateurs du complot?

Non, ça ne pouvait pas être une coïncidence. Quant aux dirigeants du Parti du Peuple qui conspiraient contre le Premier secrétaire du Pouvoir, avaient-ils les moyens de manipuler à ce point les événements et les hommes?

Bruno — parce qu'il était un peu Godrap — pressentit alors l'existence d'un joueur inconnu, qui intervenait par-dessus les conspirateurs, par-dessus Godrap. Mais il était trop tôt pour tirer les conséquences de cette intuition.

Il n'y pensa plus.

Il marcha.

CHAPITRE 9.

Un bruit infernal éclata devant lui. Infernal? Non, un bruit ordinaire amplifié démesurément par le silence qui faisait comme un creux palpitant dans la nuit.

Il grossit encore un moment, mais dès que Bruno l'eut reconnu il devint presque normal. Le jeune comédien avait bien cru qu'il n'entendrait plus jamais cela: le sublime fracas d'un véhicule à moteur qui roulait en approchant.

Une voiture? Un camion plutôt. Bruno aperçut soudain la lueur des

phares par-dessus les arbustes qui bordaient la route à droite.

L'ancien Bruno Gorda, qui était mort entre la route de Ne vers et les chemins incertains de l'avenir mais qui survivait encore par brèves bouffées, pensa naïvement: « Je suis sauvé! »

Celui qui venait de naître à l'instant sous la lune rouge eut un ricanement intérieur. « Tout commence, mon vieux. Le moment est venu. Ta peau ne vaut pas cher. Mais tu dois jouer ta chance tout de suite! »

Le moment était venu de prendre la bonne décision. S'il se trompait, il serait peut-être mort dans quelques minutes ou dans quelques heures. L'instinct le tirait à hue et à dia. Il avait envie de plonger dans le bois pour se cacher au passage du camion. Mais une autre impulsion lui commandait d'avancer à la rencontre du véhicule, les bras levés et le sourire aux lèvres. Godrap aurait su ce qu'il fallait faire, comme toujours: c'est pourquoi il était devenu le maître de l'Empire terrien.

Haussant les épaules, il se planta au milieu de la route, prêt à bondir sur le côté si le camion ne s'arrêtait pas. Il chercha dans sa poche le petit leigh que Joseph le pêcheur lui avait donné. Il trouva l'arme sous les pommes qu'il jeta. Il se débarrassa de tous les fruits

qu'il lui restait.

Il attendit. Le camion apparut, faiblement éclairé. Il ne roulait pas très vite. C'était un modèle plutôt ancien. (Ancien? Que signifie ce mot quand on voyage dans l'histoire?)

Bruno se sentait très calme. Il s'étonnait de son détachement. Il détourna les yeux des phares. Il eut l'impression que le camion était découvert et que des hommes se trouvaient sur la plate-forme. Le temps semblait s'écouler avec une lenteur extrême.

Une voix puissante l'interpella soudain.

— Who goes there?

Il ne comprit pas tout de suite qu'on lui demandait: « Qui va là? » ou quelque chose de ce genre. En anglais... Il avait tourné à Londres, l'année dernière, pendant un mois, et il s'était remis à pratiquer la langue de Wells... Il répondit sans trop chercher ses mots qu'il venait d'avoir un accident

— Are you an english volunteer?

Un volontaire anglais?

— No, I am a french actor...

Les deux hommes qui se tenaient dans la cabine du camion échangèrent un regard. « Actor? » Bruno vit qu'il avait affaire à des

militaires. Les soldats entassés sur la plate-forme portaient des casques qui brillaient sous le clair de lune. Le conducteur et l'officier assis à côté de lui avaient des casquettes plates.

— Si vous n'êtes pas volontaire, qu'est-ce que vous foutez ici?

— Je suis fatigué et légèrement blessé... Je cherche... euh, une ville avec un endroit pour me reposer, un hôtel, n'importe quoi...

L'officier ricana.

— Monte dans le camion. On va justement au Territoire. Il y a tout ce qu'il faut pour le repos des volontaires!

Bruno hésita deux ou trois secondes. Il savait qu'il venait de se faire piéger. Peut-être avait-il le temps de bondir vers les bois et de s'enfoncer sous le couvert. Mais il voyait briller l'acier des fusils à deux ou trois mètres de lui. Il pouvait mourir d'une balle dans le dos d'ici à cinq secondes.

— Je monte, dit-il.

Il marcha vers l'arrière du camion. Des mains se tendirent pour l'aider à se hisser sur la plate-forme. Une dizaine de soldats casqués étaient assis sur les bords, le fusil contre les genoux, entourant un nombre à peu près égal de jeunes hommes aux vêtements disparates: apparemment des recrues ou des volontaires qui

n'avaient pas encore endossé l'uniforme.

Le conducteur poussa son moteur. Le camion repartit avec un halètement puissant. Mais il ne semblait pas capable de rouler à plus de cinquante kilomètres à l'heure. « Du matériel des années trente ou quarante », pensa Bruno. Il n'avait donc pas été projeté dans l'avenir mais bien à l'époque de la seconde guerre mondiale ou peu avant. A moins que... Et cette lune étrange? Il regarda le ciel. A moins qu'il se trouvât dans le futur mais sur un autre monde!

Un soldat alluma une cigarette. Une recrue voulut l'imiter. Un grognement arrêta son geste. Une manche galonnée se leva. Le gradé fit tomber la cigarette des lèvres du garçon avec le canon d'un pistolet. Il y eut quelques rires et un échange de réflexions brèves que Bruno comprit mal. Ces hommes parlaient anglais avec un accent lourd, pâteux. Gallois ou australien ou...

H s'était assis au milieu des volontaires. Contrairement à ce qu'il avait cru d'abord, ces hommes n'étaient pas tous jeunes. Certains paraissaient dix-huit ans, mais d'autres avaient peut-être le double ou le triple de cet âge. Un grand gaillard à cheveux gris se poussa pour faire une place au nouveau venu. En même temps, il se pencha et sourit. Bruno se sentit accepté. Mais pour quel destin? English

volunteer?

— Où sommes-nous exactement? demanda-t-il.

La question suscita un rire, puis un autre et un autre Et un instant après, tous les passagers du camion s'esclaffaient. Ce n'était pas une réponse. Et, d'une certaine façon, c'en était une Mais comment l'interpréter? Bruno mit une main dans la poche de son blouson, caressa machinalement la crosse du minuscule leigh. Un objet qui se révélerait peut-être très utile. « Si j'étais sûr de savoir m'en servir... » Il s'aperçut qu'une pomme restait coincée entre la ceinture de son blouson et celle de son pantalon. Il la repêcha et se mit à la croquer, un peu par défi, un peu pour calmer sa nervosité qui reprenait le dessus après quelques minutes d'un calme exemplaire.

Le geste ne souleva ni réprobation, ni curiosité. Le volontaire aux cheveux gris regarda Bruno un peu plus longuement; mais il ne dit rien. Le camion roulait maintenant en direction de la lune. «

Approximativement vers le sud-est », pensa Bruno. Mais cette précision, d'ailleurs hypothétique, ne lui apportait rien. Il ne savait pas ce qui l'attendait au sud-est. Ni au nord-ouest, ni nulle part dans ce monde ou en ce temps.

L'homme aux cheveux gris se pencha de nouveau vers lui.

— *D'où viens-tu, toi?*

Il s'était exprimé lentement et nettement. Bruno chercha une explication pas trop compromettante. Un flagrant délit de mensonge risquait de le conduire au poteau d'exécution pour espionnage ou un délit de ce genre, puisque le pays semblait en guerre.

Il esquissa un geste vague.

— *J'ai eu un accident de voiture et j'ai marché.*

— *Tu veux dire que tu as reçu un choc et que tu as oublié où tu étais?*

Bruno haussa les épaules.

— *Tu es amnésique?*

— *Simplement un peu sonné.*

— *Silence! dit le gradé. Une autre voix ajouta:*

— *Vous vous raconterez votre vie à la caserne!*

— *On arrive, dit quelqu'un.*

Bruno se souleva pour regarder au-dessus des casques alignés de chaque côté de la plate-forme. Le camion longeait maintenant une clôture grillagée et barbelée, soutenue par des poteaux de ciment qui défilaient en rangs serrés. Dans un virage, la lueur des phares accrocha un panneau rouge et noir: un zigzag surmonté d'une tête

de mort. Le symbole du danger électrique... Bruno reprit sa place et se tassa au milieu de ses compagnons.

Le véhicule allait sans doute pénétrer dans cette enceinte. Était-ce le « territoire » que l'officier avait mentionné un moment plus tôt?

Il eut bientôt la réponse à cette question. Et c'était une réponse stupéfiante... Le camion venait de s'arrêter devant un poste d'accès, au fond d'un goulet. A cinq ou six mètres au-dessus du capot, un panneau bien plus grand que le premier se dressait contre le ciel. Et sur ce rectangle métallique de deux ou trois mètres carrés, on pouvait lire en lettres géantes et lumineuses ces quelques mots: « WAR-RIOR'S TERRITORY-GEBIET DER KRIEGER »...

Le « territoire des guerriers »... Le territoire ou l'enclave? La coïncidence avec le titre du film de Thibaut Ulrich défiait toute probabilité. Les organisateurs du complot n'avaient sûrement pas les moyens d'opérer cette incroyable manipulation de la réalité.

Pourquoi l'auraient-ils fait, d'ailleurs? Ils avaient besoin de toutes leurs ressources pour abattre le dictateur. La police de Godrap?

Pourquoi se serait-elle amusée à une manœuvre aussi compliquée?

Non. Cette impossible coïncidence était le signe et le signal d'une intervention de la troisième force.

« Les conspirateurs se servent de moi contre Godrap. Du moins, ils ont l'intention de le faire Peut-être existe-t-il quelqu'un qui se sert de nous tous dans un but inconnu! »

Le camion pénétra lentement dans le camp des guerriers. Bruno avait la gorge serrée. Il mit la main sur la crosse du leigh pour se rassurer

CHAPITRE 10.

Bruno ne comprit pas l'ordre hurlé par le sergent Thomson qui avait un accent épouvantable. Mais il entendit le coup de sifflet et il vit les autres mettre leurs outils sur l'épaule et se rassembler en courant. Il les imita aussi vite qu'il put. « Pas le moment de traîner si tu veux profiter de la première occasion pour ficher le camp... dès que tu tiendras un peu mieux sur tes pattes! »

Colonne par quatre, en route pour le quartier Mac Donald sans prendre le temps de souffler. Depuis trois jours, Bruno n'avait pas eu une seule minute de liberté A peine les recrues avaient-elles le temps de boire, manger, se laver et dormir. Les quatre mille hommes de la division Kitchener, parmi lesquels sept ou huit cents nouveaux volontaires presque sans formation, se préparaient en toute hâte à subir le choc de l'offensive allemande d'automne La

division, commandée par le major-général Ballard, tenait la première ligne de défense anglaise Car l'armée de Lord Alexander était maintenant acculée à la défensive par la Wehrmacht Et, de l'avis des sous-officiers, la situation était grave

L'entretien de la barrière, le creusement des tranchées et l'installation des casemates occupaient les recrues sept ou huit heures par jour. Le reste du temps était partagé entre l'instruction militaire et les corvées habituelles. Plus un quart d'heure pour la toilette, une demi-heure en tout pour avaler trois repas infects.

Quant au sommeil... Les nuits étaient courtes et interrompues au moins une fois par un exercice en tenue de campagne. Bruno dormait debout. Il s'en allait en trébuchant, la pelle sur l'épaule. Il lui fallait faire effort pour marcher à peu près droit, faire effort pour ne pas baisser les paupières sur ses yeux brûlants et se laisser tomber dans la boue du chemin... Il se jetait tour à tour contre son camarade de droite et contre son camarade de gauche. L'un des deux au moins n'était guère plus solide sur ses jambes que lui-même.

Il n'avait même plus assez d'énergie pour réfléchir Deux préoccupations surnageaient dans sa conscience: éviter l'accident

qui lui enlèverait toutes ses chances de s'enfuir et dissimuler le leigh dont il aurait peut-être besoin un jour prochain.

La section des travailleurs qui rentrait croisa une compagnie du train qui montait vers le front: trois vieux camions brinquebalants et une vingtaine de fourgons traînés par des chevaux. L'armée anglaise manquait de matériel... Les travailleurs se rangèrent sur le côté puis s'arrêtèrent au commandement du sergent Thomson. La compagnie avançait en creusant un sillon dans la boue qui giclait jusqu'au visage des hommes et recouvrait leurs vêtements. Les roues cerclées de métal raclaient le sol dur sous la boue Leur fracas régulier couvrait tous les autres bruits le grondement des camions, le piétinement de quelque cent soixante sabots, les vociférations d'une vingtaine de conducteurs et les claquements du même nombre de fouets. Parfois, d'indescriptibles jurons anglais volaient au-dessus de la mêlée.

Les volontaires s'étaient immobilisés sagement. Ils baissaient la tête pour éviter de prendre la boue dans les yeux; et ils attendaient, amorphes et disciplinés, ou simplement trop heureux de bénéficier d'une pause inespérée... Le convoi s'éloigna enfin dans une rumeur de tempête. Le jeune garçon blond qui vacillait à gauche de Bruno

murmura doucement, comme se parlant à lui-même, dans un anglais presque littéraire:

— J'ai l'habitude des chevaux: je vais demander à passer au train.

Plus bas encore, il ajouta:

— En tout cas, je ne veux pas aller chez le capitaine Pill!

« Capitaine Pill »? Ce nom disait quelque chose à Bruno. Quoi? Son cerveau malaxé par les marches forcées et les efforts physiques extrêmes refusait de se souvenir.

D'autres recrues s'entraînaient au maniement d'armes dans la cour de la caserne. Les instructeurs lançaient des cris sauvages qui ne s'apparentaient à aucune langue humaine. A chaque hurlement, Bruno avait l'impression que son cœur se déchirait. Ses oreilles sifflaient comme s'il avait eu un nœud de serpents dans la tête. Des lueurs rouges dansaient devant ses yeux.

« Est-ce que je tiendrai encore longtemps? » Le camarade aux cheveux gris, qu'il avait rencontré dans le camion et qui se nommait Randall, lui avait fortement déconseillé de se faire porter malade. « Surtout si par hasard tu as l'intention de te tirer! »

« Comment ce type peut-il savoir que j'ai l'intention de m'évader?

Au fond, c'est logique. Je ne suis pas un volontaire anglais! »

D'ailleurs, s'il rentrait à l'infirmerie, on lui prendrait ses vêtements et ses chaussures. Pourrait-il seulement garder le leigh?

— Quartier libre! cria le sergent Thomson d'un air moqueur.

Rassemblement dans dix minutes devant le baraquement. Sauf ceux qui ont une affectation. Rompez!

— On va aux casemates? demanda quelqu'un. Aux tranchées?

Le sergent se contenta de rigoler. Bruno se traîna jusqu'à son baraquement. Il partageait une chambre puante avec une douzaine d'autres recrues dont un tiers environ avaient l'air d'être vraiment « english volunteers ». Il se laissa tomber sur son châlit.

— Même pas le temps de pisser! dit un gros garçon au teint café au lait en retirant ses chaussettes raidies par le sang et la boue. Il précisa pour Bruno qui le regardait:

— A century ago, I was a clerk!

« Il y a un siècle? » Bruno se demanda si le gros garçon voyageait dans le temps ou s'il était immortel. Il lui fallut un long moment pour comprendre que l'ex-employé de bureau avait encore la force et le courage de faire de l'humour. Il répondit:

— A century ago, I was a...

« Qu'est-ce que j'étais il y a un siècle? Un jeune comédien à la

recherche d'un rôle? Le dictateur Godrap?» Il n'eut pas le temps de finir sa phrase

— Vous!

Un sous-officier se tenait devant lui, le calot de travers, le regard furieux. Tous les gradés de l'enclave semblaient prêts à éclater de fureur.

— Gorda, c'est votre nom? Vous avez bien dit que vous étiez français?

Dix fois, Bruno avait essayé d'attirer l'attention des officiers et des sous-officiers sur son cas, lui qui n'était ni anglais ni volontaire et qui venait peut-être d'un autre temps (mais cela il ne pouvait pas le dire). Finalement, quelqu'un l'avait entendu et on allait lui annoncer sa prochaine libération.

— Les Français sont pas nombreux ici, hein? fit le sergent. Et ils se sont tous ralliés aux Allemands, ces salopards! Il y a une soixantaine de volontaires dans le régiment du colonel von Ulrich, la compagnie Lévêque. Connaissez la compagnie Lévêque? Non? Vous, vous êtes trompé, hein? C'est drôle, n'est-ce pas? On vous garde! Vous ne valez peut-être pas grand-chose, mais on vous garde! Vous êtes affecté sous les ordres du capitaine Pill. Le

volontaire Randall passera vous prendre dans un moment. Soyez prêt et amusez-vous bien!

« On vous garde, on vous garde... » Bruno se coucha sur son lit et ferma les yeux. « Je refuse de partir. Je suis trop fatigué. Je vais demander à rentrer à l'infirmerie... » Il prononça deux ou trois fois ce nom qui l'intriguait. Puis il se souvint: la boîte vide qu'il avait trouvée près de la source: « Captain's Pill » Encore une coïncidence impossible!

Il se dressa sur son lit, bien réveillé tout à coup, l'esprit clair et les muscles tendus. Prêt à l'action... La coïncidence cachait peut-être un message du troisième joueur! « Alors, ça signifie que je dois aller chez le capitaine Pill. On verra après! »

Il s'étendit de nouveau. Sa décision était prise. Maintenant, il devait profiter de ces précieuses minutes pour se reposer et récupérer des forces... Il respira profondément. Godrap devait posséder une énergie extraordinaire, en plus de toutes les qualités — et de tous les défauts — qui lui avaient permis de devenir le Premier secrétaire du Pouvoir. Peut-être pratiquait-il aussi une méthode personnelle de relaxation, de méditation, de concentration ou n'importe quoi de ce genre. Une méthode instinctive... « Mais j'ai aussi son instinct! »

Les yeux fermés, il cherchait passionnément, -dans sa tête et dans ses nerfs, dans sa mémoire et dans son sang, un moyen de dominer son corps et de multiplier ses ressources physiques... Ce pouvoir, s'il le possédait, ne lui serait pas révélé ainsi, il le savait, mais dans l'action, par un imprévisible concours de circonstances. H devait seulement rester attentif.

Il ouvrit les yeux. Randall, le volontaire aux cheveux gris, entra dans la chambre. Ils étaient seuls.

— Je dois te conduire chez le capitaine Pill. Je suis déjà à sa compagnie depuis deux jours. Mais nous avons le temps...

Bruno entendait cette étrange expression pour la première fois depuis qu'il était entré dans le « territoire des guerriers ». Il sourit.

— Bien, je te suis... sans me presser

— On pourrait faire un crochet par le château-bas. Mais, dans ce cas, il faut partir tout de suite

Bruno se mit debout, étira ses muscles douloureux

— Mon paquetage est prêt. Je n'ai pas de fusil. Est-ce que je dois prendre ma pelle?

— Vaut mieux, dit Randall. Si on venait à la voler, ça serait un coup à te faire passer devant le conseil de guerre!

— *Pour une pelle?*

— *Les Anglais sont comme ça.*

— *Tu n'es pas anglais?*

— *Pas tout à fait. Je viens du bout du monde!*

— *C'est loin?*

Le volontaire se mit à rire.

— *Tu n'es vraiment pas d'ici? Tu connais la Grande Barrière?*

— *Non.*

— *On discutera de ça plus tard. Allons faire un tour au château-bas, nous jeter une bière et... non, pour une fille, on n'a quand même pas le temps! Mais il y a autre chose. Je t'en parlerai en chemin.*

Bruno chargea son sac à dos, mit sa pelle sur l'épaule et sortit en suivant Randall. Une extrême agitation régnait toujours aux abords des casernes. Le soleil bas jetait un flot de lumière pâle sur les feuillages roussis de l'automne. Le vent portait des bouffées de bruits mêlés, indistincts, qui composaient une sourde rumeur de guerre. Les avant-postes des deux armées échangeaient des salves irrégulières. On distinguait aussi quelques coups de feu isolés et l'abolement lointain d'une batterie de campagne, ou deux, ou trois. Randall guida Bruno à travers un bois de bouleaux et de hêtres

saccagé par une coupe sombre. Les arbres avait été abattus en hâte et les fûts enlevés de même, tandis que les branchages abandonnés s'enchevêtraient dans un chaos presque infranchissable. Les deux hommes se glissèrent dans les interstices du magma. Le volontaire avait pris la pelle pour soulager Bruno qui peinait sous son sac.

— Désolé de te faire passer là! Premièrement, c'est un bon raccourci. Deuxièmement, c'est un endroit tranquille. Troisièmement, ça m'intéresserait de voir si...

Il n'acheva pas sa phrase et regarda Bruno d'un air interrogateur en se mordant la lèvre.

— Marchons. Je te parlerai plus loin.

Ils atteignirent enfin une trouée. Bruno s'adossa à un arbre et cala son sac. Il aurait voulu poser quelques questions à Randall; mais le moment n'était pas très bien choisi, et il ne savait par où commencer. Pourtant, il ne connaissait pas beaucoup mieux ce monde qu'à son entrée au territoire. Il se décida pour l'essentiel: la date.

— En quelle année sommes-nous, Randall? Le volontaire s'arrêta.

— Je vois. Tu viens vraiment de l'au-delà? Nous sommes en 1989. Est-ce que ça te dit quelque chose?

Bruno hocha vaguement la tête. Mais il avait compris. « Cette foutue mine m'a projeté dans un univers parallèle. Tout simplement! »

Non, ce n'était pas si simple. Il l'apprendrait bientôt en découvrant une réalité affolante. Il murmura plusieurs fois de suite cette date qui n'avait aucun sens: « 1989... 1989... » On était en 1989, mais cette armée anglaise qui affrontait l'armée allemande dans une enclave réservée à cet effet, aurait pu exister un siècle plus tôt dans l'univers de Bruno. A certains détails près. En fait, les époques semblaient se mélanger avec une grande facilité dans ce mystérieux territoire des guerriers. Les armes, le matériel, les uniformes évoquaient tout à tour 1910, 1925, 1940... Le volontaire prit le bras de Bruno.

— Ecoute, Gorda. Les Allemands vont attaquer cette nuit ou demain. L'armée anglaise sera balayée. Mais la compagnie disciplinaire du capitaine Pill aura pour mission de résister le plus longtemps possible. Elle perdra au moins cinquante pour cent de ses effectifs...

— Tu es très bien renseigné. Comment sais-tu tout cela?

— Je suis déjà venu au Territoire. J'ai fait l'avant-dernière guerre. Que nous avons perdue... J'étais vraiment volontaire, cette fois-là.

Je ne te raconterai pas comment j'ai fini par retomber entre les pattes des sergents recruteurs. Ce serait un peu long. Enfin, je suis en pays de connaissance et c'est un avantage... pour mes projets!

— Tes projets ressemblent aux miens?

— Peut-être... Même si nous nous en sortons, l'armée sera acculée au fond de l'enclave et sera obligée de capituler. Nous allons perdre cette guerre dans les pires conditions que j'ai jamais vues. Avec soixante ou soixante-dix pour cent de prisonniers. Tu sais ce qu'on fait des prisonniers? Non, tu n'es pas d'ici. Ils sont réduits en esclavage pour toute leur vie!

— En Allemagne?

— En Allemagne, en Angleterre... partout dans le monde. Enfin, dans notre monde. Ça ne se passe pas comme ça chez toi?

— Non, chez moi, c'est plus compliqué. H n'y a pas de territoire de guerriers. Ou si tu veux, c'est la planète entière qui est le territoire des guerriers...

— La planète? Oui, mais le monde, l'Europe, quoi, est une île, pas une planète.

— Je ne comprends pas, dit Bruno.

— Bon Dieu, je n'ai pas le temps de t'expliquer maintenant. Ecoute,

ce que je veux dire, c'est que nos chances de nous en sortir sont très mauvaises... à moins d'en sortir tout de suite!

— Nous évader?

— Oui!

— Tout de suite?

— Oui! Depuis deux jours, j'essaie de te rejoindre. Bon, c'est fait, ça n'a pas été facile. Et on ne retrouvera pas une pareille occasion avant qu'il soit trop tard.

— Pourquoi voulais-tu me rejoindre?

— Parce que je me doutais que tu n'étais pas d'ici. J'ai envie de quitter l'Europe. J'ai pensé qu'on pourrait essayer de fuir sur... sur ta planète?

— On peut essayer, dit Bruno.

— On ne nous cherchera pas immédiatement. Il y a une pagaille terrible. Ces bois abattus nous feraient une sacrée bonne cachette pour la nuit... Sauf si Mme Lise voulait nous héberger jusqu'à demain. Alors, nous pourrions revenir par ici au jour.

— Qui est Mme Lise?

— La patronne du château-bas.

— Tu la connais?

— *C'était une amie autrefois... il y a bien longtemps. Alors, je ne sais pas. Elle ne m'a sûrement pas oublié. Mais. .*

— *Tu ne penses pas que nous aurions intérêt à nous éloigner?*

— *Il faut y réfléchir. Mais les portes sont bien gardées. Et les Allemands se dépêcheront d'occuper une frange de terrain le long de la barrière électrifiée, dès qu'il auront enfoncé le front anglais.*

Enfin, dans l'immédiat, la police militaire anglaise ne nous cherchera pas si près des casernes. Voilà: je n'ai rien de mieux à te proposer.

— *J'aurais voulu faire la connaissance du capitaine Pill.*

— *Drôle d'idée. Tu veux un détail sur le personnage? Pendant les marches, il surveille les traînards et les éclopés. Il s'inquiète de l'état de leurs pieds. Il les fait déchausser pour crever leurs ampoules avec sa canne ferrée... Et il connaît beaucoup de trucs de ce genre. Dieu sait ce qu'il inventera pour toi. Il n'aime pas les Français!*

— *Allons toujours au château-bas. Il faut que je réfléchisse une minute.*

— *Une minute? Très bien. Marchons.*

Ils repartirent dans le labyrinthe de la forêt écrasée. Bruno ne

voulait pas s'accorder plus de quelques dizaines de secondes pour répondre à Randall. A sa place, Godrap aurait su décider très vite. Et, naturellement, il aurait pris la bonne décision. Le nombre de fois où le dictateur avait pris très vite la bonne décision devait être colossal. Bruno n'avait pas assez de données pour se représenter clairement la situation. Eh bien, le nombre d'occasions où Godrap avait décidé juste avec des données insuffisantes ne pouvait être que gigantesque!

— Je déserte avec toi, dit-il. Et après, nous essaierons de passer sur ma planète.

Randall et Bruno virent devant eux un énorme cube blanc et vert, niché au fond d'un bosquet vert et roux. Le roux était celui des hêtres sur le point de perdre leur feuillage. Le vert, très foncé, celui des séquoias géants qui bordaient le chemin et celui du lierre qui tapissait une façade latérale. Le château de Mme Lise s'adossait à la colline boisée que les deux déserteurs venaient de traverser. On apercevait en contrebas l'entrée principale et la cour, avec un jet d'eau et un bassin dans lequel nageaient des sortes de cygnes. Plusieurs voitures, style 1930-1940, étaient alignées devant l'escalier d'honneur.

— *Beaucoup de monde, dit Randall. Le club des officiers est ici.*

Comme cette guerre est perdue, ils sont peut-être en train de préparer la prochaine!

— *Que fait-on des officiers prisonniers? demanda Bruno.*

— *A partir du grade de lieutenant, ils sont libérés dès la fin de la guerre. Pour les sous-lieutenants, c'est variable. Certains sont libérés sans contrepartie. D'autres doivent verser une rançon en argent ou en travail. Les sous-officiers ont aussi une période de travail à fournir aux vainqueurs. Mais leur temps peut être racheté si l'on a besoin d'eux pour organiser une nouvelle armée, à la place de celle qui a été vaincue.... Tu vas voir les jeunes officiers de l'aristocratie britannique en train de faire leurs plans pour la revanche. Non, tu ne vas pas les voir, parce qu'on n'a pas intérêt à traîner dans leurs pattes. Mais j'ai entendu dire que cette fois les choses risquaient de passer moins bien que d'habitude!*

Les deux hommes s'étaient arrêtés à la lisière du bois. Bruno recula de quelques pas. Il jeta son sac par terre et entreprit de le cacher sous les fougères sèches. Randall semblait hésiter.

— *Je regrette de ne pas être armé. J'ai essayé de voler un pistolet mais je n'ai pas réussi.*

— *Un fusil ne servirait qu'à nous dénoncer comme déserteurs.*

— *Oui. J'espère que M1TM5 Lise nous procurera des vêtements civils.*

Alors, un fusil...

— *J'ai ça, dit Bruno en sortant le leigh de sa poche. Oh! Ce n'est pas très impressionnant. Mais ce n'est pas non plus aussi démodé que ça en a l'air. Je ne l'ai pas encore essayé. J'attendais une occasion. Je pense qu'il est silencieux...*

Randall posa la main sur son bras pour arrêter son geste.

— *Pas ici. Pas maintenant On verra plus tard. Allons-y!*

Ils firent le tour du château, escaladèrent une barrière de bois en mauvais état et sautèrent dans un parc touffu et mal entretenu. Ils avancèrent au milieu des herbes hautes, entre des massifs broussailleux de buis et de troènes. Une énorme couleuvre s'enfuit devant eux. Le soleil couchant se trouvait de l'autre côté de la maison. Les grands arbres muraient le ciel au sud et à l'ouest. Une ombre épaisse et humide tombait sur le parc.

Bruno frissonna. U courbait la tête sous un ciel étranger Ses narines humaient une odeur étrangère qui lui serrait la gorge II n'avait pas le sentiment d'être dans le futur, encore moins dans le passé. Il était hors du temps.

— *Je connais une entrée sur la cour intérieure, dit Randall. J'espère qu'elle n'a pas été murée.*

Ils se glissèrent entre un massif et une haie. Ils débouchèrent à proximité d'un haut mur couvert de lierre et de vigne vierge. Un rayon de lumière filtrait entre les feuillages, au sud-ouest, et faisait briller les flaques stagnantes dans un fossé obstrué par les herbes aquatiques. Très haut, une lueur reptilienne coulait sur l'ardoise humide d'un toit en pente.

Randall fit signe à son compagnon de ne pas bouger. Puis il bondit dans le passage qui longeait le mur, de l'autre côté du fossé. Ses deux pieds dérapèrent ensemble sur le limon verdâtre qui recouvrait la pierre. Sa chute fit un « flocc » énorme. Du moins, c'est l'impression qu'eut Bruno, attentif au bruit furieux mais lointain de la canonnade.

Le volontaire ne put s'empêcher de jurer. Il se releva en secouant ses mains boueuses.

— *Pas de mal... Oh!*

Un double grondement de fauve lui coupa la voix. Il y eut aussitôt un cri éraillé.

— *Arrêtez!*

— *Je ne bouge pas!* dit Randall en levant les mains.

Un gardien courait vers les intrus, traîné par deux chiens-loups qu'il tenait en laisse. Bruno fit un pas hors de l'ombre et l'homme l'aperçut.

— *Fous le camp!* cria Randall. *Je te protège!* Le gardien cria un ordre ou une menace peu compréhensible. Peut-être était-il ivre. Bruno se rapprocha de Randall.

Les chiens fonçaient. L'homme trébucha, leva la main et lâcha une des laisses. Geste volontaire ou non... Un des loups bondit vers Randall. C'était une bête puissante, et ses crocs luisaient dans sa gueule à demi ouverte. Bruno braqua son leigh. Sa main ne tremblait pas. Le gardien cria encore et lâcha le deuxième chien. Le moment était venu d'essayer l'arme du vieux pêcheur.

— *Pas question!*

CHAPITRE 11.

Bruno pressa la détente de métal doré qui céda progressivement sous son index. Il avait visé le premier chien qui n'était plus qu'à cinq ou six mètres de Randall. Il n'y eut aucune détonation, pas même un sifflement. Rien ne se passait. Si... un point rouge s'alluma au bout du canon. Bruno tira une deuxième fois sur le loup le plus

proche

Il pointa son arme sur l'autre chien. Le gardien était juste derrière la bête, dans l'axe de tir. Bruno n'hésita pas plus d'un dixième de seconde. Le danger était trop grand. Il baissa le canon du leigh de quelques millimètres et appuya une troisième fois.

A sa droite, près du mur, Randall baissa lentement les bras. En face, le premier chien s'était immobilisé. Le second parut bloqué en plein bond. Bruno eut l'impression de voir une séquence de film s'arrêter sur une photo au summum de l'action. Et la photo se figea sur l'écran gris du crépuscule pendant une ou deux secondes.

Bruno regarda Randall qui se tournait vers lui avec une extrême lenteur.

Quand il ramena son regard de quelques degrés sur la gauche, l'homme et les chiens avaient disparu. Sans un bruit, sans un éclat de lumière, sans une volute de fumée. Simplement, ils n'étaient plus là. Ils auraient aussi bien pu n'avoir jamais existé.

Bruno baissa la main droite. Le minuscule leigh pesait lourd à son poignet. Pourtant, son bras était comme paralysé. Il lui fallut pour achever ce geste un temps anormalement long.

Randall réagit quelques secondes plus tôt.

— *Vite, Gorda! Suis-moi! La fenêtre, là... je crois qu'elle est ouverte!*

Bruno remit son arme dans la poche de son blouson avant de s'élancer à la suite du volontaire. « Je me demande bien ce que Godrap a ressenti la première fois qu'il a tué un homme! Mais peut-être n'a-t-il jamais fait lui-même la sale besogne? » Il se retourna. Avait-il vraiment tué le gardien et ses chiens? Aucune trace de l'homme ni des bêtes ne subsistait dans le parc... Il se hissa sur le rebord de la fenêtre que Randall venait d'ouvrir. Les deux déserteurs coururent dans un couloir vide et froid. Ils s'arrêtèrent au pied d'un escalier. Une pâle lueur suintait d'une lucarne poussiéreuse.

— *Laisse-moi me repérer, dit Randall. On est ici au niveau du sous-sol. Il faut monter... On s'en sort pour cette fois, mais... qu'est-ce qui est arrivé quand tu as tiré? Tu le sais?*

Bruno réfléchit un instant, en laissant son cœur s'apaiser et ses poumons se gorger d'air. Le leigh provenait d'une haute technologie de l'avenir. Mais laquelle? Les organisateurs du complot contre Godrap possédaient-ils vraiment une telle arme? Il commençait à en douter. Qui était en réalité Joseph Sandis-Banks, le vieux pêcheur?

— *Il s'est passé quelque chose avec l'espace ou le temps. Plutôt le temps. Je ne sais quoi... Je pense que le gardien et ses chiens ne sont*

pas morts. Et nous risquons de les revoir dans trois jours ou dans une minute!

— Montons, dit Randall.

Bruno mit la main dans sa poche et resserra ses doigts légèrement poissés de sueur sur la crosse du leigh.

— Laisse-moi passer devant, puisque c'est moi qui suis armé!

— Mais c'est moi qui connais les lieux...

— Essayons de marcher à la même hauteur.

Ils atteignirent un hall mal éclairé, dans lequel débouchaient trois couloirs. L'escalier continuait vers l'étage supérieur. Les deux hommes retenaient leur souffle. La crosse du leigh meurtrissait la paume de Bruno.

— Il n'y a personne ici, dit Randall. C'est une aile désaffectée.

Presque aussitôt, une forte lumière électrique s'alluma. Bruno se força au calme, luttant contre l'impulsion de brandir son arme et de balayer le personnage qui venait d'apparaître. C'était un petit homme aux longs cheveux noirs, au nez crochu, au teint basané et au ventre rond. Il portait une sorte de jaquette en velours noir, un pantalon blanc à rayures bleues, trop court, qui laissait voir une paire de chaussettes rouge vif.

Randall éclata de rire Se retournant vers Bruno, il expliqua d'une voix dans laquelle perçait un intense soulagement:

— C'est le bouffon! Il n'a pas changé depuis la dernière fois.

Comment est-ce, ton nom, déjà?

— Edjedine Solak, pour vous servir, camarades militaires. C'est vrai, je suis le bouffon de M1™5 Lise. Un rôle important et une noble tâche, si vous voulez mon avis... Mais je vois que vous vous êtes égarés dans nos couloirs. Il n'y a pas de filles par ici, mes braves militaires. Ni filles, ni bouteilles... Dois-je vous reconduire au pub ou à la sortie?

— Ni l'un ni l'autre, dit Randall avec assurance. C'est vrai, nous nous sommes égarés. Ou plutôt, je me suis égaré. Je suis déjà venu ici il y a quelques années. A une certaine époque, j'étais un familier du château... avant la guerre de 1980. Les choses ont un peu changé et mes souvenirs... M™ Lise me considérait même comme un ami de cœur.

— Tu parles trop, camarade volontaire, dit le bouffon. Ici, la bonne tactique, c'est de cracher le morceau vite fait et de se barrer à la course. Qu'est-ce que vous voulez au juste?

— Nous voudrions rencontrer M™ Lise, expliqua Randall sans

s'émouvoir. Mais nous voudrions la voir seule et sans passer par l'entrée ni par aucune salle.

— Rien que ça, messeigneurs! Et si j'appelais simplement la military police?

Randall haussa les épaules.

— Mme Lise ne te le pardonnerait jamais.

— Mme Lise me pardonne tout, ricana le bouffon. Je suis son nouvel ami de cœur!

Bruno sortit vivement le leigh et menaça Edjedine Solak.

LE SEIGNEUR DE L'HISTOIRE

99

— Tu vas faire ce qu'on te dit, camarade bouffon. Du moins si tu ne veux pas que Mme Lise perde son nouvel ami de cœur!

Randall eut un geste de contrariété ou d'anxiété. Solak regarda fixement l'arme que Bruno braquait sur lui. Puis il recula d'un pas, leva les mains et dit d'une voix altérée:

— Oh! un leigh! Ça change tout!

Bruno s'attendait à n'importe quelle réaction, sauf à celle-là.

D'étonnement, il faillit lâcher le pistolet. En fait, il le serra violemment et le bouffon crut qu'il allait tirer.

— *Non, Seigneur, je vous en prie! Vous avez un leigh... vous êtes sûrement celui que nous attendions! Je vous conduis tout de suite chez Mme Lise!*

—<-*Marche devant, dit Randall. Et n'essaie pas de nous jouer un tour.*

— *Oh! Monseigneur! fit le bouffon d'un air faussement servile. Bruno méditait cette réflexion énigmatique • « Vous avez un leigh, vous êtes celui que nous attendions... » Qui attendait qui? Qu'était-ce qu'un leigh? Mais il ne posa pas de questions. Le moment paraissait trop mal choisi pour interroger l'inquiétant Edjedine Solak.*

L'homme les guida à travers un dédale de couloirs obscurs, où stagnait un parfum lourd de musc, d'encens et de violette, et une odeur de moisi collée à ce monde que Bruno commençait à ne plus sentir. Il les fit entrer dans une sorte d'antichambre, où de nombreux objets de cristal, disposés sur des meubles bas, reflétaient violemment la lumière pâle du lustre

Randall se jeta avec un énorme soupir sur un sofa posé au ras du plancher. Le meuble émit un craquement de protestation. Randall se leva en jurant. Bruno s'était adossé à un mur tapissé de velours

rose. Il fixait la porte par laquelle le bouffon avait disparu. « Qui m'attend? Les gens du complot ou la police de Godrap? »

Il sortit la main de sa poche et étira ses doigts, engourdis d'avoir trop serré la crosse de son pistolet. Randall esquisse un geste d'alarme. Bruno se rapprocha de la porte. On entendait des éclats de voix de l'autre côté. Il enfonce de nouveau la main sous son blouson. La porte s'ouvrit brusquement. Le profil d'une femme se dessina dans la pénombre. Le bouffon s'excusait d'un ton geignard.

— Pardon, Mme Lise. J'ai cru...

— Tu as osé les faire rentrer dans la chambre des naines!

Mme Lise avança d'un pas et, sans s'occuper des visiteurs, elle expliqua, comme si elle s'adressait à un interlocuteur absent:

— La chambre des naines est un endroit sacré. Même le général en chef, Sir Redvers Buller, ne mettrait pas les pieds ici. La dernière naine est morte il y a cinq ans... Ce que les Anglais ont fait à ces petites est une ignominie!

Elle pivota sur ses bottines à talons hauts, examina froidement les deux hommes qui s'étaient repliés au fond de la pièce, pendant que Solak entrait à son tour, tête basse, et refermait la porte derrière lui avec soin.

— *Qui êtes-vous? Que voulez-vous? Randall s'inclina.*

— *Je suis David Randall. Je pense que vous vous souvenez de moi?*

Mme Lise observa d'un air écœuré les vêtements souillés du volontaire et ses mains maculées par le plongeon qu'il venait de faire dans un fossé putride.

— *Vous avez osé pénétrer dans la chambre des naines avec vos pieds boueux! Et vous empestez, monsieur! Non, je ne connais pas de David Randall!*

Elle se tourna vers Bruno, les sourcils froncés. C'était une femme de quarante ans aux cheveux noirs noués en un gros chignon sur sa nuque mince. Ses yeux profonds, sa peau tirée, ses pommettes hautes, son nez droit aux narines pincées lui donnaient une beauté ardente et émouvante. Elle était vêtue d'une longue robe rouge à plis, serrée à la taille par une large ceinture à boucle. Elle semblait d'une minceur extrême, mais sa poitrine gonflait son corsage étroit. Elle regardait Bruno et Bruno la regardait.

— *Vous, je suis sûre de vous avoir vu! Il y a longtemps, peut-être, mais...*

Elle passa la main sur ses yeux, comme pour chasser une vision pénible et murmura:

— *Non, ce n'est pas possible, je rêve. Mais il y a cette fille.*

Et Bruno pensait: « Elle, avec vingt ans de plus? Non, ce n'est pas possible! »

— *Je m'appelle Bruno Gorda, dit-il, et je viens de l'autre côté de la Grande Barrière.*

Il ne savait pas ce qu'était la Grande Barrière; mais elle existait et il l'avait forcément franchie pour arriver dans cette Europe hors du monde.

Mme Lise prit une inspiration forcée, laissa tomber les bras et s'enfuit en haletant. Le bouffon la suivit sans paraître très étonné

— *Où l'as-tu rencontrée? demanda Randall.*

— *Si je ne me trompe pas, nous avons traversé la barrière en même temps. Mais elle est arrivée vingt ou vingt-cinq ans avant moi!*

— *Ah! Elle vient de ta planète. Solak aussi, peut-être?*

— *Je ne le connais pas.*

— *Elle a parlé d'une fille. « Mais il y a cette fille... » Qu'est-ce qu'elle a voulu dire?*

— *Je n'ai pas entendu. Je ne sais pas.*

— *Qu'est-ce qu'on fait? On attend ici?*

— *Si j'ai bien compris, la chambre des naines est un endroit où on ne*

risque pas trop de nous déranger.

— J'espère qu'elle n'est pas allée chercher les M.P.!

Bruno fit sauter le leigh dans sa main.

— Si les M.P. viennent, tant pis pour eux!

— J'ai peur de cette arme, dit Randall. Elle n'est pas de ce monde. Tu ne la connais pas vraiment toi-même. Et un choc en retour est peut-être à craindre.

Bruno haussa les épaules.

— Le leigh nous a sauvés deux fois.

Ils attendirent un moment debout. Puis avisant une pile de coussins, ils en étalèrent quelques-uns sur le plancher pour s'asseoir.

Bruno interrogea son compagnon sur l'Europe et le territoire des guerriers. Randall répondit à ses questions sans enthousiasme, d'un air contrarié et un peu moqueur. « Peut-être a-t-il l'impression que je lui ai menti ou du moins caché une partie de la vérité? C'est vrai d'ailleurs. Il faudra que je lui raconte ma vie quand on aura le temps... »

L'Europe était une île, partagée en deux grands pays, l'Angleterre et l'Allemagne, plus une dizaine de petites principautés. La population totale ne dépassait pas cinquante millions d'habitants pour une

surface d'à peu près un million de kilomètres carrés. De forme vaguement triangulaire, l'île était bordée par l'océan Atlantique à l'ouest et au nord-ouest, par la mer du Nord au nord et à l'est, et par la Grande Barrière au sud. La mer du Nord était elle-même une enclave fermée par la Grande Barrière. Quant à l'océan Atlantique, il semble se perdre dans le néant très loin à l'ouest... Comment un tel univers pouvait-il fonctionner?

Le territoire des guerriers était un champ de manœuvres où s'affrontaient pour de bon les deux principales armées européennes, sur vingt-cinq mille kilomètres carrés de surface et sept cents kilomètres de tour. Randall ne connaissait pas l'importance des effectifs mobilisés. L'armée allemande avait toujours été plus nombreuse que l'armée anglaise et on l'accusait maintenant d'avoir recruté des volontaires au-delà du contingent officiel, et jusque dans les principautés proches de la Grande Barrière.

— Comment peut-on être volontaire pour aller se faire tuer derrière une clôture électrique ou finir sa vie comme esclave si on est fait prisonnier? demanda Bruno.

— Les primes sont élevées. On peut toujours espérer prendre du grade: les officiers ont une belle situation. Et en temps de paix, les

soldats ont la belle vie dans l'enclave... Mais il est vrai qu'on ne trouve plus assez de volontaires, bien que chaque comté et chaque land soient en principe obligés d'en fournir une certaine quantité. C'est pourquoi un certain nombre de gens se retrouvent ici sans l'avoir souhaité. Comme toi et moi!

Le système, pourtant, avait du bon. Vingt-cinq mille kilomètres carrés du territoire voués à la guerre, il restait neuf cent soixante-quinze mille kilomètres carrés pour la paix, où les femmes, les enfants et tous les hommes qui n'avaient pas envie de se battre — et qui avaient la chance de ne pas tomber entre les pattes des sergents recruteurs — pouvaient vivre tranquillement, s'enrichir ou se faire exploiter, selon le cas, enfin tirer leur épingle du jeu d'une façon ou d'une autre. Quant aux esclaves, il en fallait bien pour accomplir les tâches les plus pénibles puisque cette Europe-là n'avait pas de travailleurs immigrés...

Lise-Marie Laville avait, somme toute, réussi dans ce monde. Mais Bruno n'avait aucune envie de passer les vingt prochaines années comme éboueur en Allemagne. Il était décidé à rejoindre sa planète le plus vite possible, dût-il pour cela se frayer un chemin à coups de leigh.

Le bouffon revint une heure plus tard et annonça aux deux déserteurs que MTM Lise était souffrante, mais qu'elle désirait les rencontrer dès qu'elle irait mieux. En attendant, elle l'avait chargé, lui Edjedine Solak, de s'occuper d'eux et de les loger dans le château s'ils le souhaitaient.

— Nous avons déserté, dit Randall crûment. Nous cherchons un endroit pour nous cacher cette nuit Nous partirons demain matin avant le jour. Le bouffon eut son ricanement de chouette.

— Venez donc, mes seigneurs, je vous conduis à vos appartements! Bruno et son compagnon purent s'installer sous les combles, dans une chambre munie de deux paillasses éventrées, d'une chaise boiteuse et d'un évier grand comme deux mains en guise de lavabo. Naturellement, il n'y avait pas d'eau, et il fallut redescendre pour remplir les brocs en fer-blanc. Le séjour de Bruno au baraquement Auchinleck l'avait un peu endurci; mais il se demandait comment il allait pouvoir dormir dans ce pigeonier glacé et sans air. Il avait rêvé d'une chambre confortable, dans l'appartement personnel de Mme Lise, pour sa première nuit de déserteur. Imbécile!

Pourtant, la journée du lendemain serait sans doute la plus rude de toute sa vie et il avait besoin de se reposer pour être prêt. Il s'étendit

sur la paille, ferma les yeux. Il s'aperçut qu'il avait soif. Il se releva, versa un peu d'eau dans ses paumes. Randall lui tendit sa gourde. Il but et se recoucha. Aussitôt, la faim l'élança. E n'avait pas le courage de se mettre en quête de nourriture. D'ailleurs, le risque d'une mauvaise rencontre était trop grand.

Il n'avait pas non plus envie de reprendre sa conversation avec Randall. Il se rendit compte que le temps allait passer avec une lenteur insupportable.

Le temps... Il s'assoupit et le temps s'évanouit. Il fut réveillé par un craquement. La porte bougeait.

— Qui est là? cria Randall.

Bruno était debout, le poing au poing.

— C'est moi, Edjedine Solak, dit une voix nasillarde.

La face mortuaire du bouffon apparut à la lueur de la lanterne qu'il tenait devant lui, haut levée.

— Désolé de troubler une sieste bien méritée, camarades mi...

déserteurs! Je venais vous inviter à partager mon modeste repas du soir, non sans avoir revêtu des habits plus seyants. Donc, vous allez changer de fringues, bouffé avec moi en vitesse... Pas trop vite, quand même. Y a pas le feu... Et après...

Il précéda ses invités dans un couloir étroit et bas, tout enguirlandé de toiles d'araignée. Il s'arrêta au bord d'un escalier qui semblait plonger vers un gouffre obscur. Bruno n'avait pas l'impression d'être passé par là en montant. Le bouffon balança doucement sa lanterne. Des ombres géantes dansèrent sur la charpente en forme de navire renversé.

— Mme Lise désire que vous rencontriez une fille... une pensionnaire récalcitrante! Le sergent Holdstock l'a ramassée hier à l'intérieur du territoire. Il paraît qu'elle faisait du racolage clandestin, mais à mon avis c'est pas prouvé. Elle aurait raconté qu'elle venait de l'avenir, ou de la planète, ou je ne sais quoi. Mme Lise n'aime pas ce genre d'histoires... Bref, il faut que vous voyiez la fille. Avant de manger ou après?

— Avant, dit Bruno qui tout à coup n'avait plus faim.

— Après, dit Randall.

L'opinion de ce dernier ne pesait pas très lourd pour Solak. Bruno avait le leigh et il était celui qu'on attendait.

— Alors, on y va, dit le bouffon.

Ils descendirent l'escalier, suivirent un autre couloir, descendirent encore, débouchèrent dans un corridor éclairé qu'ils traversèrent

rapidement... Bruno se demanda si leur guide rie les faisait pas tourner en rond. H n'avait pas imaginé que le château-bas était un pareil labyrinthe. Cette réflexion lui apporta un sentiment de sécurité: il devait être facile de se cacher dans ce fantastique bâtiment.

Edjedine Solak s'arrêta enfin devant une porte, pareille à des dizaines d'autres qu'ils avaient frôlées. Il sortit une clé de sa poche, la considéra longuement avant de l'introduire à grand bruit dans la serrure.

— La fille ne dit plus rien maintenant, expliquât-il. Elle paraît complètement hébétée. Vous arriverez peut-être à la faire parler.

Bruno refoula l'impatience qui le gagnait. Ils pénétrèrent enfin dans une petite pièce éclairée par une lampe à gaz et presque vide: un lit, une chaise, une table de toilette. Ah! Il y avait un poêle-cheminée allumé au fond de la chambre. Une silhouette humaine le cachait en partie. La femme se tenait là, tournant le dos aux visiteurs. Elle était vêtue d'une robe plissée, tout à fait semblable à celle que portait Mme Lise un moment plus tôt, mais de couleur bleu pâle.

— Bonjour, miss, dit Solak.

Bruno et Randall répétèrent: « Bonjour... » La jeune femme se

retourna lentement. Bruno la reconnut tout de suite, malgré son regard perdu, ses cheveux en désordre, la fatigue et la souffrance qui marquaient ses traits, son visage sali par les larmes et la poussière. Non, malgré tout cela, elle avait à peine changé. Il est vrai qu'elle venait d'arriver. C'était Nora.

CHAPITRE 12.

Le visage de la jeune femme restait tout à fait inexpressif. Bruno se déplaça de biais pour se rapprocher de la lampe, tout en restant en face de Nora; mais elle ne semblait pas le voir. Il y eut un long silence.

« Qu'est-ce qui a pu arriver à Nora Guellen pour qu'elle soit aussi choquée? » se demandait Bruno. La jeune femme appartenait au complot. Elle assumait peut-être même un rôle dirigeant dans le groupe anti-Godrap. Pour Lise La ville, la chute dans un univers étranger avait dû être une expérience terrifiante, alors que Nora avait l'habitude des voyages temporels et savait, tout comme Joseph Sandis, qu'elle pouvait sauter sur une mine à n'importe quel moment...

Bruno l'examinait avec attention dans l'espoir de trouver un indice qui aurait pu expliquer son comportement. Avait-elle vieilli depuis

leur dernière rencontre... qui, pour lui, remontait à moins de deux semaines? Peut-être. « Et moi? Si je me regardais dans une glace, je serais sûrement très surpris! » Il s'était rasé deux ou trois fois en toute hâte devant le lavabo collectif du baraquement. Il n'avait prêté aucune attention à l'image que lui renvoyait le miroir terni et sale. Maintenant, ça valait la peine de se poser la question. Nora Guellen pouvait avoir vécu deux semaines depuis leur rencontre. Ou deux ans... Elle seule le savait. Mais elle se taisait.

Quand elle parla, ce fut pour dire d'une voix faible, sans timbre et légèrement haletante:

— Laissez-moi! Laissez-moi!

Ils refluèrent ensemble vers la porte.

— Nous reviendrons plus tard, Nora, dit Bruno très doucement.

Elle tourna vivement la tête. Son regard s'éclaira une seconde. Elle murmura quelques mots inaudibles, à moins que ce fût seulement un soupir. Puis elle se réfugia près du poêle. Les trois hommes sortirent.

— Allons manger, dit Bruno.

— Tu la connais donc? demanda Randall.

— Oui.

— *Elle vient de ta planète?*

Dans le couloir, oubliant toute précaution, Bruno éclata:

— *Ma planète! Enfin, bon Dieu, on est bien quelque part sur la Terre? Votre Europe se trouve bien sur la planète Terre?*

Randall s'arrêta et ouvrit la bouche pour répondre, mais Solak le devança.

— *Non! Ce n'est pas une planète, ici. C'est « the pimple », la pustule!*

Bruno avait refusé de retourner dans la chambre des combles. Le bouffon avait finalement logé les deux déserteurs à un étage habité, dans une sorte de lingerie désaffectée. Bruno s'était couché sur son matelas tout habillé. Le costume que lui avait donné Solak pour remplacer son treillis d'uniforme le faisait ressembler à un gentleman farmer un peu snob. De plus, la veste était trop ample et le pantalon trop étroit... Randall avait reçu au contraire un pantalon à carreaux trop court et une jaquette longue qui le boudinait de façon ridicule... Ces vêtements ne donnaient aux deux déserteurs aucune chance de passer inaperçus. Du moins dans une situation normale. Mais au milieu de la débâcle que tout le monde annonçait, les Allemands auraient des milliers de prisonniers anglais à contrôler, avant de les rafler pour le servage. Peut-être

n'auraient-ils pas le temps de s'occuper des civils, même bizarres.

Contrairement à son attente, Bruno s'endormit de nouveau assez vite. Il pensa: « Je suis en train de changer! » puis s'enfonça dans un tunnel noir. Il rêva qu'il sautait sur une mine temporelle et retombait dans le ventre d'une baleine. Puis la baleine s'avérait être un énorme abcès purulent. Il pataugeait au sein d'une matière immonde et vomissait de dégoût... Il s'éveilla secoué par une vraie nausée, la bouche pleine d'une forte odeur de mouton. Le ragoût que Solak avait partagé avec Randall et lui-même refusait de passer. Il se leva pour boire. A ce moment, on frappait à la porte.

— Oh! les amis! Levez-vous vite!

Le bouffon entra. Randall se souleva en grognant

— C'est grave, dit Solak. Un type, un gardien, vous a vus tous les deux. Enfin, je suppose que c'est vous • deux soldats en treillis et l'un avait un pistolet bizarre. Il a fait les sommations, du moins il le dit, et après il a lâché ses chiens. Un des soldats lui a tiré dessus... Il ne sait pas bien ce qui s'est passé à ce moment. Il a été choqué. Et puis les soldats ont disparu. Et, maintenant, ses chiens sont malades. Ils traînent par terre et se cachent la tête entre les pattes...

Naturellement, ce type a prévenu la military police. Le château est

encerclé par une bande d'affreux. Et Mme Lise... Oui, ma chère Lise, camarades déserteurs, est sous tutelle des services spéciaux de Sa Majesté. En raison du caractère également un peu spécial de l'établissement qu'elle dirige Et aussi...

— T'as fini de faire de belles phrases? dit Randall. On risque notre peau!

— Vous avez un leigh, non? Et moi, mes seigneurs, je suis un poète. Je ferai encore des phrases, enfin, au moins une. . Devant le peloton d'exécution du King's Royal Rifles! J'étais en train de vous expliquer ce qui se passe II ne faut pas en vouloir à Mme Lise Comme vous l'avez compris, elle vient de là-bas, de la planète, de l'histoire ou je ne sais quoi. Elle est tombée dans la pustule en compagnie d'un homme. Son ami... Puis ils ont été séparés. Ils n'ont jamais pu se rejoindre. Us sont entrés en relations beaucoup plus tard, mais ils n'étaient pas dans le même camp. Les services spéciaux anglais ont intercepté les lettres de MTM5 Lise. Elle aurait pu être fusillée comme espionne. Pour sauver sa vie, elle a accepté de travailler avec l'Intelligence Service et la military police Alors.

Bruno l'interrompt d'une voix angoissée.

— Je ne comprends pas très bien, Solak. Le correspondant, l'ami de

Mme Lise est donc un Allemand?

— Il porte un nom à consonance allemande et un prénom à consonance française... En tout cas, il a atterri chez les Allemands et il a fait son chemin. C'est le colonel comte Thibaut von Ulrich!

Une à une, les pièces du puzzle se mettaient en place. Et sur la table de jeu, on distinguait par intermittence l'ombre floue mais vaste du troisième joueur.

Bruno digéra l'information. Edjedine Solak l'observait d'un air un peu moqueur, en reprenant son souffle. Ce type était quand même un peu trop malin pour un bouffon de bordel! « Ma vie, pensa Bruno, est toujours pleine de gens qui jouent un rôle et ne sont pas ce qu'ils paraissent! »

Cette constatation naïve le fit rire. Mais à cet instant précis, il décida de prendre place dans le corps de ballet pour jouer son propre rôle. La transformation qui s'était amorcée en lui dès le premier accident s'accomplit alors totalement. Il sourit et fit sauter le leigh dans sa main droite. Enfin, il regarda Randall d'un air interrogateur.

— Qu'est-ce qu'on fait?

Mais le ton de sa voix montrait bien qu'il ne se déchargeait pas de

toute responsabilité sur son compagnon. H lui demandait son avis, amicalement, et se préparait à ne faire qu'à sa tête. « Après tout, c'est moi qui ai le leigh... »

— Je me demande ce qu'on attend dans ce piège à rats! dit Randall. On devrait être loin! Bouffon, tu vas nous conduire dehors, en te débrouillant pour qu'on ne rencontre pas la M P!

— C'est pour ça que je suis ici, seigneur déserteur, dit Solak. Et aussi pour vous présenter les regrets de Miss Lise. Elle aurait aimé s'entretenir avec vous avant votre départ. Mais pour votre sécurité

— et la sienne — elle a dû renoncer à cette joie— On emmène Nora, dit Bruno.

— Nora? s'écria Randall. Cette fille? Cette espèce de... La... cette épave! Non!

— Nous aurons besoin d'elle pour traverser la Grande Barrière. Elle connaît les cartes beaucoup mieux qu'aucun de nous.

— C'est elle ou moi, dit le volontaire sur un ton buté.

Solak ricana en se frottant les mains. On eût dit qu'il trouvait dans cette situation une jouissance sadique.

— Je suis désolé, David, dit Bruno. Je ne peux pas partir sans Nora. Ou nous partons avec elle, ou je reste ici et tu t'en vas seul.

Randall secoua la tête en silence. Bruno le sentit fléchir.

— Quand nous serons sur notre planète, Nora pourra t'aider. Elle appartient à un groupe puissant de... de l'avenir!

Le volontaire sourit d'un air incrédule et malheureux. Solak lui donna une claque dans le dos.

— Camarade Randall, tu as vu l'effet du leigh? Oui? Alors, pour le reste, tu peux faire confiance au camarade Gorda!

Cette façon qu'avait le bouffon d'employer tour à tour ces deux termes — « seigneur », « camarade » — si franchement opposés devenait exaspérante. Simple facétie d'un personnage trop habitué à faire le pitre? Ou bien une sorte de signal, de message? Le camarade Godrap, Premier secrétaire du Parti du Pouvoir du Peuple, se proclamait « Seigneur de l'Histoire »... Encore une étrange coïncidence!

Edjedine Solak était-il l'un des conjurés du groupe anti-Godrap? Un agent des services secrets du dictateur?

Était-il le troisième joueur?

— En somme, je n'ai pas le choix, dit Randall. Très bien. Emmenons la fille.

Bruno frappa deux fois à la porte de la chambre, appela doucement,

plus fort. Il y eut quelques bruits trahissant une présence vigilante.

*— Nous perdons du temps! dit Randall. Bruno fit signe à Solak
d'ouvrir. Ils trouvèrent la jeune femme debout près de son lit. Elle*

OceanofPDF.com

les regardait calmement. Elle ne semblait ni surprise ni effrayée. Ni heureuse non plus. De toute évidence, la chute dans un univers étranger n'avait pu traumatiser une femme de cette trempe, jusqu'à la plonger dans l'hébétude. Il se souvint: Nora Guellen était Secrétaire du pouvoir. Elle était peut-être responsable de la sécurité des clones. Elle avait l'habitude des opérations temporelles: elle devait connaître les risques du métier...

« Hypothèse: Nora a été capturée par la police de Godrap. Elle a été interrogée avec des moyens chimiques ou autres qui l'ont rendue folle ou imbécile. Et après, on l'a envoyée ici en guise d'avertissement pour moi! »

Il regarda ses compagnons, puis celle qui avait été sa protectrice et peut-être un peu son amie. Il se rappela le mot de Randall: Nora était une épave. Si les hommes de Godrap l'avaient libérée, c'est qu'ils avaient brisé son cerveau, en lui laissant peut-être une lueur d'intelligence

pour

la

punir.

Parce

qu'ils

la

jugeaient

irrécupérable... Randall avait raison. Impossible de s'encombrer d'une folle. Il se donna dix secondes pour décider. Et c'était encore beaucoup trop de temps perdu. Il sentait le regard des autres fixés sur lui. Il sourit.

— Viens, Nora, on rentre à la maison!

La jeune femme le suivit docilement, après avoir pris le sac posé à la tête de son lit.

Bruno éprouva un sentiment de victoire assez exaltant.

— Solak, tu peux nous faire sortir du château? Il serrait de nouveau le leigh dans sa main. Le bouffon l'observait en grimaçant. Il remit l'arme dans la poche de sa veste. Il avait également décidé de faire confiance au personnage. Du moins pour le moment. « Je suis celui que tu attendais? Mais pourquoi m'attendais-tu, triste clown? »

— Il y a un souterrain, camarades déserteurs, dit le bouffon.

— Je l'aurais parié! dit Bruno. Tout à fait le genre à être truffé de souterrains, ton manoir à la Walter Scott! Et comme par miracle, la military police ne les connaît pas?

— *La military police les connaît, dit simplement Solak.*

Bruno regarda Randall, puis Nora et esquissa un geste fataliste, les deux mains ouvertes.

— *La nuit sera longue.*

— *Ou bien notre vie sera courte, dit Randall. Le bouffon émit une sorte de sifflement reptilien.*

— *Suivez-moi, camarades déserteurs!*

— *Tu te fous de nous? dit le volontaire.*

Ils s'engagèrent dans un escalier étroit que dissimulait une porte capitonnée. Solak, naturellement, les conduisait. Nora marchait entre Randall et Bruno. Elle posait les pieds avec précaution et tendait fréquemment les mains en avant, comme si elle était devenue presque aveugle dans la pénombre de l'escalier. « Est-ce qu'ils lui auraient abîmé aussi les yeux? » Bruno observait la jeune femme, devant lui, guettant chacun de ses pas et se tenant prêt à la soutenir en cas de défaillance ou de trébuchement. « Bon Dieu! pensa-t-il. On aurait dû lui trouver un pantalon pour cette expédition... » La robe longue de Nora constituait un handicap supplémentaire pour les trois fugitifs. Quatre, si le bouffon les accompagnait, mais cela ne changeait rien...

Une bouffée d'air froid monta du sous-sol. Non, l'air froid ne monte pas: c'était une illusion. En réalité, il éprouvait une atroce sensation de découragement. Il avait envie de renoncer, de s'asseoir sur le sol humide pour dormir et attendre l'arrivée des policiers anglais. La fatigue le gagnait et il dormait debout. Les derniers jours avaient été extrêmement pénibles: en moyenne, dix heures de terrassement et de corvées, plus l'instruction militaire et le maniement d'armes... JJ pensa qu'il était à bout de forces, qu'il allait s'effondrer, qu'il n'avait aucune chance. Il avait peine à suivre Solak qui semblait très bien connaître les lieux et marchait vite dans une semi-obscurité. Il ne savait plus très bien où il se trouvait.

Il voyait le dos de Nora loin devant lui. Il eût été bien incapable d'aider la jeune femme... Il dut s'adosser au mur pour ne pas tomber. Il ferma les yeux. Quelques secondes passèrent, ou quelques minutes. Il s'entendit appeler: « Camarade Gorda! »

Il dut faire un effort pour soulever ses paupières collées à ses yeux. Une lumière diffuse éclairait le couloir. Nora se tenait près de lui, immobile et calme. Mais ce n'était pas elle qui avait crié. Solak et Randall arrivaient en courant. Le bouffon balançait toujours sa lanterne inutile.

— *Les M.P. occupent le souterrain!*

— *C'est un piège! dit Randall.*

— *Il y a une autre issue, dit Solak sans s'émouvoir.*

— *Ce salopard nous a conduits dans un piège! hurla Randall.*

Le bouffon s'approcha de Bruno.

— *Ça ne va pas?*

— *Attention, les voilà!*

Randall s'élança vers l'escalier par lequel les deux déserteurs, leur guide et leur compagne avaient accédé au sous-sol. Bruno prit le leigh dans sa main droite; en s'appuyant au mur de la main gauche, il avança en direction de la lumière. Les M.P. apparurent. Deux coups de feu éclatèrent. Randall tomba.

Bruno leva le leigh et tira sans viser.

CHAPITRE 13.

Sa fatigue était telle qu'il voyait une flamme danser devant ses yeux. Des cendres brûlantes recouvraient son cerveau. Le besoin de sommeil était devenu comme l'attraction du vide. Et il avait l'impression de marcher sur un toit lisse, au-dessus d'un paysage embrumé. Le sol lui apparaissait tantôt très proche, à moins de deux mètres, tantôt très loin, très bas, à une profondeur

vertigineuse. Dans le premier cas, il avait la tentation de se laisser glisser à terre, c'est-à-dire vers un repos bienheureux. Et puis il apercevait le vide et il se mettait à lutter contre le vertige qui l'entraînait.

Il n'avait jamais connu un état de ce genre. Peut-être n'était-il jamais allé jusqu'à l'épuisement total de ses forces. Ou bien une part de lui-même refusait-elle la réalité, le jeu... Quand il put réfléchir, cette hypothèse lui parut la plus plausible.

Il tenait le leigh et il était aux trois quarts endormi. Il n'avait pas peur. Il n'était pas assez éveillé pour cela. Son esprit se réfugiait dans le sommeil pour éviter la panique.

Il toucha très légèrement la détente de l'arme II l'effleura plutôt.

Dans son état normal, il aurait eu à coup sûr un geste plus tendu et il aurait relâché immédiatement la pression de son doigt. Mais il resta ainsi plusieurs secondes, l'index figé sur une froide virgule de métal. Il ne vit pas tout de suite l'effet de son tir. Il accommodait mal et l'espace tremblait sous ses yeux. Puis il se rendit compte que les trois ou quatre soldats anglais au brassard « M.P. » étaient devenus flous. Il ne distinguait plus les brassards. Mais peut-être était-ce simplement un effet de la fatigue. Il tenait le leigh levé et son

doigt tremblait sur la détente.

Il eut l'impression que les M.P. étaient maintenant immobiles.

Menaçants mais figés. Puis son index droit trembla un peu plus fort, sans qu'il en fût conscient. Les assaillants — tantôt trois, tantôt quatre — se mirent à se balancer d'avant en arrière... Non, ils semblaient projetés d'une position à une autre, et vice versa, comme une image sur un écran.

Bruno comprit alors qu'ils se mouvaient dans le temps, sous l'effet d'un tir continu. L'attention rappelée sur son propre geste, il tressaillit: son doigt crocheta fortement la détente. Les M.P. s'envolèrent.

Il se retourna et vit le bouffon penché sur Randall, étendu au sol, un bras replié sous lui, l'autre serrant une poignée de terre près de son visage écrasé au sol. Le projecteur s'était éteint. Seule la lanterne de Solak éclairait le souterrain, révélant une tache sombre entre les épaules de Randall, sur sa jaquette claire, serrée. Le volontaire avait été touché d'une balle dans le dos en essayant de fuir.

Solak se releva. Le halo de la lanterne se déplaça, éclairant le plafond voûté.

— Mort, je crois, dit le bouffon sans s'émouvoir.

Bruno respira une odeur étrange. Du moins, étrange en ce lieu. Il crut l'identifier, regarda autour de lui et douta. Pourquoi une odeur de pommes vertes dans un souterrain clos? Il se rappela qu'il l'avait sentie un peu plus tôt, ailleurs... peut-être dans le parc. Oui!

Lorsqu'il avait tiré sur le gardien et ses chiens! Le titre d'un livre qu'il avait lu dans sa jeunesse où Dieu sait quand lui revint tout à coup: le temps n'a pas d'odeur... Mais si le temps déchiré, le temps écrasé avait tout de même une certaine odeur?

Une odeur de pommes vertes? Une odeur d'enfance perdue?

Apparemment, les quatre hommes de la military police avaient été rejetés dans le passé: ils couraient quelque part dans les couloirs souterrains du château bas ou préparaient leur embuscade...

(Bruno devait découvrir plus tard que le phénomène n'était pas tout à fait si simple, mais pour cette fois il ne s'était pas trompé.) De toute façon, ils allaient surgir de nouveau d'ici à quelques minutes ou quelques secondes.

La situation était à peine moins désespérée qu'au moment où ils avaient tiré sur Randall... ou à peine plus?

Randall était mort... Bruno respira encore l'odeur du temps écrasé. Son acidité et sa fraîcheur le dégrisaient. Il se réveilla un peu. Une

idée folle traversa son esprit. Randall avait été tué un instant plus tôt par les M.P... qui n'étaient pas encore arrivés. Peut-être pouvait-on le ressusciter en le projetant dans le passé à son tour?

— Attention! dit-il.

U repoussa Nora toujours docile, fit signe à Solak de s'écarter et visa le corps étendu devant lui. Il hésita. Pour doser la pression sur la détente du leigh, il aurait fallu un doigté de chirurgien, de musicien. « Que se passera-t-il si je le renvoie trop loin? » Il n'avait pas le temps de réfléchir à cette question. Il manipulait le temps, il s'englissait dedans... ou dehors! Il n'était pas Godrap et il n'avait pas le temps! Au bord de la nausée, mais fouetté par l'odeur de pommes vertes, il tira.

Au dixième de seconde même, il sut qu'il avait appuyé trop fort. Tout d'abord, rien ne parut se produire. Bruno eut une sensation très intense d'immobilité. Le silence gronda dans sa tête, mais sans doute était-ce subjectif. Puis l'odeur se répandit, devint étouffante. L'atmosphère verdit progressivement. Bruno ressentit une pression écrasante sur la poitrine. Il vit Nora vaciller le long du mur et tendit la main pour la soutenir. Il ne put achever son geste.

L'espace parut se fendre devant lui. Au milieu d'une lumière verte

d'origine inconnue, se matérialisa une masse noire de la taille d'un sac de soldat et pareille à un énorme morceau de charbon enflammé à son pourtour.

Ce n'était pas une simple tache sombre cernée d'une ligne de feu. On distinguait nettement le relief de la masse et les lignes dures du matériau. L'objet était terrifiant par le mystère de sa nature et de son apparition. Et peut-être aussi par la menace qu'il représentait, mais Bruno n'y songea pas tout de suite. Le reste du décor avait disparu. Il ne voyait plus ses compagnons, vivants ou morts Il se demanda un instant

si

l'objet noir n'était pas le

corps

abominablement transmué de David Randall.

Puis le bloc tout entier s'enflamma, à quatre ou cinq mètres de Bruno, en dégageant une chaleur très vive. Bruno voulut reculer, mais il se heurta à une forte résistance, comme si une paroi de caoutchouc s'était trouvée derrière son dos. La chaleur devint aussitôt insupportable.

Il leva son arme et la pointa sur la masse noire. Il attendit encore

une seconde. Cette chose avait été créée ou projetée par le tir du leigh. Une nouvelle décharge risquait d'amplifier dangereusement le phénomène. Il porta la main gauche à son visage brûlé et gémit. Il n'avait plus le choix. « Dans une minute, je serai brûlé vif! » Il tira. Il sentit ses sourcils roussir et il ferma les yeux. Il avait espéré que le bloc igné s'éteindrait instantanément. La brûlure se prolongea. La lueur du feu devint encore plus vive.

Il se mit à hurler de douleur.

Aussitôt, il eut froid. U ouvrit les yeux. Le foyer incandescent avait disparu. La lumière brillait de nouveau au fond du couloir. La scène coïncidait exactement avec la première apparition des M.P. Les policiers anglais étaient trois. Le quatrième ne se montrait pas encore. L'un d'entre eux leva son pistolet. Randall se retourna pour fuir.

Cette fois, Bruno fut plus rapide que les Anglais. Il tira sèchement. Le choc en retour fut immédiat. Il eut l'impression de recevoir en plein front un coup violent. Ses dents claquèrent. Il tomba. Il toucha le sol une première fois en avant. Il rebondit sur le dos et suffoqua. Il reprit lentement son souffle et s'aperçut que ses doigts étaient toujours crispés sur la crosse du leigh. Il avait le poignet ankylosé

et dut faire effort pour ouvrir la main.

Et soudain, il vit le ciel au-dessus de lui, avec des étoiles pâles dans le clair de lune. Il reconnut Orion, mais curieusement déformée. Il tourna légèrement la tête et la lune entra dans son champ de vision: c'était un énorme croissant rouge, très bas sur l'horizon. Trop bas... Il se souvint qu'il n'était pas sur la Terre mais sur une excroissance bizarre de l'Europe, cachée dans un repli d'Espace-temps.

Puis une ombre s'interposa contre le ciel. Une voix bien connue lui demanda comment il allait. Randall!

— Rien de cassé, je crois, dit-il en essayant de se lever. Qu'est-ce qui est arrivé? David!

— Nous sommes sortis du souterrain et un obus est tombé à côté de nous. Tu as été commotionné et Solak...

Bruno se mit à genoux et il vit Nora assise près de lui, dans l'herbe haute, qui le regardait fixement David Randall semblait indemne, bien que sa jaquette et son pantalon fussent déchirés. « J'ai réussi! » pensa Bruno et il frissonna. De quel prix allait-il payer ce succès?

— Les M.P.? demanda-t-il.

— Pas vus. J'ai l'impression que la guerre s'est sérieusement rapprochée et ils ont sans doute autre chose à faire que nous courir

après!

— La guerre?

Il écouta le roulement ininterrompu de la canonnade, ponctué de temps en temps par le bruit plus sec et plus proche des obus qui éclataient sur les lignes anglaises.

— Mais dans le souterrain?

— Quoi dans le souterrain?

— Les M. P. nous sont tombés dessus. Tu as dit toi-même que c'était un piège et...

Bruno n'acheva pas. « Tu as essayé de fuir. Ils ont tiré sur toi et ils t'ont tué! » Cela ressemblait à un cauchemar.

— Tu as rêvé, dit Randall. Ecoute, il y a peu de chances pour qu'un obus allemand retombe exactement au même endroit. Mais nous ne sommes pas à l'abri. D'autant que les Anglais vont sans doute se replier... ou se débander! Il faut qu'on rentre dans le souterrain ou qu'on foute le camp. Mais l'autre quidam a l'air salement amoché. Et elle...

Bruno se leva brusquement. Puis il se jeta au sol; mû par un réflexe de vieux baroudeur. Un obus venait de tomber dans la forêt à une centaine de mètres devant lui. Le craquement sec des arbres

déchiquetés se mêla au fracas de l'explosion. Bruno avait plongé vers Nora. Sans être tout à fait conscient de son geste, il avait tiré vivement le bras de la jeune femme pour la forcer à se coucher. Elle cria. Il crut qu'elle était blessée. Il s'aplatit dans l'herbe contre elle. Des éclats de bois passèrent en sifflant. Une vision sanglante noya son regard. Mais elle ne correspondait à rien de réel. Ou seulement à la peur.

Il se redressa et vit un énorme copeau planté à quelques centimètres de sa jambe. Il s'étonna de cet instinct qui lui avait sauvé la vie. « Non, après tout, je suis Godrap. Ou presque! »

— David!

Le volontaire ne répondit pas. Affolé, il se mit à le chercher dans l'herbe. Puis il pensa à Nora. La jeune femme s'était levée pour le rejoindre. Il évita son regard vide. « David! David! » Le volontaire avait disparu... Bruno buta contre un corps étendu. Solak... Lui avait été blessé par le premier obus. Blessé ou tué?

— Solak! Edjedine Solak! Tu m'entends?

Il secoua l'épaule du bouffon. Sans résultat. Il se remit à chercher Randall. Il aperçut enfin le corps du volontaire étendu à la sortie du souterrain que masquait à demi une source envahie par la

végétation.

Nora le suivait pas à pas. Il se retourna vers elle, lui prit le bras. Elle ne chercha pas à se dégager mais demeura sans réaction. Elle ne pouvait pas l'aider, pas même lui apporter le réconfort de sa présence, car elle était plus qu'à demi absente... Il se pencha sur Randall. Le volontaire était couché sur le ventre. Il lui toucha l'épaule. Sa jaquette était gluante.

Une blessure dans le dos, tout à fait pareille à la première. Difficile d'admettre qu'elle avait été causée par un éclat -d'obus, vu la distance et l'épaisseur de la forêt. Encore moins un éclat de bois... Il frôla la plaie du bout des doigts. Le projectile, quel qu'il fût avait pénétré profondément dans la chair. Il chercha un signe de vie: les yeux, le cœur, le poignet...

— Je crois que David est mort, dit-il en regardant Nora.

Et Nora le regarda d'un air d'incompréhension totale et de souveraine indifférence. Ou peut-être était-ce un effet du clair de lune rougeoyant qui posait sur son visage un masque de cuivre? Il s'approcha d'elle et la prit aux épaules.

— Nous sommes seuls, dit-il.

Il l'embrassa. Elle lui abandonna passivement sa bouche. Puis elle

eut un élan instinctif et lui rendit son baiser, avant de reculer comme si elle s'était brûlée. Et Bruno se rendit compte qu'il souffrait toujours de ses propres brûlures sur le visage et sur les mains. Il n'avait pas rêvé l'apparition du bloc de charbon incandescent... à moins que le souffle d'un obus ait produit le même effet!

Tenant Nora par la main de peur qu'elle ne s'enfuie, il l'attira près de Randall. Il se pencha de nouveau sur le corps de son malheureux compagnon.

Le volontaire David Randall était-il condamné à mourir, ressusciter et mourir sans cesse? Condamné par qui? « Par moi?» H se releva et respira encore la mystérieuse odeur de pommes vertes. L'odeur du temps écrasé... Il reprit le leigh sans lâcher Nora. Il se demanda s'il avait le droit de faire une nouvelle tentative pour arracher Randall à son implacable destinée. Quelle décision aurait pris Godrap à sa place? Godrap se serait battu contre le destin jusqu'à l'extrême limite de ses forces!

H recula de quelques pas, toujours traînant sa compagne II se hissa sur une butte rocheuse d'où il domina l'entrée du souterrain et la pente herbeuse qui descendait vers la forêt. Un obus éclata à proximité du château. Nora tomba à genoux. Bruno l'aida à se

relever, le cœur battant, le souffle court.

Il assura l'arme dans sa main et repéra les deux corps. Il voyait très bien Randall, complètement allongé sur le ventre, et distinguait plus haut le pantalon clair de Solak. Le bouffon, blessé ou mort, était couché sur l'herbe en chien de fusil, comme un enfant endormi. Bruno visa d'abord Randall et tira. Il relâcha à demi la pression de son index sur la détente puis balaya sèchement l'intervalle de vingt-cinq ou trente mètres entre les deux points. Finalement, pendant une seconde ou deux, il arrosa le corps du bouffon avec les invisibles rayons crachés par le leigh. Etaient-ce même des rayons?

Il s'attendait à n'importe quoi. A être brûlé vif, à voir le ciel lui tomber sur la tête ou le temps lui sauter à la figure sous forme d'un bloc de charbon enflammé, d'une pomme géante ou d'une pustule pleine de soldats anglais et allemands... Il s'attendait à tout sauf à réussir.

L'espace de deux respirations, il ne se passa rien. Sauf que le silence se fit. Une main puissante emporta la guerre et la jeta dans l'éternité. Puis Bruno sentit le sol glisser sous ses pieds. Nora se retint à lui. Ils tombèrent d'un mètre environ. Ils roulèrent sur le sol humide. Bruno étreignit sa compagne. Il lui sembla qu'elle

s'animait un peu contre lui.

Un soupir lui fit tourner la tête. Une forme humaine rampait dans l'herbe à moins de deux mètres. Bruno se ramassa pour bondir. Puis la voix de Solak nasilla:

— Attention, je crois qu'ils sont là! Je les ai entendus?

Le bouffon tendit la main vers le haut de la pente, barré par un talus. Une ombre apparut dans le clair de lune

— Les M.P.? demanda Bruno.

L'ombre plongea et en quelques bonds vint atterrir près de Bruno et Nora. L'homme se tint un moment appuyé sur les coudes, haletant. Quand il eut repris son souffle, il gronda « Shit! shit! shit! » C'était Randall. Bruno pensa: «J'ai réussi...» Il était terrifié. Il demanda:

— Quoi merde? Qu'est-ce qu'il y a, David?

— Les M.P., of course dit le volontaire. Ils sont au moins vingt. On est encerclés, vieux frère. Pas une chance!

Bruno eut un soupir de rage et de désespoir mêlés. Plus il se battait contre le destin ou le temps, plus il s'enfonçait. Peut-être devrait-il abandonner Randall et Solak pour s'enfuir seul. Seul avec Nora, bien sûr?

— Qu'est-ce qu'on fait? demanda-t-il.

Cette fois, la question n'était pas une formule creuse. L'avis de Randall prenait une importance extrême dans cette situation. Et son sort était en jeu.

— Tu as le leigh?

— Oui!

— Alors, il faudra s'en servir!

« On est tous coincés! » pensa Bruno. Il se redressa à demi, un genou à terre, et posa son poing armé sur sa cuisse. D'une pression de la main entre ses épaules, Randall le força à se baisser davantage

— Tu te rends pas compte que tu fais une cible magnifique, depuis là-haut!

— Alors, il faut monter sur le talus.

— Ta gueule! Les voilà!

Les quatre fugitifs, de nouveau réunis, retinrent leur souffle. Les hommes de la M.P. n'apparaissaient pas. Bruno bougea, cherchant une bonne position pour bondir vers le talus. Il toucha le bras de Randall.

— Tu les as vraiment vus?

— Oui!

On n'entendait plus la canonnade. Un énorme silence écrasait la

campagne, balayée par le vent d'automne. Bruno avait déjà remarqué que l'Europe de la pustule était un monde presque déserté par les animaux. Pourtant, un oiseau passa, volant lourdement vers la forêt proche. La pluie se mit à tomber Bruno s'essuya le visage, ravivant la douleur de ses brûlures.

Nora renversa la tête, laissant l'eau ruisseler sur son front, son nez, ses lèvres. Elle ferma les yeux et sa main, à tâtons, chercha celle de Bruno et l'étreignit. « Il y a peut-être un espoir », pensa Bruno. H remarqua:

— Le bombardement s'est arrêté!

— Quel bombardement? demanda Randall. Bruno haussa les épaules. Le tir du leigh, cette fois, les avait peut-être projetés tous les quatre loin en arrière... Il leva les yeux vers Orion. La constellation était maintenant presque invisible; mais sa position semblait indiquer qu'on approchait de la fin de la nuit. Du moins, c'eût été le cas sur la Terre. Alors, peut-être, la dernière salve, plus forte et plus longue que les précédentes, avait-elle en protégeant Bruno et ses compagnons radicalement modifié la situation autour d'eux...

La pluie se mit à tomber plus dru. Les étoiles s'effacèrent. La lune

rouge planait quelques degrés au-dessus de la forêt, très bas sur l'horizon. La nuit s'épaississait rapidement

— On fonce sur le talus? proposa Bruno.

Sans attendre la réponse de Randall, il se leva, entraînant Nora dans une course folle vers le sommet de la pente. La jeune femme trébucha, gênée par sa longue jupe. Randall les rattrapa puis les dépassa. Il surgit en haut du talus avec quatre ou cinq mètres d'avance, courbé en deux mais cependant très visible dans la lueur intermittente de la lune. Un nuage découvrit à ce moment le croissant rouge planté dans la haute falaise noire du ciel. Sa clarté cisela avec une extrême précision la silhouette tronquée du volontaire.

Bruno sut qu'il avait commis une erreur en quittant l'abri de la combe touffue. Mais pourquoi David s'était-il relevé au lieu de se jeter à terre? Peut-être en voyant les M.P. qui le guettaient avait-il voulu se retourner pour replonger dans la pente? Les coups de feu éclatèrent à l'instant où Bruno arrivait à la hauteur du talus. Il n'eut qu'à se laisser glisser sur les genoux en obligeant Nora à l'imiter.

Trois, quatre coups de fusil ou plus. On entendit siffler les balles,

puis il y eut deux chocs sourds tout proches. Emporté par son élan, Randall acheva le demi-tour qu'il avait esquissé pour fuir et il s'abattit la face en avant. Sa chute fit un bruit énorme. On aurait dit que son corps massif avait éclaté

Bruno tendit son poing droit avec le leigh au bout. Il atteignait juste le rebord du talus. Un bruit de galopade se fit entendre. Les soldats anglais se ruaient à la curée après avoir descendu une nouvelle fois leur gibier... Soulevé par une incoercible fureur, Bruno tira. Il n'aurait pas dû haïr ces hommes, prisonniers d'un monde et d'un système absurdes, ces hommes, cette chair à canon, ces futurs esclaves... Mais il ne pouvait pas plus retenir sa haine que sa colère. Il tira longuement, l'index crispé sur la détente, avec le désir de rejeter les M.P. au fond du temps, au fond de l'enfer, et de décharger complètement cette arme qui lui faisait maintenant horreur. Après, il la briserait sur un rocher et lancerait au loin les morceaux...

Son poignet décrivit un arc de cent vingt degrés au-dessus du talus. Alors, un coup de feu éclata derrière lui, puis un autre. Des soldats surgissaient de tous les côtés à la fois. Les casques plats brillaient sous la lune. Il se retourna en s'appuyant sur sa main gauche et, d'un mouvement ample et vif, sans relâcher la pression de son doigt

qui écrasait la détente du leigh, il balaya l'espace sur plus d'un demi-cercle.

Quand les soldats anglais eurent disparu, il tira sur la forêt, sur le château, sur les lignes allemandes, sur la lune... Il ne connaissait aucun moyen de savoir si l'arme était encore chargée ou non. Il la jeta soudain, le plus loin qu'il put et serra les dents pour ne pas se mettre à sangloter.

Une main accrocha sa jambe. Il vit Nora qui rampait doucement vers lui. Il se laissa tomber près d'elle et la prit dans ses bras. Il pressa son visage contre le sien et but la pluie sur ses lèvres.

L'averse avait cessé; peut-être était-ce un effet secondaire de son tir. Ses vêtements trempés collaient à ceux de Nora. La jeune femme se frottait contre lui et sa peau le brûlait. Il prit le bas de sa jupe et le serra entre ses doigts. Sa paume s'emplit d'eau. Il toucha le jupon, puis la peau mouillée au-dessous. La sentir passive, inondée, grelottante sous ses mains exaspéra son désir. Elle l'excitait bien plus qu'au temps lointain où elle était la brillante et belle Mme Guellen.

Qu'elle fût en outre folle ou retombée en enfance, constituait un piment supplémentaire. Qu'un peu plus que cela... Il n'aurait jamais

pu aimer Nora Guellen. Il désirait la nouvelle Nora et il l'aimait. C'était lui maintenant qui devait la protéger. Sa faiblesse éveillait en lui un sentiment de puissance, formidable et délicieux. Il promena sa main froide sous le jupon transpercé par la pluie, caressa les genoux humides, trouva un peu de chaleur entre les cuisses serrées, les força pour blottir ses doigts engourdis. Nora n'avait pas d'autres sous-vêtements. La main de Bruno monta. La jeune femme s'entrouvrit sous la caresse d'un mouvement instinctif. Pas de culotte non plus... C'était superflu pour la tâche à laquelle Mme Lise l'avait destinée. Le sexe, havre tiède et sec, s'humecta dès qu'il l'effleura: « Au moins, les flics de Godrap ne lui ont pas pris ça! »

Alors, il releva complètement jupe et jupon. Elle frissonna sous la morsure du vent glacé, hivernal. Une rafale de pluie les souffleta. Des flocons de neige volaient maintenant au-dessus d'eux et leur piquaient la peau. Le vent se réchauffa pendant qu'ils faisaient l'amour. Nora s'anima un peu, avec maladresse, comme si -elle avait besoin de réapprendre tous les gestes de la vie. Brusquement, ce fut l'aurore et Bruno vit un sourire sur le visage de sa compagne et une lueur de plaisir dans son regard. Elle lui

semblait rajeunie de cinq ou dix ans. Il lui dit qu'il l'aimait. Elle répondit:

« Laisse-moi! Laisse-moi! » Mais en même temps, elle le retenait contre elle de toutes ses forces.

— N'aie pas peur, chérie, lui dit-il. Nous sommes sauvés, nous allons bientôt rentrer chez nous!

— Chez nous?

Naturellement, il n'en croyait pas un mot. Leur meilleure chance, pensait-il, eût été de mourir sur place, immédiatement et sans douleur, et d'être enfin à l'abri du temps.

On ne voyait pas le soleil mais une lueur pâle emplissait le ciel: pétales de rose sur fond de cendre. Un sinistre matin.

Mais était-ce bien un matin?

C'était l'été, en tout cas. Bruno et Nora se cachèrent dans une touffe d'arbustes au feuillage épais: des noisetiers. Ils enlevèrent leurs vêtements fumants et déjà presque secs. Un moment plus tard, Bruno découvrit le corps déchiqueté de Solak. Il se détourna pour vomir, puis domina ce réflexe et s'approcha des restes macabres. D examina un bras arraché dans lequel des fils brillants couraient entre les muscles. A la base du cou, celui qui avait été le bouffon de

Mme Lise portait une sorte de boîtier encastré sous la chair... Bruno ne chercha pas davantage. Solak était un androïde ou un cyborg ou quelque chose de ce genre... Mais qu'est-ce qui avait donc pu faire éclater son corps en dix morceaux, ouverts ou à demi broyés, alors qu'on ne voyait aucun trou d'obus ni aucune trace d'explosion dans les environs?

« Aucune trace du bombardement que nous avons subi dans la nuit », nota Bruno. Il rejoignit Nora sous les noisetiers, attendit qu'elle se fût rhabillée pour sortir avec elle. Ils avaient bu l'eau d'une source et maintenant, ils mouraient de faim. Es se mirent à chercher Randall. Le volontaire semblait avoir disparu pour de bon, cette fois.

Ils erraient au hasard; ils ne reconnaissaient pas le paysage. La nuit tomba soudain, sans transition. Nora eut un cri de terreur. La dernière salve du leigh, puissante et prolongée, avait peut-être détraqué complètement le continuum de la pustule... Nora se mit à courir. Bruno la rattrapa. La lune rouge monta dans le ciel comme un ballon porté par le vent. Un cri arrêta les deux fugitifs. « Wer da? »

Une sommation en allemand? L'armée anglaise était-elle déjà en

déroute? « A moins que nous ayons franchi les lignes sans nous en apercevoir? » Bruno reconnut ce casque qu'il avait vu maintes fois dans les films et les photos de la Deuxième Guerre mondiale: profond, bas sur la nuque, caréné sur les côtés... n y eut un claquement de fusil qu'on arme. Le soldat allemand mit en joue le déserteur et sa compagne.

Instinctivement, Bruno porta la main à la poche de son blouson. Mais le leigh n'était plus là. La sentinelle tira. Bruno attira Nora contre lui. « Comment ça fait, la mort? » Il s'attendait à recevoir un coup formidable, à sentir sa poitrine s'écraser ou sa tête voler en éclats. A être recouvert par le sang de sa compagne. A avaler une dernière gorgée de salive, brûlante comme du plomb fondu... Rien de tout cela n'arriva.

Un souffle d'air frais lui fouetta le visage. D vit le soldat allemand dériver très vite dans le lointain, avec le morceau de terre sur lequel il se tenait, le paysage tout entier, jusqu'à la lune rouge. Il respira l'odeur du temps écrasé.

Un autre paysage prit la place vide.

Bruno s'assura que Nora était indemne. Il lui sourit. Elle s'appuya contre lui, ouvrit la bouche et essaya de l'embrasser. Quelque chose

comme un rire monta de sa gorge. Puis elle dit:

— Laisse-moi! Laisse-moi!

Mais ces mots étaient un appel. On eût pensé qu'elle n'en connaissait plus d'autres. Elle se frottait contre Bruno en mimant la tendresse ou le désir. Elle agrippait ses vêtements, lui léchait les mains en répétant: « Laisse-moi » ou « Laissez-moi »... « Elle a tellement supplié ses bourreaux que ces mots se sont gravés dans sa mémoire et ont survécu au naufrage de son intelligence. Mais ils n'ont plus de sens pour elle! » Il la prit par les épaules.

— Essayons de trouver quelque chose à manger!

— J'ai., commença-t-elle avec effort.

— Tu as Mm?

Elle hocha la tête affirmativement et prit un air presque joyeux. « Elle guérira! » pensa-t-il. Mais il n'y croyait qu'à moitié. Et, d'une certaine façon, U s'en moquait.

U leva les yeux vers le ciel d'été. Ou peut-être était-ce la fin du printemps. Le soleil, presque au zénith, chauffait l'air parfumé par les pins et les herbes sauvages. La colline, de type méditerranéen, se dressait au bord d'une vaste plaine grise et rouge Bruno tourna la tête et aperçut une petite ville, dans une vallée faiblement

verdoyante II la montra à Nora d'un geste de la main La jeune femme parut intéressée. Ils marchèrent encore une cinquantaine de mètres le long d'un sentier caillouteux qui sinuait au milieu des plantes grasses.

Un escalier, taillé dans le rocher, s'ouvrait devant eux. Il semblait conduire à la petite ville. Bruno hésita. Ce paysage trop calme et trop accueillant suintait l'angoisse par ses pierres trop blanches, ses feuilles trop vertes, son ciel trop bleu... L'escalier, collé au flanc de la colline, descendait en zigzaguant sous une végétation presque tropicale, trouée de minuscules sources et couverte d'une dentelle de fleurs multicolores. Et cela grouillait de bestioles: oiseaux, lézards, petits mammifères, écureuils volants analogues aux pétauristes australiens...

« Comment sommes-nous arrivés ici? Est-ce un effet du leigh? Avons-nous été projetés dans une autre pustule? Ou sommes-nous de retour sur la Terre... en Australie, par exemple? » Le moment était venu une nouvelle fois de prendre la bonne décision. Il s'engagea dans l'escalier et il sut qu'il avait pris la mauvaise.

CHAPITRE 14.

Karen Djansi — le secrétaire de huitième rang K. Djansi — rendit

son salut à l'officier et le regarda s'éloigner d'un pas rapide, comme s'il s'enfuyait en l'abandonnant. Peut-être était-ce le cas, en effet. Le capitaine Jueger, de la police secrète, avait accompli sa mission qui était de déposer Karen en ce lieu inconnu et solitaire. Il ne lui restait plus qu'à fiche le camp. Il sauta dans la vedette qui les avait amenés et décolla vingt secondes plus tard.

Karen fit quelques pas et enfonça la pointe de sa chaussure dans la poussière. Elle remarqua en souriant que la couleur de cette plaine de cendres était exactement assortie à sa combinaison métallisée.

Même les parements rouges de son uniforme avaient leurs pendants approximatifs dans le paysage: des sortes de buissons pourpres qui étaient les seules plantes en vue... Elle parcourut une centaine de mètres et aperçut les marguerites géantes. Elle eut l'impression d'avoir été jetée dans un décor de scenic.

Après cinq années passées en mission au XXe siècle, il lui fallait se réhabituer à son temps, à son univers

Elle avait cessé d'être Agnès Barnier et ne jouerait plus jamais ce rôle. Du moins, on le lui avait dit. Mais le mot « jamais » avait-il tout son sens lorsqu'on pouvait se déplacer dans le temps, faire et défaire l'Histoire?

En suivant sa propre trace, elle revint à son point de départ, là où le capitaine Jueger l'avait laissée en lui recommandant d'attendre sans bouger. Elle n'avait pas respecté à la lettre cette consigne; et elle s'aperçut qu'elle l'avait fait sciemment ou presque. Après cinq ans dans le passé, elle renâclait à la discipline du Parti... Elle rectifia: ce n'était pas la discipline du Parti mais celle de la police secrète. Un avertissement sonna dans sa tête. Elle reconnut la voix familière qui avait guidé son ascension jusqu'au Secrétariat du Pouvoir (huitième rang, troisième échelon). Et la voix disait à peu près ceci: « Attention, petite idiote, tu es en train de glisser sur la mauvaise pente. Accroche-toi aux branches! »

Il est vrai qu'établir une vaine distinction entre le Parti et sa police, c'était commettre une double faute, contre le Peuple et contre l'Histoire. Le complot contre le Premier secrétaire, ou « conspiration des clones », avait débuté par de tels raisonnements, fallacieux et pervers. Elle était bien placée pour le savoir.

Elle attendit.

Un léger souffle d'air lui fit lever la tête. Un minuscule leso, mono ou biplace, plongeait lentement à la verticale. Il se posa quelques secondes plus tard à moins de cinq mètres d'elle. C'était un biplace.

Le siège du passager restait libre. « Pour moi? » Elle sourit en reconnaissant l'homme. Elle l'avait rencontré pour la première fois à son retour, quarante-huit heures terrestres plus tôt. Elle salua et tendit une main un peu molle. Son supérieur direct dans la hiérarchie du Parti, le secrétaire du septième rang Ulin Voldok, souriait d'un air aimable et presque sincère.

— Tu vas bien, petite sœur? Je suis chargé de t'emmener au point X

2. Tu connais les règles de sécurité? Encore renforcées depuis ton séjour là-bas. Note bien que tu m'as reconnu!

— Tu pourrais être un clone! dit Karen. Ulin Voldok rougit violemment.

— Ne parle pas de malheur! fit-il.

Elle trouvait le langage de son supérieur curieusement apolitique. « Peut-être est-ce moi qui date? » pensa-t-elle. A moins que le groupe anti-Parti n'eût poursuivi ses ravages au sein de la classe dirigeante.

Elle monta dans le leso qui décolla aussitôt. Ulin semblait tout disposé à lier conversation; mais Karen ne se sentait pas à l'aise avec lui, soit à cause de son langage, soit à cause de son allure de play-boy

capitaliste

du

xxe

siècle.

Elle

s'abîma

dans

la

contemplation du ciel. L'appareil s'éleva rapidement, prit de la vitesse. Karen faillit demander où on allait. Elle se retint à temps.

C'eut été d'une part entrer dans le jeu douteux du camarade secrétaire de septième rang Ulin Voldok et, d'autre part, commettre une faute évidente contre l'esprit, sinon contre la lettre, de la discipline du Parti. Elle se tut.

Vingt-quatre minutes plus tard, le leso se laissa tomber vers le sol comme une pierre. Karen avait trouvé le voyage long. Maintenant, ses mains tremblaient légèrement. Elle s'en voulut d'être aussi émue. Elle n'avait rien à craindre en tout cas. Elle avait réussi dans sa mission, du moins à quatre-vingt-dix pour cent. Le Parti qui était juste ne pouvait manquer de reconnaître ses mérites.

Le décor du deuxième rendez-vous ressemblait étonnamment au premier: une plaine grise, parsemée d'arbustes rougeâtres. Plus loin, on distinguait de hautes tiges vertes, portant des fleurs pareilles à des marguerites géantes. Un tertre brun se dressait vers l'ouest et des coteaux violacés barraient l'horizon.

Un homme les attendait, debout au milieu d'un champ de poussière, vêtu d'un strict complet bleu, un aide-mémoire à la main. Ils avancèrent à sa rencontre. Ulin Voldok fit les présentations.

— Secrétaire de huitième rang Djansi, voici le secrétaire de sixième rang Henri Klaise qui te prend en charge pour la suite de la mission. Au revoir et bonne chance!

Il remonta dans le leso et fila. Klaise se montra peu bavard. Karen était d'humeur à apprécier le silence. Elle avait déjà eu l'occasion de rencontrer un secrétaire de sixième rang. Mais se trouver seule avec un personnage de cette importance était

quand

même

impressionnant.

Ils attendirent un moment presque sans bouger. Klaise gardait les yeux fixés vers l'est. Une petite vedette apparut. Il se retourna vers Karen.

— Camarade Djansi, j'ai cru comprendre que vous deviez rencontrer prochainement, peut-être aujourd'hui même, un très haut dirigeant de notre Parti. Ne me demandez pas quel rang, je ne le sais pas. Je dois simplement vous conduire à mon supérieur hiérarchique, le secrétaire de cinquième rang Thomas Soerst. Peut-être est-ce lui que vous devez voir. Peut-être vous présentera-t-il à quelqu'un d'autre. Je l'ignore. Maintenant, allons-y!

Le voyage dans la vedette ne dura que quinze minutes. Les deux passagers ne desserrèrent pratiquement pas les dents. L'appareil se posa de nouveau dans la plaine grise... Ailleurs dans la plaine grise. Mais était-ce bien ailleurs? Karen avait l'impression que le paysage était exactement le même que le précédent. Elle ne fit naturellement aucune remarque à ce sujet.

La vedette se posa près d'un homme d'un certain âge, vêtu d'un

uniforme gris, sans galons ni signes distinctifs. Il tenait un aide-mémoire à la main gauche. Il s'avança en tendant la droite.

— Thomas Soerst!

Karen n'avait jamais serré la main d'un secrétaire de cinquième rang. Elle se força au calme et réussit à dissimuler en partie son émotion. Klaise repartit avec la vedette. Elle attendit en compagnie de Soerst. Celui-ci se mit à marcher dans la poussière. Ils accomplirent un cercle d'environ cinquante pas de diamètre. Puis Thomas Soerst lui répéta sur un ton plus affable ce que Klaise lui avait déjà dit. Le processus continuait: son mentor actuel allait passer le relais à un secrétaire de quatrième rang qui serait peut-être — ou peut-être pas — le haut dirigeant qu'elle devait rencontrer...

En tout cas, la méthode choisie pour la rencontre était très angoissante. Mais comment faire autrement alors que la loi du Parti interdisait de court-circuiter la hiérarchie, avec une tolérance d'un rang dans les cas exceptionnels?

Maintenant, Karen ne pouvait s'empêcher de s'interroger. « Qu'est-ce qui m'attend au bout? Et qui m'attend? » Elle ne pouvait pas non plus s'empêcher de penser à certains procédés de la police secrète...

enfin, la police du Peuple. Il y avait aussi les camps de rééducation ou de restructuration. Les membres du groupe anti-Parti faisaient courir le bruit qu'un de ces camps, celui de la planète Smith (ou planète du Forgeron) accueillait les dirigeants qui avaient commis une faute ou cessé de plaire. « Mais, pensa-t-elle, je n'ai commis aucune faute contre le Peuple, ni contre l'Histoire! » Non? Est-on jamais tout à fait sûr de ces choses-là?

Le voyage suivant fut plus long: près de quarante minutes.

L'appareil se posa à peu près au même endroit... ou dans un paysage très semblable, à ceci près que le soleil baissait sur l'horizon, que les couleurs s'assombrissaient et que les ombres s'allongeaient sur la plaine de cendres. Le secrétaire de quatrième rang Fanseng était une très jeune femme. Clara Fanseng, une petite blonde d'à peine vingt-cinq ans. Mais l'apparence ne signifiait pas grand-chose, sinon peut-être qu'elle avait choisi la réjuvenation maximum et qu'à son niveau on pouvait fournir des traitements efficaces. Après les présentations, Thomas Soerst s'en alla, comme Henri Klaise avant lui.

Karen baissa les yeux. Elle ne pouvait soutenir le regard d'un secrétaire de quatrième rang. Alors, elle reconnut ses propres

traces dans la poussière. Elle frémit. Elle était déjà venue à cet endroit une fois. Non, trois fois! Elle essaya de cacher son trouble au secrétaire Fanseng; mais elle n'y parvint pas tout à fait. Fanseng l'appela sur un ton de commandement:

— Secrétaire Djansi!

Forcée de relever la tête, Karen se ressaisit. Peut-être le Parti voulait-il l'éprouver. Pour être digne d'un bon rang dans la hiérarchie du pouvoir, il ne suffit pas de respecter la discipline, ni d'obéir sans hésitation ni murmure à ses supérieurs. D faut encore prévenir leurs désirs et deviner leurs intentions. Quand on est dans la ligne, cela se fait tout naturellement. Mais après cette longue mission temporelle, Karen était-elle encore dans la ligne? Elle devait avouer qu'elle n'en savait rien. Clara Fanseng l'observait avec un sourire froid.

— Qu'est-ce qui vous ennuie, Djansi?

— C'est la première fois que je rencontre un dirigeant d'un rang aussi élevé que le vôtre, secrétaire de quatrième rang Fanseng!

Fanseng secoua la tête d'un air agacé.

— J'ai cru remarquer que vous étiez étonnée par la similitude entre les décors de vos rendez-vous successifs. Comme si l'on vous avait

ramenée chaque fois au même endroit. Mais ce n'est pas le cas, naturellement...

— Naturellement, fit Karen, soulagée.

Tout allait bien. Elle avait compris. La sécurité du Parti exigeait qu'elle soit convaincue d'avoir été transportée pour chaque rendez-vous en un point différent, éloigné des précédents et de tous les autres... Très simple. Pourquoi? Elle n'avait pas à le savoir.

« Non, Karen Djansi, tu raisonnes mal! Tu dois penser le vrai. Le vrai, c'est que tu as été transportée en divers endroits de la planète, pour des raisons de sécurité. Et quand tu as cru découvrir les traces de ton passage, tu t'es trompée, bien sûr! » Elle fut heureuse de voir qu'elle ne doutait plus de cette explication. Mais elle gardait le souvenir d'avoir douté, et c'était un peu gênant

Lorsqu'elle rencontra, quelque part sur la plaine grise, le secrétaire de troisième rang Lucas Czigo, elle dut lutter contre l'affolement qui la gagnait. Car elle croyait deviner jusqu'où allait la conduire ce fantastique périple dans la hiérarchie du parti. Encore un degré à monter et elle arriverait devant le Premier secrétaire du Pouvoir lui-même...

Godrap, le Seigneur de l'Histoire!

Cette idée la terrifiait. N'importe qui, à sa place, eût été écrasé d'honneur et terrifié à la fois. Mais elle, Karen Djansi, avait été chargée de s'infiltrer dans le groupe anti-Parti. Elle s'était trouvée, à la demande de ses supérieurs et des hauts dirigeants au sein même de la conspiration des clones. Les criminels ennemis du Parti avaient créé disait-on, plus de quarante doubles du Premier secrétaire du Pouvoir. Un certain nombre de ces clones étaient devenus des hommes adultes, images parfaites du Seigneur Godrap. Elle avait été attachée à l'un d'eux; elle était devenue sa compagne et avait vécu plus ou moins près de lui pendant environ deux années... Comment ferait-elle devant Celui qu'elle allait rencontrer pour échapper à l'impression d'être avec Bruno Gorda, l'homme qu'elle avait pris l'habitude de mépriser et de haïr?

Lucas Czigo était un individu de type caucasien, assez terne. Mais elle osait à peine le regarder. Il lui demanda si elle ne trouvait pas quelque ressemblance entre ce paysage et celui de son précédent rendez-vous. Elle nia habilement, c'est-à-dire sans excès. Il l'interrogea sur les points qui lui paraissaient différents. Elle en indiqua plusieurs et il eut l'air satisfait. Au Caucasien, succéda une Noire de haute taille, mûre et belle: le secrétaire de deuxième rang

Y.B. Ce demi-anonymat impressionna encore plus Karen. Ainsi, cette femme était une collaboratrice directe de Godrap. On disait qu'à ce rang il n'existait pas plus de cinq ou six secrétaires... Elle ne doutait plus d'affronter bientôt le Seigneur de l'Histoire. Y.B. vit ses mains tremblantes et la prit par les épaules d'un geste presque maternel.

— Ne crains rien, Karen Djansi, tout se passera bien. Je crois qu'il veut seulement t'interroger sur cet homme...

— Cet homme?

— Oui. Le clone que tu as connu, là-bas, et dont le nom ressemble au sien.

— Gorda, fit Karen à voix basse. C'est étrange... J'avais remarqué cela: Godrap, Gorda... Est-ce une coïncidence?

— Tais-toi, dit Y.B. avec douceur. Nous n'en savons rien. Tu répondras à ses questions le moment venu.

— Serez-vous près de moi? demanda Karen.

— Je ne te quitterai plus jusqu'à la fin de l'entrevue.

Cette fois, un appareil terrestre les emporta dans la plaine. Puis elles descendirent un plan incliné et pénétrèrent dans le sous-sol. Les polts, robots d'énergie pareils à des fantômes multicolores, les

entourèrent aussitôt. Les deux femmes sortirent seules de l'engin.

Des silhouettes vaguement humaines, hautes et minces, allaient et venaient autour d'elles. Puis elles furent poussées ou entraînées dans une cabine métallique, qui démarra aussitôt. Accélération sèche. Le sol se déroba un instant sous leurs pieds. Elles descendaient. A moins que ce fût un leurre.

Plus tard, Karen eut l'impression de subir une translation temporelle. Impression confirmée quand elle arriva dans l'ancre du Premier secrétaire. Mais il y eut d'abord une fastidieuse randonnée dans le labyrinthe de la cité souterraine, entrecoupée d'arrêts, de fouilles et d'examens. Karen et son mentor ne rencontrèrent pas un seul être vivant. Rien que des machines et des robots d'énergie.

L'ambiance était fiévreuse et angoissante.

A un moment, Y.B. et Karen trouvèrent une table basse sur laquelle étaient posés deux verres et deux bouteilles.

— De l'eau et du vin, dit Y.B. As-tu soif?

Elles burent. Longtemps après, un ascenseur les ramena vers la surface. Elles surgirent au centre d'une pièce ronde, couverte d'un dôme partiellement transparent. Toutes les parois, tous les meubles et les objets étaient transparents ou translucides. Karen se crut à

bord d'un appareil volant ou d'une plateforme. On ne voyait que le ciel bleu et de pâles nuages, comme suspendus au fond de l'espace. Y.B. et Karen étaient encore seules. Puis des éclairs s'allumèrent en un point de la salle, formant des étoiles à six branches, très lumineuses. L'instant d'après, une silhouette humaine commença à se matérialiser dans un fauteuil de verre incolore. L'homme portait un costume blanc parcouru de reflets mauves et bleus. Il ressemblait à la fois à l'image du Premier secrétaire du Pouvoir, largement diffusée par la stéréovision et répandue à des milliards d'exemplaires dans tout l'univers civilisé... et au souvenir précis que l'ex-Agnès Barnier gardait du clone Bruno Gorda. La jeune femme s'attendait pourtant à un choc plus grand. Aucune de ces deux ressemblances n'était absolument bouleversante. Elle n'osait affronter le regard du Seigneur de l'Histoire; mais elle l'avait senti se poser sur elle une seconde. Et ce n'était pas le regard de Bruno Gorda...

Trois hommes firent soudain irruption dans la pièce. On eût dit qu'ils étaient passés à travers les parois, aussitôt ressoudées derrière eux. « Un système de sécurité sophistiqué », pensa Karen. Elle reconnut l'uniforme blanc à reflets orangés de la garde spéciale

du Pouvoir.

— Je viens de l'avenir, dit Godrap. Le temps est mon vrai pays. Les clones pourraient peut-être prendre ma place dans l'espace. Je doute qu'ils puissent le faire dans le temps! Asseyez-vous, ajouta-t-il en esquissant un sourire.

Karen haletait. « Mon Dieu! pensa-t-elle. C'est arrivé. Je suis là, en face de Lui... »

Un autre personnage surgit mystérieusement et vint s'asseoir près du Premier secrétaire. Il était si grand et si mince qu'elle le prit d'abord pour un robot d'énergie, d'autant que ses vêtements blancs à reflets verts miroitaient bizarrement sous le soleil. Le soleil?

Quand elle avait quitté la surface avec Y.B., il était sur le point de se coucher. « Nous avons donc voyagé assez loin dans l'espace ou un peu dans le temps... » Un peu? IL avait dit: « Je viens de l'avenir! » « C'est peut-être nous qui avons sauté pour le rejoindre un siècle ou deux, ou dix! »

L'homme mince au complet miroitant dit d'une voix monocorde, en s'adressant au Premier secrétaire du Pouvoir:

— Le secrétaire de huitième rang Karen Djansi a été infiltrée par nos services dans le groupe anti-Parti. C'est elle qui a vécu un

certain temps près de ce clone nommé Gorda. Voulez-vous que je vous remémore la situation verbalement, Monseigneur, ou...?

Godrap fit un geste. Des idéogrammes denses se mirent à défiler sur un écran que Karen pouvait apercevoir de biais. Ce système permettait une lecture de dix à vingt mille mots minutes, à condition d'être supérieurement entraîné. Le Premier secrétaire du Pouvoir l'était sans aucun doute. Il fixa l'écran environ quarante secondes puis se détourna et cligna les yeux.

— Posez-moi des questions si vous le désirez, Monseigneur, dit l'homme mince au complet miroitant.

Godrap observa un instant Karen qui sentit son corps se changer en pierre froide et son sang devenir comme du mercure.

— Il y a certaines contradictions dans cette affaire, dit-il.

Il semblait calme, simplement intéressé. Aucun signe n'indiquait la colère sur son visage rond. Sa mâchoire que l'on voyait si souvent crispée à la stéréo tombait sous l'effet de la perplexité. La cicatrice à la tempe paraissait tout de même un peu blanche. Karen se souvint que Bruno Gorda avait la même. Cette marque avait dû lui être faite dans son enfance, pour parfaire la ressemblance avec le modèle...

La jeune femme

frissonna. Le

Seigneur de

l'Histoire lui

pardonnerait-il de savoir tout cela? Godrap demanda à l'homme mince:

— Pourquoi avoir laissé vivre si longtemps ce clone?

— A cause de son nom, qui nous intriguait, naturellement.

— Pourquoi avoir tant tardé à m'avertir?

— Le problème ne paraissait pas assez important.

— Mais il était assez important pour que l'on sursoie à la destruction d'un clone?

— Nous pensions trouver rapidement une explication. La décision a été prise par un complexe d'analyse et de synthèse, le SAC 3003. La dimension temporelle du problème implique une logique fluide que nous ne maîtrisons pas encore...

— Personne ne maîtrise cette logique!

— Joseph Banks, l'agent du groupe anti-Parti qui s'est occupé du clone Gorda à sa naissance et qui a donc choisi ses parents adoptifs est mort avant que nous ayons pu l'interroger.

— En logique pluridimensionnelle, tout le monde est toujours mort

et personne n'est jamais mort. Qu'est-ce qui vous empêche d'intervenir avant la mort de Joseph Banks?

L'homme mince au complet miroitant soupira et s'efforça de cacher sa nervosité croissante.

— Trois facteurs nous gênent, Monseigneur. Nos ennemis ont « enterré les clones », comme ils disent. Ils les ont installés dans des zones temporelles qui présentent à la fois une opacité maximum et une forte turbulence. Pour le clone Gorda, la zone s'étend, en gros de 1949 à 1979. Les événements les plus importants se situent en 1949. Nous ne savons pas comment Joseph Banks a pu agir à cette date. Enfin, les choses ayant suivi leur cours, nous ne pouvons plus opérer que par pénétrations statistiques. Sous peine de briser de longues chaînes de causalité, nous devons éviter toute action paradoxale... Il existe peut-être une solution logique à ce problème, mais j'avoue qu'elle nous échappe encore.

Godrap haussa les épaules et s'adressa brusquement à Karen:

— Qu'en pensez-vous, secrétaire Djansi?

Ainsi interpellée, la jeune femme rougit et chercha du secours auprès d'Y. B., impassible à côté d'elle La Noire lui caressa le bras et lui décocha un sourire enjôleur.

— *Parle. Tu vois que c'est une conversation amicale. N'aie pas peur de dire tout ce qui te passe par la tête...*

Le Premier secrétaire du Pouvoir approuva d'un signe, en balançant la mèche qui pendait sur son front

— *Je... je ne sais pas, balbutia Karen. Tout de suite, quand je... quand j'ai connu Bruno... Gorda son nom m'a paru... je n'ose pas... je ne trouve pas le mot juste... enfin, comme une sorte de blasphème!*

J'ai pensé que les conspirateurs... euh, le groupe anti-Parti l'avait voulu pour... euh, pour vous faire du mal, Monseigneur!

— *C'est ce que nous avons cru d'abord, dit l'homme mince au complet miroitant. Nous avons pensé que les agents du groupe étaient intervenus en amont, c'est-à-dire dans un passé plus lointain. Nous avons tenté de suivre l'histoire de la famille Gorda jusqu'à l'extrême limite...*

— *Jusqu'à la Grande Barrière du xix^e siècle, coupa Godrap.*

— *Oui, Monseigneur, jusqu'en 1870 environ. Nous n'avons trouvé aucune trace de manipulation. A moins de supposer que le groupe anti-Parti ait réussi à franchir la Barrière...*

Godrap montra soudain une certaine émotion. Un sourire nostalgique et un peu moqueur naquit sur ses lèvres épaisses. Il eut

un geste sec de la main droite.

— Ne le supposons pas!

— Oui. Je veux dire: non. En outre, si nos ennemis avaient voulu donner à ce clone un nom proche du vôtre, Monseigneur, il y avait des moyens plus simples: un faux état civil, par exemple. Mais pourquoi

l'auraient-ils

voulu?

C'était

courir

un

risque

supplémentaire d'attirer notre attention, alors qu'ils cherchaient au contraire à dissimuler le mieux possible les clones.

— Logique, dit Godrap.

Et il se tourna de nouveau vers Karen.

— Secrétaire Djansi, as-tu abordé la question avec les autres membres du groupe que tu connaissais?

— Seulement avec Nora Warren. Elle était mon supérieur direct dans le groupe. Et dans la hiérarchie du Parti — je veux dire avant

qu'elle trahisse — elle était secrétaire de septième rang, un rang au-dessus de moi, donc, et cela facilitait nos rapports. Je lui ai posé une question à ce sujet une fois. Je veux dire au sujet de ce nom, Gorda... Elle m'a répondu: « C'est une coïncidence, voilà tout! »

— Elle t'a dit ça textuellement? Karen hésita.

— Peut-être pas textuellement. Mais le mot coïncidence a été prononcé. Et il semble qu'il n'y avait pas d'autre explication.

— Je veux bien, dit Godrap en appuyant ses mains jointes contre son menton. Mais cette coïncidence aurait dû frapper Joseph Banks quand il s'occupait de placer le clone. Elle aurait dû l'effrayer et le faire fuir. Logiquement... sauf si une donnée nous échappe.

Secrétaire Djansi!

Karen leva ses yeux brillants, peut-être embués par l'émotion.

— Monseigneur?

— Tu savais que les clones créés par le groupe anti-Parti devaient être systématiquement détruits?

— Je je l'avais entendu dire avant de partir en mission. Mais je...

— Et tu savais que ce Gorda était un clone du Premier secrétaire du Pouvoir?

— Oui, mais...

— *Mais tu veillais jalousement sur sa santé?*

— *J'attendais les ordres de mes supérieurs. J'avais...*

— *Tu n'as jamais eu l'idée de tuer cet homme?*

— *Oh! Si, Monsieur Monseigneur! Mais j'obéissais à.*

— *Et si j'étais venu, moi, Godrap, Premier secrétaire du Pouvoir du Peuple terrien, et que je t'aie dit: « Djansi, tue cet homme! » Qu'est-ce que tu aurais pensé?*

— *Je... je vous aurai obéi, Monseigneur!*

— *Tu m'aurais obéi? Sûrement? Bien que j'aie court-circuité la sacro-sainte hiérarchie? Est-ce que tu n'aurais pas pensé que je pouvais être un clone... un autre clone désireux d'éliminer ses rivaux?*

— *Peut-être... Je l'aurais peut-être pensé. Mais je...*

— *Dans ce cas, ne crois-tu pas que le plus sûr aurait été pour toi de respecter strictement la discipline du Parti?*

— *Oui... sans doute. Mais...*

— *C'est un réflexe normal. Et maintenant, il faut donc conclure que l'apparition de ces clones aurait pour effet immédiat de renforcer la discipline de notre Parti? N'est-ce pas ton avis?*

— *Si... Peut-être. Je... je le crois.*

— *Au point de paralyser complètement l'appareil?*

— *C'est possible. Ah oui, Monseigneur. Au point de... de nous paralyser complètement. C'est ce que veulent les ennemis du Parti!*

— *Très bien, Djansi. Quand tu reverras le clone Gorda, que feras-tu?*

— *Mais je ne...*

— *Admettons que tu te retrouves en face de lui, n'importe où, n'importe quand. Que ferais-tu?*

Karen suffoqua d'angoisse. C'était la question décisive et, pour ainsi dire, définitive. Elle jouait sa carrière... et peut-être sa vie. Elle ne voyait que deux réponses possibles. « Je tue le clone! » Ou bien: « J'obéis aux ordres de mes supérieurs... » Deux réponses... Quelle était la bonne? « Même l'hésitation doit être une faute! » La situation réelle? Karen savait qu'elle avait bien peu de chances de jamais revoir Bruno Gorda. Peu importait la situation réelle. Peu importait, finalement, ce qu'on faisait, ce qu'on ferait, ce qu'on aurait pu faire dans une situation réelle. La règle du jeu, c'était de trouver la bonne réponse... ou la bonne question quand on était de l'autre côté de la barricade!

Quoi qu'il en soit, Karen avait déjà trop hésité Elle avait perdu.

— *Je le tuerai! dit-elle.*

Le Seigneur de l'Histoire eut une réaction brutale que rien ne laissait prévoir. Il éclata de rire. Puis il ajouta un simple commentaire:

— J'aime ta spontanéité!

Y.B. essuya avec un coin de son écharpe de soie les larmes qui coulaient sur les joues de Karen.

— Pardonnez-moi, secrétaire de deuxième rang Y.B.! Je ne sais pas ce qui m'arrive. Je...

Le secrétaire de huitième rang Karen Djansi pleurait pour la première fois depuis la fin de son enfance. C'était cruel et presque doux. Peut-être pleurait-elle aussi pour la dernière fois, puisqu'elle allait, d'une certaine façon, mourir. Ou peut-être de toutes les façons...

— Appelle-moi Yona, dit le secrétaire de deuxième rang Y.B.

— Ça doit... se passer quand... Yona?

— Ne pense plus à ça, Karen.

Elles étaient assises sur un austère fauteuil gonflable à deux places, dans le studio de fonction que la secrétaire de deuxième rang Y.B. occupait à l'intérieur de la cité impériale. Dieu sait où exactement! Karen eût été bien incapable de deviner si cette pièce minuscule,

intime, secrète, presque inaccessible, se trouvait à mille mètres sous la terre, quelque part au fond de l'océan ou n'importe où dans l'espace. Par la double fenêtre en forme de sablier, on voyait des nuages pareils à des chimères, des dragons, des hippocampes, s'étirer lentement vers l'horizon incertain. Le conditionneur général émettait un faible chuintement d'insecte prisonnier, en haut, en bas ou ailleurs. Impossible de savoir s'il assurait le chauffage ou la climatisation. Karen, coupable et condamnée, ne pouvait imaginer un autre abri. Elle eût préféré mourir que s'en aller.

— Gardez-moi, je vous en prie!

A la pensée qu'elle allait mourir — ou quelque chose de ce genre — elle sentait une profonde tendresse pour elle-même l'envahir. Elle avait besoin d'être aimée et pardonnée. Surtout pardonnée.

— Yona, qu'est-ce que j'ai fait?

— Tu n'as rien fait de mal, Karen, personne ne t'en veut. Tu ne vas pas mourir. Tu vas avoir une petite restructuration partielle. On va effacer une certaine période de ta vie. Seulement quatre ou cinq ans... Il faut que tu oublies tout ça, Karen. Nous allons étudier ensemble ta nouvelle personnalité. Nous présenterons un très bon projet. Tous les deux ensembles. J'ai obtenu ce privilège pour toi.

Oui, Karen, tu peux décider ce que tu seras après. N'est-ce pas magnifique? Comme cadre de base, on t'offre une promotion: tu seras secrétaire de septième rang ici même. Tu seras attachée à l'état-major du Premier secrétaire! Je pourrai t'aider car tu dépendras directement de moi: ici, la hiérarchie n'est pas aussi stricte qu'en milieu extérieur. Tu auras la meilleure place pour servir notre Seigneur Godrap... Et pour le reste, tu as le choix ou presque. N'est-ce pas merveilleux, Karen?

— Mais c'est comme la mort, dit Karen. Je vais mourir!

CHAPITRE 15.

Mais quelle décision aurait été bonne? « De toute façon, nous étions pris », pensa Bruno. D'étranges cavaliers avaient surgi en même temps au pied et au sommet de la colline. Bruno et Nora étaient prisonniers au milieu de l'escalier. Des liserons géants-balançaient moqueusement leurs corolles sous les yeux des deux fugitifs.

Monter? Descendre?

Ils pouvaient quitter l'escalier et essayer de se cacher dans la végétation qui tapissait les rochers tout autour. Malgré le risque d'une chute mortelle... Mais les feuillages étaient-ils assez denses pour les dissimuler vraiment aux yeux des assiégeants? Les

anfractuosités de la falaise ne constituaient-elles pas des pièges parfaits?

Le cercle des cavaliers se resserrait lentement Les bêtes semblaient d'une extrême agilité Elles dansaient en tournoyant, se dressaient sur leurs pattes de derrière et déployaient leur crinière touffue et leur longue queue empanachée. Les cavaliers mêlaient hardiment, dans leurs uniformes et leurs attitudes, modernisme et barbarie. Ils portaient des shorts d'étoffe synthétique, rouges ou noirs, et des gilets de cuir brut, ouverts. Entre les deux: une ceinture cartouchière en matière plastique. Aux pieds, des bottes métallisées, brillantes, mais sur la tête de grands chapeaux de feutre crasseux. Ils étaient armés de fusils courts, apparemment très perfectionnés; mais ils avaient tous un couteau à lame recourbée attaché au poignet.

Le détachement qui se trouvait sur la colline commença à s'engager dans l'escalier. « Ce ne sont pas des chevaux mais des chamois! » pensa Bruno. Nora lança un cri. Elle échappa à son compagnon et s'avança à l'extrême bord de la pente, prête à se jeter dans le vide. Un instant, il se demanda s'il ne devait pas la laisser choisir son destin. « Même si on s'en tire encore une fois, la mort vaudrait peut-

être mieux pour elle... » Mais pendant qu'il se disait cela, il la retenait de toutes ses forces. Il voulait qu'elle vive. Il la ramena au milieu de l'escalier. Un des cavaliers fit un grand geste. Bruno crut comprendre qu'il leur intimait l'ordre de descendre. Il poussa Nora devant lui, tout en la retenant discrètement par la ceinture de sa robe. La jeune femme semblait tout à fait désespérée. Finalement, il dut la porter à moitié jusqu'au bas de l'escalier.

A peine leurs pieds touchaient-ils le sol d'herbe sèche et de sable crissant que deux cavaliers les enlevaient pour les jeter en croupe. Ces hommes étaient d'une force et d'une adresse extraordinaires. Bruno n'avait pas eu le temps de reprendre son souffle et déjà le détachement galopait dans la plaine à plusieurs centaines de mètres de la colline. Un guerrier trapu, aux muscles saillants, emportait Nora. Il avait perdu son chapeau en enlevant la jeune femme. Ses cheveux rouges flottaient comme la crinière de son cheval.

Bruno voyait devant lui un large dos, des épaules aux trois quarts nues, luisantes de sueur. Le bord du chapeau de feutre raidi par la crasse le blessait dès qu'il essayait de relever la tête. Il devait se cramponner à la ceinture du cavalier inconnu pour ne pas être précipité au sol à chaque bond du cheval. Oui, ces chevaux

bondissaient plus qu'ils ne galopaient. Ils semblaient assez bas sur pattes. Une chute sur l'herbe ou le sable n'aurait sûrement pas été mortelle, ni même très grave. Mais vingt ou trente cavaliers-suivaient à pleine vitesse les hommes de tête. Si un des prisonniers tombait ou sautait, il serait sûrement piétiné. Sauf miracle... Bruno étudia un instant une possibilité de miracle. Il n'en vit aucune. Seul, il aurait peut-être tenté sa chance. Mais il lui fallait veiller autant que possible à la sécurité de Nora. Le mieux était de se tenir tranquille pour le moment. Tranquille et vigilant...

Il tourna la tête et vit sa compagne qui se débattait. Le cavalier qui l'emportait l'avait attachée à lui avec une corde, une lanière ou n'importe quoi de ce genre. Nora essayait de se libérer sans avoir conscience du risque. Le cavalier aux cheveux rouges se contorsionna pour l'atteindre derrière lui. En même temps, il tirait son cheval sur la gauche pour l'écarter de la troupe. Matée, ou peut-être assommée, Nora cessa toute résistance. Bruno la vit un instant balloter contre le dos de son ravisseur, puis tous les deux sortirent de son champ de vision.

Le détachement franchit un passage entre deux gros rochers, s'engagea dans un sentier de chèvres.

Les chevaux volaient. Bruno avait les muscles broyés, les os douloureux, l'estomac au bord des lèvres. Il voyait le paysage danser la ronde autour de lui. Il avait l'impression de se trouver dans un décor de cinéma, ou plutôt une multitude de décors juxtaposés. Les cavaliers débouchèrent sur une place de western. Il n'y manquait ni le saloon ni la potence. Une autre bande en uniforme apparut. Il y eut un conciliabule, puis une volte-face vers la plaine. La troupe déferla bruyamment sur un pont de bois, écorna une plage de sable qui bordait un lac, longea' un village de pêcheurs, se rassembla dans un bosquet où des ouvriers vêtus de blanc cueillaient des ananas...

Bruno reprit son souffle, essaya d'apercevoir Nora, écouta les conversations des cavaliers. Mais la langue de ces hommes lui était inconnue. Il ne put repérer sa compagne ni le guerrier à la tête nue qui l'emportait.

Il se laissa aller au désespoir et se maudit d'avoir jeté le leigh dans une crise de colère.

Sur un ordre rauque de son chef, la troupe repartit. Bruno ferma les yeux. « Quel est ce monde? Une pustule d'Australie ou d'Indonésie après la pustule d'Europe? Pourquoi et comment y sommes-nous

arrivés? Est-ce un effet du leigh? Une nouvelle mine temporelle? Un coup de dés du troisième joueur? »

La faim, la soif, l'épuisement lui enlevaient jusqu'au désir de savoir. Son esprit formulait des questions, mais il se désintéressait des réponses. Il se désintéressait de sa vie

Pourtant, une voix ténue, murmurait en lui « Laisse-toi aller mais ne désespère pas. Tu n'es pas mort. Bientôt, tu renaîtras et tu seras prêt à te battre... » Il aurait préféré ne pas l'entendre. La pensée du combat lui causait une souffrance, physique et morale, presque égale à celle qu'il ressentait déjà dans son corps et dans sa tête.

La honte d'avoir entraîné Nora dans sa fuite et de ne pouvoir l'aider maintenant le submergea. Il souhaita oublier, perdre la mémoire, devenir pareil à elle. Il le souhaita si fort qu'il crut un moment chasser de son cerveau le souvenir, l'intelligence et la volonté. Il s'enfonça dans une attente instinctive et il cessa d'avoir conscience des événements et des choses. C'était très agréable. Il fut soudain heureux... et ce bonheur le réveilla. Il le perdit aussitôt, retrouva la faim, la soif, la fatigue, la douleur.

Il ouvrit les yeux. Le soleil l'éblouit. Quelqu'un le poussait. Il trébucha. Nora se tenait près de lui. Elle lui sourit. Encadrés par

une dizaine de soldats en shorts et chapeaux à large bord, les deux prisonniers avançaient vers un énorme bâtiment aux formes contournées et baroques, couvert de sculptures emmêlées.

Une description en lettres de bronze vert-de-grisé couronnait l'arc d'un porche solennel: THE CLOWN'S PALACE

Après l'enclave des guerriers, le palais du clown!

Dans ce monde, le clown était peut-être une sorte de seigneur, de souverain ou de dictateur... Ou bien un... Non!

Bruno et Nora furent poussés vers une entrée secondaire et néanmoins monumentale. Ils pénétrèrent dans une salle vaste et sonore. Fraîche aussi; un souffle d'air ranima Bruno. On se serait cru dans une église. Des vitraux en croix faisaient éclater le soleil en mille lueurs colorées. Une musique d'orgue haletait en sourdine, au loin.

Quatre guerriers seulement avaient accompagné les prisonniers à l'intérieur. Ils accrochèrent leurs grands chapeaux à des patères qui représentaient des têtes d'animaux. Bruno les examina dans l'espoir de découvrir quelques renseignements sur le monde du clown. Il nota un bison, une antilope, un perroquet, plusieurs chevaux, un ornithorynque, un vautour, un lézard, un lama, un kangourou...

Les gardes s'étaient arrêtés dans un renforcement de la salle et baissaient la tête d'un air recueilli. Après tout, le clown de ce palais était peut-être un haut dignitaire religieux, voire le dieu du monde. Comme pour confirmer cette hypothèse, surgit une sorte de prêtre C'était un homme aux longs cheveux blancs, vêtu d'une robe sombre, au drapé majestueux. Barbes et cheveux blancs, mais un visage très jeune, franc et avenant. De plus près, la robe se révéla vert foncé, avec de larges soutaches noires. L'homme inclina la tête puis examina longuement les prisonniers.

Le sous-officier qui commandait le détachement prononça deux ou trois phrases dans sa langue Le nouveau venu inclina alors la tête Enfin, il s'adressa à Bruno sur un ton interrogateur

— Je ne comprends pas, dit Bruno en anglais. Nous ne sommes pas d'ici. Nous sommes des étrangers.

Le prêtre haussa les épaules et s'en alla. Les prisonniers furent conduits dans une autre pièce et pris en charge par d'autres gardiens. Ceux-là portaient des tuniques et des pantalons bruns. Ils ressemblaient à des moines-soldats. Bruno demanda à boire pour lui et sa compagne, en français, en anglais et aussi avec les quelques mots

d'espagnol

et

d'allemand

qu'il

connaissait.

Cette

démonstration suscita peu d'intérêt dans l'entourage: gardes, serviteurs, cuisinières, esclaves peut-être. Bruno voyait pour la première fois depuis son arrivée dans ce monde, cette bulle, cette pustule, des hommes et des femmes à la peau sombre et aux cheveux bruns, lisses ou crépus. Autant qu'il pouvait en juger par ce mince échantillon, les gens de couleur ne tenaient pas ici le haut du pavé. Maintenant, il était incapable de réfléchir. A peine pouvait-il prêter une attention chancelante à ce qui se passait autour de lui. Il avait trop soif Cette sensation emplissait sa bouche de sable gluant et son cerveau de cendre chaude Elle brûlait ses lèvres, sa gorge, collait sa langue, envahissait son corps et occupait tout le champ de sa conscience Et en deux ou trois idiomes de la Terre lointaine, il répétait « A boire je vous en prie nous avons soif de l'eau. • à boire! » Mais sa bouche devenait de plus en plus pâteuse Un adhésif salé se

plaquait sur sa langue Il étouffait. Il fut obligé de se taire

Il s'accroupit sur le banc de bois dur qui lui avait été attribué. Nora se tenait en face de lui, à quelques mètres, sur un siège semblable Mais il n'osait la regarder Elle devait partager sa souffrance et il se sentait affreusement coupable Pourtant, elle fit un geste qui attira son attention.

Un soldat passant près de son banc, elle l'accrocha par la manche L'homme eut un mouvement brusque pour se dégager. Au moment où il se retournait vers elle, Nora ouvrit la bouche et esquissa une mimique enfantine mais parfaitement claire: de l'eau! de l'eau! Le soldat se mit à rire. « Bon Dieu! pensa Bruno. Et c'est moi qui suis comédien! » Il reprit aussitôt l'opération à son compte et en même temps, il se forçait à articuler: « De l'eau! De l'eau! »

Il y eut encore des allées et venues dans la salle. On eût dit que la garde se renforçait sans cesse. Une bonne dizaine de moines-soldats veillaient sur les deux prisonniers. Puis un serviteur apporta un pichet qu'il déposa aux pieds de Nora. La jeune femme but longuement. Bruno se leva avec l'intention de prendre le pichet dès qu'elle aurait fini. Il fit un pas vers elle. Un officier, reconnaissable aux trois barres d'argent sur son capuchon brun, cria un ordre très

sec. Deux gardes se précipitèrent sur Bruno en grondant comme des chiens en colère et le repoussèrent violemment.

Le prisonnier protesta en montrant le pichet, essaya d'expliquer par gestes qu'il mourait de soif. Il n'obtint en réponse que des rires ou

OceanofPDF.com

des cris hargneux. Nora prit le pichet pour le lui porter. On l'arrêta. L'officier aux trois barres d'argent ne voulait pas accorder au prisonnier le privilège de se désaltérer. Méchanceté gratuite ou mise en condition pour un prochain interrogatoire? Nora se débattit en vain. Bruno cessa de lutter.

Presque aussitôt, son supplice fut aggravé par l'arrivée de servantes apportant une sorte de bière qu'elles servirent aux soldats dans de grandes chopes en grès. Certains des hommes s'approchèrent pour boire devant lui avec ostentation. La torture commençait. Bruno s'attendait à pire. Il ne connaissait pas ses capacités de résistance. . Et à quoi bon résister? Tout dépendait des questions qu'on lui poserait. Peut-être serait-il tout à fait incapable de répondre.

Nora ne souffrait plus de la soif. C'était une consolation. Il essaya de lui sourire.

Le temps passait avec une lenteur mortelle. Mais il passait. Un officier vint. Il avait un uniforme plus clair que les autres moines-soldats et portait ses barres d'argent sur une casquette à la russe, noir et beige. Six barres: cela indiquait sans doute un grade élevé. Les gardes rectifièrent la position. Crosses et talons de bottes claquèrent à l'unisson.

L'officier semblait âgé et il avait le teint basané. Ses yeux un peu bridés et les rides de son visage exprimaient une certaine bienveillance. Bruno hésita puis tenta sa chance une fois de plus. Tournant dans sa bouche une boule de salive collante, il dit en anglais:

— Nous sommes étrangers...

L'officier hocha la tête en signe de compréhension et prononça lentement, avec difficulté:

— I can... understand you... but... who are y ou? « Qui je suis? Ou qui nous sommes? » Impossible de répondre clairement à cette question. D'abord, Bruno ne savait pas très bien qui il était vraiment. Et puis les agents de Godrap, l'a police temporelle du Pouvoir, du Parti ou n'importe quoi avaient peut-être des antennes dans ce monde. Il chercha un biais.

— Notre pays, euh... l'Europe... est en guerre, expliqua-t-il. Nous avons fui l'invasion et

— Attendez, dit l'officier

Il donna un ordre. Quelques minutes plus tard, un interprète se présentait. Bruno demanda à boire. On l'autorisa à vider le fond du pichet.

— *Monseigneur le Clown veut vous voir! dit l'interprète. Tout de suite. Levez-vous et suivez-moi!*

Bruno se mit à genoux péniblement. Tous ses muscles étaient endoloris. Il vit les étoiles par la lucarne de sa cellule. Il avait dormi quelques heures, malgré l'inconfort de sa paille et la nuit était venue. Un peu d'eau restait au fond de sa gamelle. Il le but. Il avait faim et, de nouveau, soif. Quelque chose dans l'air de ce monde devait sécher fortement les muqueuses. L'interprète s'impatienta.

— *Vite!*

— *Où est Nora? demanda Bruno*

— *Nora? Je n'en sais rien. Je vous ai dit que Monseigneur le Clown vous attendait. .*

Il ricana.

— *Vous n'aurez qu'à lui poser la question! Quatre moines-soldats, fusils pointés, attendaient devant la porte de la cellule. Bruno se laissa conduire le long d'un couloir sombre et glissant II descendit entre deux gardes une interminable volée de marches. Un gnome noirâtre marchait devant*

en

balançant

une

lanterne

Ils

traversèrent un nouveau couloir et débouchèrent dans une cour éclairée à l'électricité. Avec les fusils de ses anges gardiens, c'était le deuxième signe de modernité que Bruno rencontrait dans ce monde. Le petit homme difforme qui les guidait se dirigea vers un bâtiment long et bas, une sorte de manoir protégé par une haie de statues. Plusieurs fenêtres étaient brillamment éclairées. Ils entraient dans la zone résidentielle du palais. The Clown's Palace... L'inscription semblait prouver que Monseigneur parlait anglais. C'était un avantage.

De nouveaux gardes surgirent. Ceux-là portaient des uniformes gris et se fondaient dans le décor comme des fantômes peints aux couleurs de la nuit. Bruno fut encore fouillé. L'officier à six barres d'argent l'attendait devant une petite porte de bois plein, bardée de lourdes ferrures. Un nouveau périple commença. Bruno suivait le mouvement d'un pas machinal. Il était infiniment las. Il se

demandait s'il n'arriverait jamais près du Clown.

Et puis l'homme fut devant lui, debout au milieu d'une grande pièce éclairée a giorno par une multitude de lustres et d'appliques. De taille moyenne, vêtu d'une tunique et d'un pantalon brun vif, presque rouge, il posait la main droite sur la tête d'un chien-loup de grande taille, assis à ses pieds. Il y avait un autre animal dans la pièce. Quand Bruno entra avec l'officier aux six barres, l'interprète et les gardes, une silhouette élancée s'enfuit en bondissant et disparut derrière un meuble, une sorte de buffet géant. Presque aussitôt, un nez pointu se montra, puis de longues oreilles et de petites pattes pendantes. Un kangourou! Un très jeune animal ou un spécimen nain.

— Vous regardez Vladimir, dit le Clown en souriant. C'est un gentil compagnon. Mais celui-ci...

Il tapota le crâne du chien-loup qui répondit par un grondement étouffé. L'homme s'était exprimé en bon anglais, facilement Bruno se sentait incapable de lui répondre avec la même aisance II n'était pas sûr de pouvoir aligner deux phrases dans aucune langue. Il regardait fixement le visage du Clown. D'abord, il douta de ses sens. Et quand il eut chassé le doute, l'intense surprise qu'il avait

éprouvée en entrant dans la pièce se changea en terreur.

L'autre souriait d'un air moqueur... ou cruel. Ou les deux!

Bruno serra les dents. Il était comédien. Il connaissait mieux que la plupart des gens ses propres traits, son aspect physique, sa silhouette, son regard. L'homme en rouge qui se tenait au milieu de la pièce et l'examinait avec une froideur incisive était une parfaite copie de lui-même.

Il rectifia aussitôt: « Non, c'est moi qui suis la copie! »

Godrap!

Le Seigneur de l'Histoire avait donc, pour échapper à ses ennemis et diriger de loin l'Empire du Peuple, installé sa résidence secrète dans ce monde perdu, hors de l'espace et du temps?

Et puis.

CHAPITRE 16.

Bruno pensa: « Non, ça ne colle pas! » Une réflexion qu'il avait faite, à peine consciemment, en arrivant au palais lui revint à ce moment et emporta soudain sa conviction. « Clown = clone... »

Dans ce cas, l'homme au complet rouge, au chien farouche et au kangourou timide était aussi un double de Godrap! Une copie conforme du Seigneur de l'Histoire... Les conspirateurs du groupe

anti-Parti en avaient peut-être créé plusieurs dizaines qu'ils avaient éparpillées à travers le continuum! Était-ce une hypothèse ou une certitude? Bruno hésitait encore. Nora Guellen lui avait dit: « Tu te souviendras de tout le moment venu... » Ou quelque chose de ce genre. Et maintenant, Bruno ne savait plus si le « complot des clones » était une intuition logique ou un souvenir surgi peu à peu de son inconscient

Mais peu importait. Car l'existence du Clown transformait l'hypothèse en quasi-certitude

Les deux hommes, mi-jumeaux, mi-rivaux, s'observaient avec un mélange d'attirance et d'horreur, d'amour et de haine II n'y avait pas de place pour deux Godrap dans l'univers. Il n'y avait pas de place dans ce monde, quel qu'il fût, pour un clown et un clone!

— Comment t'appelles-tu? demanda le Clown ou clone.

— Bruno Gorda. Je suis français.

— Luis Pargoz. J'étais argentin... P, a, r, g, o, z... Ne cherche pas. A une lettre près, le Z, c'est l'anagramme de Godrap. Et Gorda... Oui, c'est transparent. Comment expliques-tu cette similitude de noms?

— J'ai une hypothèse.

— Moi aussi. D'où viens-tu?

— *C'est un interrogatoire? Luis Pargoz haussa les épaules.*

— *Pour le moment, c'est un simple échange de renseignements. Mais je te préviens: je ne peux pas t'accorder le droit d'asile sur mon territoire. Pour diverses raisons... Il y a trois solutions: je te chasse, je te livre à la police de Godrap ou je te tue. C'est à négocier. La seule monnaie d'échange dont tu disposes, c'est les renseignements que tu peux m'apporter. Selon leur valeur, je verrai ce que je décide pour toi. Mais je suis le maître ici... The sponger of the sponge... et je peux à chaque instant remplacer la conversation par un interrogatoire!*

Bruno se tenait parfaitement immobile, tendu, vigilant.

— *La police de Godrap est ici?*

— *Tu comprends vite. Oui, d'une certaine façon. Un agent de la police temporelle du Pouvoir s'est introduit dans l'Eponge. Il est mon prisonnier. Je pourrais passer un marché avec Godrap par son intermédiaire Bueno, Bruno! Tu parles espagnol?*

— *Mal, convint Bruno.*

— *L'anglais me fatigue. Je te présente Carlos, mon interprète préféré. Il connaît une douzaine de langues. En comptant le terrien de base qu'on parle chez Godrap et quelques idiomes de parasites, éponges et pustules!*

— *Quelle que soit la langue, dit Bruno, un verre nous aiderait. N'est-ce pas ton avis, camarade Clown?*

— *Nous sommes tous des assoiffés, dit Pargoz. C'est génétique. Et puis ici, sur l'Eponge, on a besoin de s'imbiber plus qu'ailleurs!*

Il ne subsistait pas une seule zone d'ombre dans l'immense salle où le Clown recevait son double. Et peu d'angles morts pour les quatre moines-soldats qui surveillaient l'entrevue, fusil au poing...

L'interprète Carlos et le colonel-général Mellaco, l'officier aux six barres d'argent, entouraient Bruno, et Luis Pargoz faisait face aux trois hommes. Tous étaient assis sur des sièges de bois, à dossier droit, assez inconfortables. Une servante nommée Sally, préposée aux boissons, se tenait derrière le maître des lieux, aussi immobile et figée que les statues du parc. Puis deux nouveaux visiteurs furent admis. D'abord un homme d'un certain âge, grand, fort, un peu gras, le visage buriné mais sans rudesse, la barbe et les cheveux entre le blond et le gris, l'air d'un vieux baroudeur fatigué et bon pour la retraite. Bruno le jugea plutôt sympathique... avant de savoir qui il était.

Nora entra ensuite, sous la surveillance d'une gardienne en uniforme vert foncé. La jeune femme eut une légère exclamation en

apercevant Bruno. Elle esquissa un mouvement, comme pour se précipiter vers lui. La gardienne la retint d'un geste brutal, en la menaçant de son arme. Bruno ne fit aucun cas de l'incident. Il espéra que Pargoz ne s'apercevrait pas de son émotion. La partie serait difficile et il ne voulait pas paraître trop attaché à sa compagne

Les deux clones se jaugeaient. Leur identité génétique ne signifiait pas une ressemblance parfaite. Ils en étaient conscients. Leurs expériences étaient différentes. A cause de la dispersion des clones dans le temps, l'Argentin était plus âgé que Bruno. Celui-ci avait eu la révélation de sa nature et de son destin quelques jours plus tôt seulement. Son adversaire régnait depuis des années sur son univers-poche

Luis Pargoz était beaucoup plus proche du Seigneur de l'Histoire que d'un jeune comédien inconnu, solitaire, angoissé. Ainsi, la partie semblait tout à fait inégale

Mais Bruno avait décidé de se battre, pour lui-même et surtout pour Nora. Et aussi peut-être parce que l'énergie de Godrap brûlait dans ses nerfs.

— Pourquoi ce surnom de Clown, Pargoz?

— *Tu n'as pas deviné?*

— *Un jeu de mots avec « clone »? Mais il y a sûrement une autre raison.*

— *Oui. Ainsi, je m'interdis à jamais de me prendre au sérieux.*

— *Tu t'interdis de devenir Vautre. Ou même une pâle copie?*

— *Si tu veux*

— *Mais tu te fais appeler « Monseigneur »?*

— *Difficile de changer les mœurs d'un peuple en quelques mois. J'ai conduit une révolution sur l'Eponge. Mais nous venons tout juste de triompher Et le territoire n'est pas encore complètement libéré de ses anciens maîtres. . A mon tour de poser quelques questions. Tu me parais jeune. Je ne me trompe pas en supposant que ton histoire est plus courte que la mienne? Ce qui ne va pas faciliter l'échange.*

— *Tu ne te trompes pas. Mon histoire est peut-être courte. Mais elle est instructive*

— *En quoi?*

— *Permits-moi de ménager mes valeurs-or, Luis. Je n'ai peut-être pas beaucoup de pièces, mais il y a des chances pour que ce soient celles qui manquent au puzzle que tu es en train de rassembler.*

— *Quel puzzle? fit Pargoz étourdiment.*

— *Un point pour moi, dit Bruno.*

Il avait faim. On l'avait réveillé en pleine nuit, alors qu'il venait de s'endormir après une équipée épuisante. Mais il se battait pour sa vie et celle de Nora. Le Clown avait peut-être conduit une révolution victorieuse, mais l'habitude de la toute-puissance commençait déjà à miner sourdement sa personnalité Luis Pargoz ne serait jamais Godrap. La partie serait peut-être moins inégale que Bruno l'avait craint

« Attention! Tu ne dois pas oublier que tu es son prisonnier U peut toujours décider à n'importe quel moment de te tuer ou de te livrer Ou de prendre Nora en otage »

Le match se poursuivait Bruno prenait de l'assurance Mais, en même temps, il devenait plus lucide et mesurait mieux l'extrême minceur de ses chances. Il avait aussi plus de difficulté à réfléchir avec les fusils des moines-soldats braqués sur lui. Nora avait fini par s'endormir. Il l'enviait.

Il pensait détenir quatre informations importantes, plus ou moins liées entre elles. Elles concernaient l'enclave des guerriers, la personnalité de Joseph Banks-Sandis, le leigh et le bouffon Edjedine Solak. Il avait l'intention d'en tirer d'une façon ou d'une autre une

contre-valeur au moins égale. Avec cela, il pourrait peut-être sauver sa peau et sa liberté, avec celles de Nora en prime. Ou bien l'inverse. En tout cas, partir sans Nora ne l'intéressait pas. Il savait maintenant qu'il avait encore plus besoin de la jeune femme qu'elle de lui. Pas plus que Pargoz, il ne serait Godrap. Et c'était mieux ainsi.

Il considéra ses quatre atouts. Une pièce de son propre puzzle se mit en place. Il essaya de réprimer les battements de son cœur.

Un espoir? Oui. Ce ne pouvait être un hasard que le bouffon l'eût conduit au clown. La piste était balisée!

Pargoz avait introduit dans le jeu son second prisonnier: le gros homme à tête de baroudeur. Herbert Lukas, agent de la police spéciale du Pouvoir... Bruno le considérait parfois avec étonnement: l'agent temporel n'avait pas le physique de l'emploi.

Les minutes et les heures passaient. Les soldats et la servante chargée des boissons avaient été changés. Tout le monde buvait beaucoup de bière. Chaque fois qu'un prisonnier se rendait aux toilettes,

deux

soldats

l'accompagnaient.

Difficile

d'uriner

sereinement avec un fusil dans le dos en permanence... Lukas et Bruno échangeaient des regards presque complices. Pourtant le premier était pour le second un ennemi plus implacable que le Clown. Il avait même une chance d'être libéré et de repartir avec la proie qu'il chassait... ou son double.

Il vidait chope sur chope et son assurance grandissait sans arrêt. Il riait haut, rotait fort, se frappait la panse et plaisantait en trois ou quatre langues.

Bruno

eut

d'abord

l'impression

que

ce

comportement avait pour but de le gêner et de faciliter ainsi la victoire de Pargoz. Mais peut-être était-ce tout simplement un

moyen de lutter contre l'angoisse.

Il y avait encore une autre explication: Herbert Lukas voulait que le maître de l'Eponge le prenne pour un imbécile!

Bruno jouait ses cartes en les émiettant, bribe par bribe. Mais son calcul était peut-être illusoire. Il était prisonnier de son adversaire. Celui-ci pouvait utiliser les informations échangées. Pas lui. Du moins tant qu'il n'était pas libre...

L'espoir d'une intervention du troisième joueur, bien qu'il eût relevé sa trace à plusieurs reprises, lui semblait maintenant fallacieux. «

Admettons qu'il existe. Pourquoi m'aiderait-il, moi? »

Luis Pargoz eut un rire indulgent.

— Tu ne sais rien, en réalité, Bruno Gorda. Tu essaies de bluffer mais ça ne sert pas à grand-chose. Ma décision est prise à ton égard. Je t'accorde un quart d'heure pour me faire changer d'avis, mais je crois que tu n'as aucune chance. Non, je ne vais pas te tuer. Tu me ressembles trop. Et tu n'es pas une menace pour moi, ni pour personne, d'ailleurs. Tu n'es pas Godrap et tu n'as pas envie de le devenir. Moi non plus... Je me méfie quand même. Tu es jeune. Tu peux changer... en mal! De toute façon, il n'y a pas de place pour deux clones de Godrap dans un univers de poche. J'ai donc décidé de

te remettre aux bons soins de notre ami commun, Herbert Lukas. Ce moine paillard qui ne sait que boire, rire et servir son Seigneur Godrap... Comment est-il arrivé ici? Il en est encore à se le demander. Mais il se débrouillera pour sortir et retrouver le courant de l'Histoire. Il te guidera.

« Je n'ignore pas qu'il a l'ordre absolu de tuer les clones. Tu penses bien qu'il a essayé avec moi. Je l'autorise à te tuer quand vous aurez quitté l'Eponge mais pas avant. Bien sûr, je t'autorise à te défendre. Si Lukas tente de se débarrasser de toi sur le territoire de l'Eponge, alors j'interviendrai. Il sera puni de mort et tu seras libre de t'en aller. Voilà, est-ce que ça va? »

Le Clown observa ses deux prisonniers d'un air narquois. Il avala une grosse gorgée de bière, releva la mèche qui tombait sur son front et croisa nonchalamment les mains sur son ventre. Le regard de Bruno rencontra celui de Lukas, dans lequel il ne vit aucune lueur de triomphe. Ni haine, ni mépris non plus... Curieux bonhomme, cet agent temporel.

Nora dormait. Ou peut-être faisait-elle semblant Mais elle n'était sans doute pas capable d'une pareille feinte. Et pourquoi feindre? Bruno fit face à Pargoz.

— *Le quart d'heure de grâce est-il commencé?*

Le Clown prit tout son temps pour répondre, moqueusement:

— *Il l'est.*

— *Je pense que notre échange d'informations n'a pas été tout à fait équitable.*

— *Peut-être. Si l'on admet que tu as dit tout ce que tu savais d'important. Je le crois, d'ailleurs. Mais tu n'as peut-être pas été absolument loyal?*

— *Toi non plus?*

— *Que veux-tu savoir?*

— *Qu'est-ce que l'Eponge?*

— *Ton ignorance est sans limites. L'Eponge? C'est une excroissance de l'Histoire, un univers parasite comme il en existe des dizaines, des centaines ou plus. N'est-ce pas, Herbert Lukas. Des univers parallèles avortés... Il n'y a pas, semble-t-il, d'univers parallèles viables. Aucun parasite ne peut aboutir à une autre Histoire. Telle est la structure du continuum. Quant à la structure des parasites, elle est très diverse. Du moins autant qu'on sache. J'ai baptisé celui-ci*

l'Eponge

parce

qu'il

s'imprègne

d'éléments

historiques

extrêmement disparates, les mêle, les absorbe et en fait sa substance. Je connais un univers de poche voué au culte de Marilyn Monroe, un qui accumule les phénomènes décrits par Charles Fort dans Le Livre des damnés; un autre où la ruée vers l'or se poursuit et se poursuivra sans doute jusqu'à la fin des temps... Et même un où des soldats romains essaient en vain de conquérir une Australie peuplée de Sioux et de Cheyennes!

« Cela ne nous avance pas beaucoup, hein? Et notre quart d'heure est sérieusement entamé? » Bruno hésitait II n'avait pas dit toute la vérité à

Pargoz et celui-ci, qui en était plus ou moins conscient, avait imaginé ce « quart d'heure de grâce » pour le forcer à parler. Bruno avait mentionné son séjour dans l'enclave des guerriers; mais il avait oublié de dire qu'avant de quitter contre son gré le monde historique, il se préparait à jouer un rôle dans un film portant ce

titre. Il n'avait pas précisé non plus qu'il avait examiné le corps du bouffon Solak et que celui-ci était un androïde ou un cyborg. Ces détails et bien d'autres constituaient les pièces d'un puzzle qu'il croyait enfin avoir rassemblé. L'hypothèse qui apparaissait en filigrane était bouleversante. Terrifiante même... Et les détails s'ajustaient si bien qu'elle prenait les couleurs de l'évidence. Elle eût été, peut-être, de nature à modifier la décision de Pargoz, et celui-ci devait le pressentir.

Mais pour l'étayer, Bruno serait obligé de jouer toutes ses cartes, de livrer toutes ses pièces. Et rien ne prouvait que le maître de l'Eponge serait assez impressionné pour changer d'avis. Oui, il pourrait l'être, mais... Et s'il ne changeait pas, Bruno aurait donné pour rien une théorie qui était peut-être la clé de l'Histoire et de l'univers!

— J'accepte ta décision, dit-il au Clown. Je suis prêt à suivre Lukas, pourvu que Nora vienne avec nous.

Pargoz regarda longuement la jeune femme endormie et sourit

— Elle, je la garde

— Dans ce cas. Herbert Lukas intervint.

— Je souhaite l'emmener aussi, Monseigneur Je tuerai Gorda dès que nous aurons quitté ce monde

*Elle, je la conduirai à mes chefs pour qu'elle témoigne Le Clown
haussa les épaules.*

*— Je te l'accorde. Je suis trop fatigué pour discuter encore une
seconde. Cette fille est probablement à moitié folle et rien de tout
cela n'a beaucoup d'importance... On va vous réunir dans la même
cellule jusqu'à votre départ, tous les trois. Vous discuterez de votre
voyage. Lukas, je te verrai plus tard, seul, pour négocier les autres
aspects de cette affaire. Je te livre Gorda mais j'exige que Godrap et
sa police me foutent maintenant la paix!*

— Très bien. On en parlera, dit Lukas en se levant.

*Massif, puissant, sûr de lui, il paraissait le véritable maître des
lieux.*

Pargoz eut une grimace d'agacement. Il se tourna vers Bruno et dit:

*— Je t'offre une nouvelle chance, Gorda. Ce sera la dernière Tu as un
jour et une nuit pour tuer ton camarade de cellule. Si tu réussis, tu
seras libre Nous ne nous reverrons pas. L'éternité te garde!*

*Nora rejoignit Bruno et se serra tendrement et peureusement contre
lui. L'agent temporel se réfugia dans un autre coin de la cellule*

— Je regrette que nous soyons ennemis.

CHAPITRE 17.

Une journée et une nuit, avait dit le Clown. Elles furent longues.

Nora surveillait Lukas avec une vigilante hostilité. Elle ne le perdait même pas de vue lorsqu'il se rendait dans le coin-tinette, abrité par un sac de jute, au fond de la cellule. Et quand elle était obligée de passer à son tour derrière le sac, elle s'arrangeait pour continuer son guet dérisoire. Une forte ampoule électrique brillait au plafond de la salle; il y avait aussi plusieurs appliques sur les murs. Une lucarne ouverte dans la porte et plus grande qu'un simple judas permettait à un gardien d'observer les prisonniers. En fait, la surveillance était assurée par deux ou trois hommes. Un regard méfiant se posait sans arrêt sur les occupants de la cellule. Le personnel de service n'effectuait pas la moindre opération sans être accompagné par au moins quatre moines-soldats armés jusqu'aux ongles.

« Pourquoi ce déploiement de forces? se demandait Bruno. Pour Lukas et pour moi? » Il avait l'impression que Pargoz redoutait surtout l'agent de Godrap. Peut-être espérait-il vraiment que les deux prisonniers allaient se battre et que Bruno tuerait Lukas. Mais qu'est-ce qui l'empêchait de se débarrasser de l'un ou de l'autre? Ou des deux? Sa conscience?

Bruno avait choisi une autre tactique. Il traitait Lukas avec amabilité, sans se montrer servile ni peureux. Pour désarmer sa méfiance, mais aussi parce que cet homme l'intriguait. Peut-être y avait-il une chance pour que l'agent de Godrap ne fût pas ce qu'il prétendait être. Faible sans doute mais non négligeable... Bruno attendait un signe ou un signal. Il n'ignorait pas qu'attendre une seconde de trop c'était se suicider. L'éternelle question tournait dans sa tête: « Que ferait Godrap à ma place pour survivre? » Il se débrouillerait pour avoir de la chance!

Lukas fut appelé par un officier, qu'entourait une escorte imposante de moines-soldats. Avant de sortir, l'agent temporel adressa à ses compagnons de cellule un salut bizarre: moqueur, amical, équivoque...

— On a à parler, le chef et moi!

Bruno s'interrogea désespérément. Était-ce le signal? Il avait de bonnes raisons de penser que Joseph Banks-Sandis et le bouffon Solak étaient en réalité des envoyés du mystérieux troisième joueur. Ils l'avaient aidé et ils avaient d'une certaine façon jalonné la piste qui devait le conduire au joueur lui-même. Dieu sait où, Dieu sait quand. Herbert Lukas avait peut-être pour mission de prendre le

relais. Sa présence sur l'Eponge s'expliquait mal; et les rapports qu'il entretenait avec Se Clown semblaient étranges.

« Attention! pensa Bruno. Ne te leurre pas. Il y a une chance sur deux — au moins — pour que Lukas soit bien ce qu'il dit être: ton pire ennemi, un homme impitoyable, bien décidé à te tuer, parce que ce sont les ordres, dès que nous aurons quitté ce monde... »

Pendant qu'ils étaient seuls, Nora se rapprocha de lui et se mit à lui serrer le bras d'un air suppliant

— Laisse-moi! Laisse-moi! dit-elle sur un ton monocorde.

Sans doute fallait-il comprendre exactement le contraire de ce que les mots paraissaient signifier

— Oui, ma chérie, dit-il. Je m'occupe de toi!

Il se rendit compte qu'il lui parlait comme à un enfant. Il sourit, haussa les épaules et ajouta, un ton plus bas:

— Tout va bien. On s'en sortira!

Les lèvres de la jeune femme se mirent à trembler, les coins de ses yeux se mouillèrent de larmes. Une goutte de sueur roula sur son front, se perdit dans ses sourcils. Bruno sentit la main qui le serrait se crisper fort • les ongles de Nora entraient dans sa chair II la prit aux épaules pour l'aider à se détendre. Mais elle se dégagea Elle

ferma les yeux Elle déglutit en haletant et des larmes coulèrent sous ses paupières

Il comprit soudain qu'elle faisait un effort désespéré pour exprimer quelque chose Comment l'aider? Elle se détendit brusquement

— J'ai confiance! souffla-t-elle

Puis elle s'abandonna et il crut qu'elle avait perdu conscience II la berça doucement dans ses bras. Elle venait de prononcer pour lui les mots d'amour les plus émouvants qu'il ait jamais entendus

Maintenant, il ne pouvait plus perdre. Ils s'endormirent l'un contre l'autre, sans savoir si c'était le jour ou la nuit.

— Bruno Gorda!

Une main puissante lui secouait l'épaule. Nora lança un cri perçant. C'était Herbert Lukas. Bruno s'efforça de réagir avec calme, de ne montrer aucune peur, aucune méfiance

— Oui?

— Les négociations avec le chef ont été dures. Mais enfin, ça y est. Toutes mes conditions ont été acceptées ou presque. J'ai donné ma parole de ne pas essayer de te tuer avant que nous ayons quitté l'Eponge. Je vous prends en charge tous les deux. Je t'avertis: à l'instant même où nous arriverons ailleurs, n'importe où, une

seconde après être partis, je t'abattraï Tu n'as aucune chance!

« Pourquoi cette insistance à me menacer? N'est-ce pas une façon de me faire comprendre autre chose? » Il choisit une tactique d'attente

— Je ne crois pas que tu sois si méchant Pourquoi me tuer? Je ne te gêne pas, ni ton chef Nous sommes loin de Godrap et nous ne retrouverons peut-être jamais l'univers historique

— Détrompe-toi, camarade Nous y serons bientôt Dans quelques heures peut-être Toi, tu mourras en débarquant C'est dommage, mais c'est la destinée Aucun des clones de Godrap ne survivra. Mais je veux te proposer un marché Non, je ne peux pas te laisser la vie sauve C'est exclu. Mais j'ai remarqué que tu étais très attaché à ta compagne Tes sentiments t'honorent d'autant que cette pauvre fille m'a l'air plutôt handicapée. Hein? Si tu me promets de te tenir tranquille jusqu'au passage, moi je m'engage à assurer la sécurité de cette fille après! Bruno regarda Nora et soupira.

— Mais je ne serai pas là pour voir si tu tiens parole.

— Je ne suis pas un salaud!

— Pourquoi veux-tu que je ne me tienne pas tranquille?

— Je te pose la question.

— Qu'est-ce que tu veux exactement?

— *Que tu ne tentes pas de t'évader, que tu ne fasses rien pour me gêner... et tu sauves la vie de ta compagne!*

— *Mais tu m'interdis de rien tenter pour sauver la mienne, Lukas? Tu es un salaud!*

L'agent temporel parut embarrassé et détourna la tête.

— *Je ne suis pas un salaud! Je te... Eh bien, je peux le prouver Mais je ne pense pas que tu sois un homme. . un homme comme les autres! Pour moi, tu es une sorte de robot... ou de monstre!*

Bruno éclata de rire.

— *Je suis un homme, dit-il tranquillement. Je ne suis pas Godrap, mais je suis aussi humain que lui. Exactement aussi humain que lui. Et que toi... Et c'est parce que je suis un homme que j'accepte ton marché!*

— *Bien, bien, marmonna Lukas en s'éloignant Bruno s'interrogeait toujours sur la personnalité réelle de l'agent. Chaque heure qui passait rendait plus urgente la nécessité de trouver la bonne réponse « Je ne pense pas que tu sois un homme »*

Une telle absurdité n'était-elle pas un signe? Le prisonnier était indécis et bien loin de ressentir l'assurance qu'il affichait pour Nora.

Mais il se battrait, d'une façon ou d'une autre, cela était sûr? A sa place, Godrap se serait battu et il aurait gagné.

Un officier à quatre barres d'argent vint annoncer que le départ aurait lieu à l'aube, c'est-à-dire dans six heures. Bruno résista un moment au sommeil. Il avait une peur instinctive de ne pas se réveiller. Lukas avait dit: « J'ai donné ma parole de ne pas essayer de te tuer avant que nous ayons quitté l'Eponge! » Mais il avait peur.

Finalement, il s'endormit dans les bras de Nora.

Les prisonniers et leur escorte occupaient un wagon entier. Il y avait une section de moines-soldats équipée d'un impressionnant arsenal d'armes hétéroclites. Un officier à quatre barres d'argent, le commandant Likson, était à la tête du détachement. Il appartenait à la Sécurité ou quelque chose de ce genre. Proche collaborateur de Luis Pargoz, il prétendait avoir une grande expérience des voyages temporels et interuniversels. Une expérience que Lukas mettait sarcastiquement en doute. Bruno se demandait comment tirer parti de l'antagonisme entre les deux hommes.

Le train se dirigeait vers Koama, 1' « ultime gare ». Ultime? Au-delà, s'étendait la « Grande Barrière », comme dans tous les univers-

bulles. Une faille profonde qui encerclait le monde de l'Eponge Koama était un haut lieu touristique, pour deux raisons au moins. La faille y était accessible pour les visiteurs. On pouvait circuler sur une vaste corniche, au-dessus de la Barrière En outre, il existait près de Koama un « passage », une « porte », régulièrement fréquentée dans les deux sens. Le passage servirait pour l'expulsion des prisonniers, puis il serait détruit

Détruit? Le commandant Likson expliqua complaisamment qu'une équipe du génie était déjà sur place. Elle utiliserait des explosifs classiques, plus quelques mines non conventionnelles dont l'officier ignorait l'origine. « Charges de colmatage en provenance de l'univers historique! » commenta Lukas avec mépris. Quoi qu'il en soit, Luis Pargoz et son état-major avaient décidé de couper les ponts — ou ce qui en tenait lieu — avec le reste de l'univers.

Mais Lukas ricanait.

— Votre Eponge est bien nommée! En fait, c'est une vraie passoire. Et vous aurez beau faire, il restera toujours des centaines de trous par lesquels on pourra vous rendre visite quand on en aura envie! Le commandant Likson s'affola.

— Vous voulez dire que les promesses de laisser en paix notre grand

dirigeant ne seront pas tenues par les vôtres?

Lukas haussa les épaules.

— On verra, mon vieux. On verra.

Une fois de plus, Bruno s'interrogea sur l'étrange comportement de l'agent spécial. Pourquoi provoquer ainsi cet officier, qui était le patron jusqu'au passage et qui pouvait encore dans une certaine mesure changer le programme? Par exemple, en simulant un accident au cours duquel tous les prisonniers pourraient trouver la mort. . Cette attitude illogique n'était-elle pas une façon d'avertir Bruno

« Vu? Si j'étais réellement ce que je prétends être, je ne me conduirais pas ainsi. » Bruno fit une ultime tentative de rapprochement.

— Je vois bien que tu n'es pas un salaud, dit-il à Lukas. Je voudrais savoir pourquoi tu t'es engagé dans la police spéciale de Godrap.

— Ce n'est pas la police spéciale de Godrap, répondit Lukas sur un ton nerveux C'est la police du Pouvoir du Peuple. Godrap est notre grand dirigeant et hum. . ce qui est bon pour lui est bon pour le Peuple. Et ce qui est dangereux pour sa sécurité est dangereux pour le Pouvoir du Peuple. Voilà... Je ne dis pas que tout est parfait dans

notre Histoire. Mais j'ai beaucoup voyagé... Dans l'espace et le temps. J'ai vu des mondes féodaux. J'ai vu le servage, l'esclavage. J'ai été prisonnier sur une planète aux mains des Musulmans intégristes...

L'homme semblait heureux de cette diversion. Heureux aussi, peut-être, d'avoir une occasion de se justifier. Il était tout à coup très à l'aise, presque excité II prenait à témoin le commandant Likson, oubliant qu'il l'avait maltraité sans arrêt depuis le départ. Il serrait les poings. Son visage massif et un peu rougeaud exprimait une conviction sincère et intense.

— J'ai vu des sociétés au début de l'ère industrielle, avec des enfants qui travaillaient douze ou quatorze heures par jour. Et d'autres après la fin de l'ère industrielle, avec des systèmes automatiques partout et des chômeurs qui n'avaient plus qu'à se flinguer. Et des sociétés libérales avec un niveau de vie très élevé pour ceux qui tiennent le haut du pavé et des vieillards abandonnés qui meurent de froid et de faim. J'ai vu des sociétés de castes où un paria est un paria, même s'il a les capacités de Beethoven et d'Einstein réunis. J'ai vu l'anarchie et le désordre faire éclater une civilisation en quelques jours... et des enfants bouffer des rats morts dans les

caniveaux parce que les structures de la société avaient craqué des malades mourir comme des mouches dans un hôpital sans électricité!

La sueur coulait à grosses gouttes sur son front II conclut.

— Des expériences de ce genre, mes amis, j'en ai connu des dizaines ou des centaines. Et ma loyauté envers le Pouvoir est sortie renforcée de chacune de mes missions. Et chaque fois, j'ai pensé que je ne faisais pas assez pour le Pouvoir. Je me disais. « Il ne suffit pas d'être loyal, il faut aussi être efficace » Et c'est par souci d'efficacité que ma carrière a évolué jusqu'au point actuel!

Il se dressa de toute sa taille, considéra d'un air de défi Bruno et le commandant Likson, assis près de lui

— Je ne regrette rien!

La sincérité de Lukas ne faisait aucun doute Mais elle ne prouvait rien. Il pouvait être à la fois un agent de Godrap et du troisième joueur Mais Bruno n'avait toujours aucune certitude sur son cas. Et maintenant, le train roulait vers l'ultime gare et le prisonnier devait parier Car c'était un pari Et il en retournait les termes dans sa tête pour la centième fois. « De deux choses l'une ou il est réellement décidé à me tuer pour la sécurité du Grand Dirigeant, et il le tentera

au moment du passage Ou bien il fera volte-face pour m'aider, car il est en réalité un envoyé du troisième joueur »

L'ultime gare apparut. Le train militaire ralentit interminablement Bruno chercha à croiser le regard de Lukas, mais celui-ci se déroba. Pourtant, l'heure était venue de se décider: c'était vraiment une question de vie ou de mort.

Une fois de plus: prendre la bonne décision sans avoir toutes les données. Mais a-t-on jamais toutes les données?

Alors que les moines-soldats du détachement commençaient à quitter le wagon, une discussion s'engagea entre Lukas et le commandant Likson. L'agent temporel voulait récupérer tout de suite ses bagages et son matériel Son matériel? Il y avait surtout une balise que l'officier voulut bien sortir de son attaché-case et fit sauter dans sa paume. Lukas tendit la main. Le commandant Likson retira vivement la sienne

— Il est important pour moi de vérifier que cet appareil est en état de fonctionner! dit l'agent sur un ton angoissé

— Non! dit le commandant Cette balise ne doit pas émettre tant que vous serez sur notre monde Nous avons eu beaucoup de chance que vous l'ayez perdue en arrivant et nous pouvons encore espérer que

vos amis n'ont pas réussi à repérer l'Eponge

— Je ne l'ai pas perdue en arrivant! Elle m'a été volée par des paysans!

— Les paysans l'ont trouvée à proximité de votre point de chute et ils l'ont remise aux autorités, comme c'était leur devoir

— Je peux m'assurer que la balise fonctionne sans émettre un signal.

— Qu'est-ce qui me prouve que je peux vous faire confiance?

— Mes accords avec votre chef!

Le commandant Likson prit un calepin dans son attaché-case, tout en surveillant la balise qu'il avait fixée par un crochet au revers de sa veste. Les moines-soldats s'étaient rapprochés de l'officier. Un brouillard dense, humide, irisé, stagnait dans l'atmosphère matinale. Crosses et talons de bottes claquaient bruyamment. De l'autre côté d'un mince cordon de sentinelles, quelques dizaines de curieux se pressaient pour apercevoir les prisonniers.

Le commandant feuilleta un moment son calepin. Il parut trouver ce qu'il cherchait et il se mit à lire ses notes pour Lukas. Mais le proche grondement d'une locomotive à vapeur couvrit sa voix. Nora s'appuya contre Bruno et lui prit la main.

— Tout va bien, dit-il.

Elle acquiesça sans comprendre.

Lukas finit par renoncer à réclamer la balise que le commandant confia à la garde d'un soldat. Les prisonniers traversèrent les voies pour rejoindre les véhicules, camions et jeeps, alignés sur le quai.

Armes et matériels semblaient de niveau approximatif 1940-1945, avec des îlots d'archaïsme et des pointes de modernisme outrancier.

Des cavaliers en shorts noirs et chapeaux à large bord vinrent, entourer les véhicules dès que ceux-ci eurent quitté la gare. Ils ressemblaient trait pour trait aux hommes qui avaient capturé Bruno et Nora à leur arrivée et les avaient conduits au palais du Clown. Le détachement grossissait sans arrêt. Les cavaliers précédaient le véhicule de tête sur un plateau désertique, balayé par un vent fou. De rares cactus, droits et trapus, bordaient la piste.

Celle-ci

s'interrompt

brusquement.

Chevaux

et

véhicules

s'engagèrent sur le sable. Quelques promeneurs se dirigeaient aussi

vers la Barrière, à pied ou à cheval.

Nora tenait ses cheveux à deux mains. Le commandant Likson avait enlevé sa casquette à quatre barres d'argent et l'avait posée sur ses genoux. La jeep découverte qui emmenait les prisonniers possédait trois rangs de sièges. Lukas était assis à l'avant, près du conducteur.

Trois

soldats

se

tenaient

sur

la

banquette

intermédiaire. A l'arrière, le commandant avait pris place entre

Nora et Bruno. Mais il y avait encore deux gardes debout à

l'extrémité du véhicule, et les canons de leurs fusils frôlaient le dos des prisonniers.

Les rafales devenaient de plus en plus violentes. Des reflets

pourpres traversaient l'immense rideau gris, battant, déployé au-

dessus de l'horizon: la Grande Barrière. Bruno songea que son

univers était — peut-être — de l'autre côté du rideau. Il se demanda avec une pointe de nostalgie s'il allait bientôt revoir son pays. Mais quel était son pays? Ou plutôt, quel était son temps? Celui de Godrap ou ce xxe siècle dans lequel il avait été déporté? Il secoua la tête et serra la main de Nora. Aucune importance. Ce qui comptait, c'était d'en sortir!

La jeep roulait au pas. Les camions s'étaient arrêtés, déversant leur cargaison de soldats en armes. A l'avant, les chevaux, effrayés par la Barrière, renâclaient, tournaient sur place, reculaient avec des hennissements plaintifs.

L'espace semblait obstrué par de vastes pans d'étoffe brillante, agités par le vent. Le soleil bouillait au milieu du ciel, mais l'haleine de la faille glaçait le plateau. Ce souffle qui montait de la terre aurait dû être tiède. Peut-être venait-il en réalité du vide... Mais si le vide s'étendait de l'autre côté de la faille, l'atmosphère de l'Eponge aurait dû être aspirée et le courant d'air aurait dû s'établir dans l'autre sens.

Lukas expliqua qu'il y avait une « inversion spatiale », entourant tous les parasites, avec une zone de vide et de froid dans ses replis, ou quelque chose de ce genre. La température de cette zone était

proche du zéro absolu, ce qui provoquait les vortex ressentis sur le plateau.

— Pourquoi l'air de ce monde ne s'échappe-t-il pas? demanda Bruno.

— La zone de vide créée par l'inversion spatiale est trop étroite. Du moins, c'est ce que disent les physiciens. En fait, elle n'a aucune épaisseur. C'est une fractale de dimension supérieure à 2 mais inférieure à trois. Nous ne pouvons pas nous la représenter exactement. Mais il existe une figure géométrique connue de tout temps qui en est la projection plane: c'est le bourrage des cercles d'Apollonius. On construit trois cercles tangents, puis un quatrième dans le vide, tangent aux trois.' Puis on bourre tous les vides, à l'infini. La surface restante ou espace lacunaire, a une dimension fractale de 1,307. On peut dire aussi que les univers-bulles ou univers-parasites sont agencés selon une structure en « phase smectique A ». Le phénomène de « barrière » et de « faille » ne se voit que dans les univers de poche. Lorsque les univers dépassent une certaine taille, les barrières disparaissent par pression et les failles deviennent ponctuelles. ..

— Il y a d'autres théories, dit le commandant Likson sur un ton évasif.

Les prisonniers et leur escorte se trouvaient maintenant à quelques dizaines de mètres de la faille. Un autre groupe militaire occupait déjà les lieux: un détachement du génie avec son matériel et ses mulets. Les chevaux refusaient de s'approcher de la barrière. Deux soldats marchaient devant le commandant, tête baissée, et lui faisaient un abri de leur corps. Les prisonniers suivaient.

Un soldat fut renversé par une rafale. Le commandant, surpris par la violence du vent, se retint à l'épaule du deuxième. Les trois hommes furent jetés au sol en un tas confus. Lukas éclata de rire et se précipita pour aider le commandant. Du moins, c'est l'impression qu'eut Bruno, lui-même en détresse à quelques mètres de là. Mais l'agent spécial souhaitait évidemment récupérer sa précieuse balise, à la faveur de l'incident. Il eut à peine le temps de poser la main sur l'épaule du commandant. Celui-ci se redressa, le poing tendu. Entre ses doigts serrés, pointait le canon d'un minuscule pistolet doré.

Lukas recula. Les plus fortes rafales semblaient incapables d'ébranler cette solide masse de muscles et de graisse. Puis le vent faiblit Les soldats se relevèrent et aidèrent leur chef

— Attention! dit l'officier Pour ce geste, j'aurais pu vous tuer!

Lukas haussa les épaules et répondit quelque chose, mais un

nouveau coup de vent emporta les trois quarts de la phrase.

Bruno et Nora s'étaient agenouillés dans le sable Ils se mirent debout péniblement. Des soldats les entourèrent La marche vers la Barrière reprit Un homme se tenait à quelques pas de la faille, juché sur un mulet dont les quatre sabots avaient l'air soudés au sol.

Lukas était maintenant sous stricte surveillance, avec deux canons de fusil dans le dos en permanence.

Cette tentative de récupération de la balise avait été, de la part de l'agent temporel, un geste désespéré Pour Bruno, c'était un indice clair et presque décisif. Pourquoi Lukas voulait-il à tout prix reprendre sa balise? Pour s'assurer qu'elle fonctionnait? Absurde Pour s'en servir, bien sûr! Tout de suite! Ici même! Pour signaler aux forces d'intervention du Pouvoir la position exacte de l'univers-parasite nommé Eponge Car sur l'Eponge se trouvait un de ces clones qu'il fallait détruire! « Il ne peut pas se contenter de moi, pensa Bruno H veut aussi Pargoz. Il ne s'estime pas lié par ses promesses. La sécurité de son « Grand Dirigeant » prime pour lui toute autre considération. Et cela prouve bien qu'il est un agent de Godrap et rien de plus! »

Cette certitude n'apportait aucun réconfort à Bruno Elle valait

mieux, cependant, que l'ignorance ou le doute. Il savait maintenant qu'il n'avait pas d'allié, mais un ennemi implacable

« Tu vas te battre, Bruno Gorda, s'il n'est pas trop tard! » Il était prêt à se battre. Seulement, il n'avait pas la moindre idée sur la façon de s'y prendre pour sauver sa vie et celle de Nora.

Pas la moindre idée? Une vague intuition avait traversé son esprit un instant plus tôt. Il l'avait aussitôt perdue. Impossible de la retrouver.

« Bon Dieu! Essaie de... Ta dernière chance! Concentre-toi à mort! Il y a peut-être un moyen... un moyen très simple? »

— Bru... no! fit Nora en lui serrant la main.

— Tout va bien, répondit Bruno. On s'en sortira. « D'une façon ou d'une autre! » pensa-t-il.

CHAPITRE 18.

Ils avançaient contre le vent furieux, chargé de senteurs mêlées: sel, iode, métal, terre brûlée, cendre refroidie, herbe écrasée, déchets en putréfaction... et bien d'autres que Bruno fut incapable d'identifier.

Comme si, au creux de la faille, cent espaces ou univers rassemblaient leur souffle.

Les prisonniers et leur escorte firent halte sous un abri rocheux,

près duquel s'amorçaient la corniche et son toit en surplomb. Le commandant Likson s'éloigna pour vérifier l'état des préparatifs. L'endroit était bien protégé du vent, mais aussi hors de portée du soleil et plongé dans une pénombre glacée. Quelques soldats prirent leurs bidons et burent longuement, adossés à la paroi rocheuse. Lukas tendit la main. En vain. Il n'eut droit qu'à de brefs regards de mépris. « Excellent! » pensa Bruno qui avait décidé de jouer sur l'antipathie que les hommes de l'Eponge avaient pour l'agent de Godrap. Mais il lui fallait d'abord rassurer ce dernier...

Sous l'abri, on pouvait respirer sans se brûler les poumons et s'entendre sans avoir besoin de hurler. Il fit semblant de reprendre une conversation interrompue longtemps avant. Et il s'offrit en prime le luxe d'interpeller l'agent Lukas par son prénom.

— Herbert, tu avais commencé à nous parler des techniques de voyage temporel. Je ne voudrais pas mourir sans en savoir un peu plus là-dessus!

Lukas montra deux ou trois secondes d'indécision, la bouche ouverte, les sourcils froncés, le regard fixe. Bruno avait au moins réussi à le troubler. C'était sans doute un vieux baroudeur du temps, mais sa conscience le tourmentait: il travaillait pour le bien, contre

le mal, et il ne voulait pas passer pour un salaud. Et puis le fait d'avoir en face de lui une copie exacte de son maître le gênait. Il flairait le piège sans pouvoir le situer. Il répondit sur un ton distrait:

— Eh bien, comme je te disais, nous utilisons deux types principaux de matériels. Les plus lourds que le temps qui sont des sous-marins ou des satellites et les plus légers que le temps qui sont des voiliers solaires ou des ballons. Ou une combinaison des deux pour certaines opérations... Il y a maintenant...

Le retour du commandant Likson interrompit l'explication.

— Allons-y!

Lukas sourit à Bruno.

— Désolé, mon vieux!

Sur la corniche, le vent grondait de nouveau. Les hommes du génie qui se trouvaient sur place portaient des pelisses, des manteaux de cuir ou de fourrure.

— Pourquoi n'a-t-on pas prévu des vêtements chauds pour nous? cria Lukas. Surtout pour elle! ajouta-t-il en tendant les bras vers Nora qui frissonnait.

— Vous ne resterez pas longtemps ici! répondit le commandant sur

un ton sec.

Bruno, ébloui, ferma les yeux. La corniche avançait au-dessus de la faille, c'est-à-dire au bord du néant. La Barrière apparaissait sous forme d'une falaise gris blanc, scintillante. Non, pas une falaise, car on distinguait une certaine profondeur dans sa masse. Et, au fond de la faille, à dix mètres au-dessous de la corniche, ou vingt, ou cent, on apercevait un moutonnement floconneux, indistinct. L'œil s'habituaît assez vite à l'éclat estompé de la Barrière. Mais le regard, après s'être noyé un moment dans cette brume, éprouvait le besoin de se poser et de se reposer sur un corps net et solide... Bruno se retourna vers la paroi. Il n'y avait pas d'autre ressource. Lukas l'imita.

— A ton avis, qu'est-ce qu'il y a de l'autre côté de la Barrière?

— Je n'en sais rien et je m'en fous! dit Bruno L'agent temporel prit un air compatissant et hurla dans le vent:

— Je comprends. A ta place, je n'aurais pas le courage de m'intéresser à un truc comme ça! Mais je vais te le dire quand même. De l'autre côté de la Barrière, c'est encore l'Eponge, mais aux antipodes! Tout simplement!

— Et au fond de la faille?

— *Il y a tous les univers tangents!*

Un grincement de poulie leur fit lever la tête. Les techniciens, installés sur le toit de roc en surplomb manœuvraient la nacelle de descente. C'était une simple caisse de bois, renforcée par des ferrures assez grossières et soutenue par de gros cordages. Deux conteneurs métalliques, marqués d'une tête de mort, descendaient en même temps. Les explosifs... La nacelle s'arrêta à hauteur de la corniche et les conteneurs glissèrent plus bas.

« Dans une minute, j'attaque, pensa Bruno. Pourquoi une minute? Tout de suite! Dès que... » Une rafale humide le gifla, portant une forte odeur d'ozone.

— *Un orage de Barrière! dit Lukas. Mauvais, ça!*

Le commandant Likson donna un ordre. Un sous-officier en veste de cuir ouvrit un portillon dans le garde-fou de la corniche et amarra la nacelle. Le commandant se pencha au-dessus du vide.

— *Le passage est là. Attention, les explosifs suivront de près la nacelle!*

— *Une minute? demanda Lukas d'une voix anxieuse.*

— *On ne vous la donnera pas! répondit le commandant.*

« Est-ce qu'ils croient que je vais me laisser tuer comme un bœuf à

l'abattoir? Est-ce qu'ils le croient? Tous les deux, l'agent et le commandant? » Mais Bruno ne se posait pas vraiment la question. « Qu'ils croient ce qu'ils voudront: ça n'a plus aucune importance! » Et il se mit à hurler de toutes ses forces pour couvrir le grondement des rafales de pluie.

— Alerte! La balise! Le signal!

La plupart des soldats du détachement ne semblaient pas connaître l'anglais. Mais le commandant Likson bondit

— Quoi? La balise?

Il serra son pistolet doré dans sa main droite; et, de la main gauche, il protégeait la balise accrochée à sa veste. C'était un objet rectangulaire, d'environ vingt-cinq centimètres de longueur, assez plat, gris taupe ou bleu très foncé, avec des bandes argentées. De loin, on eût dit un harmonica.

— Le signal! cria Bruno. Il... ce type... Lukas... il a lancé le signal!

Le commandant avait reculé vers la nacelle comme pour en interdire l'accès. D menaçait Lukas qui s'avançait en faisant de grands gestes et en criant de confuses dénégations.

— Arrêtez! cria le commandant.

H décrocha la balise et se mit à l'examiner sans cesser de tenir les

prisonniers sous la menace de son arme. Bruno avait passé un bras autour de la taille de Nora. Il ne voulait pas risquer de la perdre dans la bousculade qui allait suivre. Et si tout allait bien, ce serait un peu plus qu'une bousculade.

La pluie se mit à tomber plus fort. Suffoquant à moitié, Bruno cria encore.

— Donnez l'alerte, commandant! Vite! Lukas a déclenché le signal. Ses copains vont rappliquer!

Il essaya de se rapprocher à son tour de l'officier, en gardant le dos contre la paroi. Une baïonnette étincela à quelques centimètres de sa poitrine. Les soldats encadraient leur chef qu'ils avaient cru en danger.

— Commandant, la balise émet!

— Ce n'est pas vrai! cria Lukas.

Il n'était plus qu'à deux pas du commandant qui tenait la balise dans sa paume à demi ouverte « Est-ce qu'il va tenter le coup? » D'une façon ou d'une autre, tout se jouerait dans les dix secondes. Bruno, entraînant Nora, gagna de nouveau près d'un mètre. La confusion grandissait sur l'étroite corniche battue par la tempête. Les soldats hésitaient. Deux autres officiers accouraient.

— Attention! lança Bruno. La police temporelle arrive!

La baïonnette l'arrêta. Mais Lukas poursuivit sa progression.

— Rendez-moi mes armes, commandant. Je me fous de la balise!

Likson le regarda avec surprise. Simultanément, l'agent de Godrap tenta sa chance et bondit vers l'officier. C'est ce que Bruno avait espéré. Mais si Lukas n'avait pas essayé de prendre la balise, il l'aurait fait. Malheureusement, il ne savait comment déclencher l'émission.

Lukas savait. Bruno avait pensé que la police temporelle de Godrap pourrait surgir à l'instant même où la balise émettrait son signal. C'était probablement une question de visée... Les anges noirs du temps sautèrent au-dessus de la faille une ou deux secondes plus tôt. Ce qui permit à Lukas de réussir son coup avant de mourir sous les balles du commandant Likson. La fantastique irruption de ces hommes en combinaison bleu sombre, soutenus par des harnais d'antigravité et volant au bord du néant, avait détourné l'attention du commandant et fait trembler sa main. La première balle partit avec un léger retard et atteignit Lukas au bras.

L'agent tenait déjà la balise II manipulait les touches de l'appareil quand les balles suivantes lui trouèrent la tête et la poitrine. Il eut le

temps, à une seconde près ou peut-être moins, d'alerter ses amis qui étaient déjà là, mais qui de toute évidence n'y auraient pas été s'il n'avait pas émis le signal!

Un autre groupe d'anges noirs — ou plutôt bleu foncé — se matérialisa aussitôt. Lukas n'était pas encore tout à fait tombé que la bataille commençait.

Bruno avait prévu qu'une extrême confusion lui permettrait peut-être de gagner le passage avec Nora. Mais il ne s'attendait pas à un tel déploiement de forces de la police temporelle. Le danger venait maintenant de ces hommes, bien plus que du commandant Likson et de ses moines-soldats. Quant à Lukas, il était mort! Et Bruno ressemblait trop au Seigneur Godrap pour ne pas constituer une cible prioritaire!

Il courut vers la nacelle, tête baissée pour cacher son visage. Dans cette position, il vit Herbert Lukas en train de s'abattre, la main serrée sur sa balise. L'homme était tourné vers lui et son regard vivait encore. Un regard intense dans lequel brilla un instant une lueur mystérieuse, moqueuse et presque amicale. Nul ne saurait jamais ce que l'agent temporel avait pensé avant de mourir. « Est-ce qu'il n'a pas choisi de me donner ma chance... pour ne pas être un

salaud? » Bruno entraînait Nora vers le bord de la corniche, vers la nacelle qui était le salut. Puis la jeune femme le tira par la main de l'autre côté de la nacelle. Autour d'eux, des éclairs violets hachaient l'atmosphère et se perdaient dans les profondeurs de la barrière.

— On... peut... sauter! dit Nora d'une voix haletante, rauque, hachée.

Sauter? Dans le vide? Dans le néant du passage? La mêlée s'éparpillait entre ciel et terre. La pluie projetait ses lames gonflées de neige fondue et de givre mouillé. Un voile gris foncé venait s'appuyer contre la Barrière. Le regard ébloui quand il se dirigeait vers le bas chavirait en haut dans une obscurité crépusculaire. La pluie, le vent, la pénombre de l'orage enlevaient une part de leur efficacité aux tirs des nouveaux arrivants. Bruno et Nora avaient survécu, alors que la moitié des moines-soldats qui les entouraient étaient morts.

Mais les techniciens de l'Eponge avaient commencé à précipiter dans la faille les conteneurs à tête de mort. Il fallait arriver en bas avant les explosifs. Et les hommes qui contrôlaient le treuil, au-dessus de la corniche, ne laisseraient peut-être pas descendre la nacelle... Nora avait-elle retrouvé certains souvenirs de ces voyages passés? Au bon moment... C'était possible. Bruno décida de lui faire

confiance. De toute façon, il n'avait pas le choix.

Il l'aida à enjamber le garde-fou et plongea derrière elle.

CHAPITRE 19.

Un phénomène inattendu freina la chute de Bruno. Inattendu? Il ne l'était peut-être pas pour Nora. La jeune femme flottait en riant au milieu du brouillard de la faille Les bras ouverts, sa longue jupe déployée, elle volait en apesanteur. Ou peut-être se laissait-elle porter par le courant du passage, sous une gravité extrêmement faible

Et Bruno se rendit compte avec une surprise intense qu'il occupait à peu près la même position et subissait le même effet Une douleur entre les épaules lui coupait le souffle Il s'était contracté en sautant Quelques-uns de ses muscles restaient durs comme des blocs de pierre gelés. Et puis un réflexe avait figé la douleur dans son dos, là où il s'attendait à recevoir la balle ou le rayon qui le transpercerait. Il tordit le cou pour essayer d'apercevoir le champ de bataille qu'il avait quitté quelques secondes plus tôt. Mais Nora et lui s'étaient enfoncés complètement dans la brume cotonneuse et il ne vit rien d'autre que cette masse blanche, dense et tiède

Il essaya de rejoindre Nora. En vain. Il n'était pas aussi habile

qu'elle à nager dans cette espèce de purée de pois. Il tombait de nouveau II sentit l'odeur de pomme verte du temps.

*La température augmentait très vite Ses vêtements trempés
fumaient. H eut peur un instant d'échouer dans une fournaise ou un
geyser et d'être brûlé vif. Nora dérivait loin à droite Elle revint
brusquement, poussée par un tourbillon d'air froid. Et les deux
fugitifs, presque réunis, virent passer devant eux et au-dessous, un
énorme iceberg lancé comme un projectile Deux ou trois cents
mètres de haut, un kilomètre de long., impossible d'évaluer la
largeur. Mais d'autres univers se mêlaient ou se rejoignaient dans
la glace Un grand voilier naviguait à l'intérieur de l'iceberg. Au-
dessous, un vol de pigeons tournoyait autour d'un clocher. Les
pigeons prirent leur essor, passèrent à travers le voilier et
disparurent. L'iceberg croisait maintenant une immense forêt. Un
incendie s'alluma. Une foule inconnue grouilla, poings levés. Un
troupeau d'éléphants déferla sur la glace
Bruno et Nora s'enfonçaient dans une sorte d'orage Ils avaient
l'impression
de
recevoir*

de

nombreuses

petites

décharges

électriques qui faisaient tressaillir leurs muscles et sauter leur cœur

Ils traversaient des couches d'air tiède et des couches d'air glacé, et

ces variations de température presque instantanées leur coupaient

le souffle Leur peau se révolta Des larmes coulaient de leurs yeux

blessés.

Et soudain, sans que rien ne leur eût laissé prévoir la fin de leur

chute, ils furent immergés en eau profonde, à deux ou trois mètres

l'un de l'autre, nageant d'instinct Leurs regards se rencontrèrent

Et chacun lut dans les yeux de l'autre un mélange de soulagement et

de crainte.

Ils avaient échappé aux hommes de l'Eponge et à la police

temporelle de Godrap. Ils étaient libres. Ils nageaient dans une mer

calme et chaude... Mais aucune terre n'était visible. Et de dangereux

débris flottaient autour d'eux. Un grondement dans le ciel leur fit

lever les yeux. Un Zéro japonais de la deuxième guerre mondiale

piquait vers une grosse épave, à quelques centaines de mètres.

Presque aussitôt, il y eut le « tac-tac-tac » des mitrailleuses. Le pilote avait aperçu des survivants. Pourvu que...

Une minute passa. Bruno et Nora s'étaient rapprochés et nageaient maintenant ensemble. L'appareil tournait autour de ce qui avait été sans nul doute le théâtre d'un important combat aéronaval nippon-américain... Cela ne se passait pas forcément sur la Terre historique entre 1942 et 1945. Les fugitifs avaient peut-être échoué sur un univers parasite où l'histoire locale singeait éternellement la guerre du Pacifique.

Et ce qu'ils redoutaient arriva. Ils virent le Mitsubishi plonger vers eux. Son tir soulevait deux lignes de geysers blancs dans la mer...

Nora cria. Bruno lui fit signe et ils enfoncèrent la tête sous l'eau.

C'était une bien mince protection, et Bruno connaissait les Japonais. Si le pilote les manquait, il reviendrait, il insisterait autant que ses réserves de carburant le lui permettraient.

Bruno vit une balle flotter à portée de sa main. Flotter? Oui. L'objet, de la grosseur du pouce, arrivé en bout de course, commençait à couler en grésillant. Une balle de mitrailleuse? Instinctivement, il referma ses doigts sur ce surprenant trophée de guerre. Il se brûla les doigts mais refusa de lâcher prise.

Et brusquement, il coula. Il crut d'abord que le poids de la balle l'entraînait de façon inexplicable. Puis il vit Nora tomber en suffoquant. Il ouvrit la bouche... et respira une gorgée d'air chaud et sec.

Au même instant, ses pieds touchèrent le fond. La mer s'évanouit. Emporté par son élan, il glissa à genoux, puis s'allongea sur le sable. Nora était étendue à côté de lui, enroulée dans sa robe. Un soleil blanc-bleu brillait dans le ciel torride. L'espace se mit à bouger, emporta le soleil. La température se radoucit. Un doux soleil jaune se haussa sur l'horizon. Un paysage urbain de tours et de rues enchevêtrées s'implanta dans le désert, puis s'éloigna lentement. L'avion japonais apparut de nouveau dans le ciel. Mais il semblait voler de l'autre côté d'une vitre épaisse. Il devint lui-même transparent. Il dériva latéralement et traversa une montagne blanche qui l'engloutit.

Le désert se stabilisa. Les espaces adjacents qui défilaient en surimpression devinrent flous et lointains. Bruno et Nora se levèrent et se regardèrent en souriant.

— On s'en est sorti, finalement, dit Bruno. Nora s'approcha et l'embrassa timidement.

— *Je n'y suis pour rien, dit-il.*

Ce n'était pas exact et il en convint volontiers. Nora fit la moue.

— *J'ai joué sur le temps, dit-il. Mais j'ai l'intime conviction que le Seigneur de l'Histoire nous a aidés, hein? Nora secoua la tête.*

— *Il y a eu une boucle de causalité, expliqua Bruno. Lukas n'avait rien tenté et je ne suis pas sûr qu'il ait eu l'intention de tenter quelque chose. De toute façon, c'était très difficile pour lui, surveillé comme il l'était. Mais le commandant Likson ne se méfiait pas de moi. Quand j'ai crié que la balise avait émis un signal, il m'a cru, au moins un moment. Il l'a prise dans ses mains pour l'examiner et il a oublié de surveiller Lukas pendant une seconde ou deux. Les soldats aussi ont relâché leur attention. Lukas a compris qu'il pourrait peut-être profiter des circonstances pour agir. Est-ce qu'il a pensé que je lui tendais un piège? Oui, sûrement. Il était trop expérimenté pour ne pas s'en apercevoir. Mais il est entré dans mon jeu. Le plus important pour lui, c'était de signaler la position spatio-temporelle de l'Eponge, où réside Luis Pargoz. Il n'était pas du tout certain que nous puissions nous échapper à la faveur d'un affrontement. Moi, je pensais qu'il y avait une chance parce que je comptais sur l'aide du troisième joueur... le vrai Seigneur de l'Histoire.*

« A cet instant, la police temporelle avait été alertée... par le signal qui n'était pas encore émis. Les techniciens de Godrap ont eu la possibilité de viser un peu en arrière, ce que j'ignorais. Ils sont donc arrivés avec une ou deux secondes d'avance. Alors, Lukas ne pouvait plus ne pas tenter d'émettre le signal et, l'ayant tenté, il ne pouvait plus échouer. Tu me suis? »

« Après, bon, on a eu de la chance... »

Bruno s'aperçut que Nora le regardait d'un œil vide. Il se sentit coupable.

— Je t'ennuie avec toutes ces considérations. Et je suppose que tu as soif? Moi aussi, mais...

La jeune femme se retourna et lança un cri aigu. Un objet de grande taille, de nature inconnue, se dirigeait vers eux, flottant à quelques mètres au-dessus du sol. Cela ressemblait à une coquille géante, brisée en haut, à une carcasse de dirigeable à demi déchirée. La noirceur de cette masse contrastait avec le décor ensoleillé, peint de couleurs éclatantes.

L'objet parut soudain repérer les fugitifs. Il s'immobilisa une seconde, comme pour les prendre en point de mire, puis l'avant s'abaissa et il fonça en rasant le sable.

— Attention! dit Bruno.

L'objet inconnu appartenait-il à cet univers? Était-ce une lourde masse de métal, sustentée par un système d'antigravitation? Ou une simple image holographique? Difficile de s'en assurer. Bruno ne tenait pas à s'informer sur la chose en se faisant écraser ou déchiqueter.

Il y avait deux façons de l'éviter... ou du moins d'essayer. Courir devant ou se coucher sur le sable. Il choisit la deuxième méthode surtout parce qu'il se sentait trop las pour courir. Il fit signe à Nora de se jeter à terre. Ils s'aplatirent ensemble. L'engin ou la chose passa au-dessus d'eux et s'en alla. Pas pour longtemps. Une minute plus tard, ils la virent qui revenait lentement et les cherchait.

La chasse recommença.

Une fois, deux fois, ils se plaquèrent au sol et l'engin les frôla. La troisième fois, il percuta un monticule derrière lequel ils s'étaient abrités et il les recouvrit de sable. Après chaque tentative, il s'en allait errer en zigzaguant sur le désert alentour Bruno remarqua bientôt qu'il évitait — parfois en décrivant un brusque crochet — une sorte de tertre, couronné d'une tache rougeâtre, qui se trouvait à trois ou quatre cents mètres dans la direction opposée au soleil. Là

était peut-être le salut II entraîna sa compagne

Cinq fois, l'objet inconnu les prit en chasse Cinq fois, ils lui échappèrent, de justesse, en se couchant sur le sable La dernière fois, il les frôla de si près que la robe de Nora fut déchirée de haut en bas. Le pilote ou la machine de guidage apprenait, quoique lentement, à serrer son gibier de plus près. Maintenant, le tertre était proche La tache rouge semblait être une tente, couleur brique, avec une croix blanc et bleu sur une face

— Il faut y arriver avant qu'il nous attaque de nouveau, dit Bruno

Parce que cette fois, j'ai peur

Nora parut le comprendre Elle se débarrassa des loques qui l'habillaient et se mit à courir nue, les seins dressés, les coudes au corps. Bruno se lança à sa poursuite

Il la vit bondir devant lui, arriver au tertre A ce moment, il trébucha et tomba L'engin était de nouveau sur lui II s'aplatit en essayant de coller au sol et attendit Rien? Il tourna prudemment la tête L'objet inconnu s'était arrêté à quelques mètres de lui On eût dit un poisson monstrueux derrière la vitre d'un aquarium géant Puis il renonça à la chasse et s'éloigna Bruno attendit qu'il eût disparu et courut rejoindre sa compagne Nora se tenait debout près de la tente Aucun

signe de vie ne se manifestait aux abords du mystérieux campement
Mais il remarqua un détail qui avait peut-être son importance. Ce
qu'il avait pris de loin pour une croix était en réalité un dessin en
forme de « H » majuscule. Son cœur battit « Est-ce que ça serait le
but de mon voyage? »

Nora souleva le morceau de toile qui fermait la tente et entra. Elle
recula aussitôt avec un cri et buta contre Bruno qui la suivait.

— Il y a un... cadavre! dit-elle.

Bruno pénétra à son tour sous l'abri. Dans la pénombre, il mit
quelques secondes à reconnaître le corps étendu, blessé, avec un
membre ouvert et une large surface de peau brûlée Son regard
s'arrêta sur le visage où une plaque de chair grande comme la
paume de la main se décollait. Un œil pendait, à demi arraché

— Joseph Sandis-Banks!

Un androïde naturellement Autour du corps, une table métallique,
une chaise pliante Sur la table et sur le sol, divers objets
s'éparpillaient: un transistor, une lampe à alcool, une boîte
d'allumettes, une bouteille, un verre, un couteau, une boîte à outils,
une trousse médicale d'urgence Cela sentait la mise en scène
C'était une mise en scène Le mort se dressa lentement et commença

*à remettre son œil en place Nora qui se tenait derrière Bruno gémit
doucement Il lui serra la main et lui fit signe de se taire
La chose qui avait été Joseph se tenait maintenant debout en face de
lui*

*— Bonjour! Je suis un peu handicapé, mais je pense que tu m'as
reconnu?*

C'était la voix naturelle de Joseph Sandis-Banks.

— Oui, je t'ai reconnu, dit Bruno. Mais pourquoi ce cinéma?

— Cinéma?

L'androïde eut un rire sec.

— Nous autres, biomécaniques, sommes fragiles, mais réparables.

Tu n'es pas trop surpris?

*— Non, dit Bruno. J'ai vu le bouffon Solak dans l'état où tu es. Je me
suis souvenu de ta fameuse manie... et j'ai pensé que tu pouvais être
aussi un androïde.*

— Tu as bien suivi la piste!

— Les pierres étaient grosses.

*Une voix inconnue, très douce, très grave, parla soudain par la
bouche de Joseph Sandis-Banks.*

— Bonjour, Bruno Gorda. Heureux de te rencontrer.

— *Bonjour, dit Bruno. Tu es le troisième joueur?*

— *Oui. Tu peux m'appeler comme ça.*

— *Je peux t'appeler aussi Seigneur de l'Histoire?*

— *Oui... Ce titre en vaut un autre. Et il y a un usurpateur qui l'a rendu célèbre.*

— *Homme, machine... ou autre chose?*

— *Oh! rien de tout cela. Fils de l'homme, si tu veux. Lointain descendant des biomécaniques, si tu veux. Mais c'est sans importance. Le temps est mon univers.*

— *La coïncidence de mon nom est le premier signe que tu m'as envoyé?*

— *Oui. Tu devais savoir qu'il y avait quelqu'un au-dessus de Godrap et de ses agents. Mais ce n'était que le premier jalon. Le hasard aurait pu faire cela. J'ai renforcé le signal en créant une nouvelle coïncidence entre le film dans lequel tu allais jouer et l'univers parasite dans lequel je t'ai poussé, lorsque tu as sauté sur la mine avec tes amis. Je suis le Faiseur de coïncidences. Telle est ma façon d'agir sur la réalité. Puis j'ai pu sauver Nora et l'envoyer te rejoindre.*

— *Que veux-tu faire de nous?*

— Vous avez gagné votre liberté. Je peux vous aider à échapper définitivement à la police de Godrap... en vous donnant un univers-bulle que vous choisirez.

— Tu as besoin des clones?

— Peut-être. Dieu a besoin des hommes... Je ne suis pas Dieu! Cette expérience m'a intéressé. Surtout lorsque j'ai vu que les clones étaient très différents les uns des autres et que pas un ne ressemblait vraiment à Godrap. Je savais depuis longtemps que l'être humain ne se réduit pas à son programme génétique, mais c'était une preuve très excitante... J'ignore si les conspirateurs du Parti du Peuple vont venir à bout de leur seigneur par cette méthode et, d'une certaine façon, je m'en moque. Mais il m'a paru intéressant de pousser l'expérience dans un autre sens. J'ai offert à quelques-uns
de
tes
frères
la
possibilité
d'organiser

des

sociétés

embryonnaires dans les mondes parasites, de conduire des révolutions ou des contre-révolutions, de faire la guerre ou la paix, de créer des utopies ou des dictatures... Ils s'en tirent tous un peu mieux que le sujet moyen. Mais j'avoue que je mise beaucoup sur toi

— Moi aussi? Et si je refuse?

— Refuser l'action, c'est aussi agir. Tu feras ce que tu voudras. Tu pourras être président ou roi mendiant, triumvir ou commissaire du peuple... ou bien jouer Shakespeare sur un parasite élisabéthain. Tu pourras devenir paysan ou dictateur, vivre ta vie ou choisir le pouvoir. Quoi que tu fasses, ça m'intéresse. Je vais simplement te montrer des gens qui auront besoin de ton aide. Je sais que tu ne pourras pas t'empêcher de les aider. Dieu sait où ça te mènera.

— J'ai soif, dit Bruno.

Il prit la bouteille posée sur la table, remplit le verre qui se trouvait à côté, huma, but une gorgée.

— Du vin, camarade, dit le Seigneur de l'Histoire. Tu peux boire sans risque. Il doit y avoir de l'eau dans un jerrican par là. Je reconnais que je ne prête pas toujours attention à ces détails.

— *Goûtons ce vin. On verra pour l'eau après* Il tendit le verre à Nora et but après elle.

— *A votre santé, dit Pandroïde.*

— *A la tienne, Seigneur. Je voudrais te poser une dernière question. Ainsi, tu laisses Godrap usurper ton titre et régner sans partage sur le monde?*

Le Seigneur prit son temps pour répondre. Il avait probablement l'éternité devant lui.

— *Godrap est peut-être un moindre mal. J'ai vu bien pire, en tout cas. Et puis si quelqu'un doit le chasser, c'est son Peuple, pas moi. Enfin.*

Bruno but un deuxième verre de vin et attendit.

— *J'hésite à te dire toute la vérité, fit le Seigneur avec un long soupir de Pandroïde Joseph. Les autres clones ne la connaissent pas.*

Godrap s'en doute peut-être et encore... Eh bien, ce sera une faveur spéciale que je t'accorderai. Mais je crois aussi que je vais te porter un coup. L'univers de Godrap et le tien, si étendu qu'il soit dans l'espace et le temps, n'appartient pas au grand courant historique. C'est un parasite comme les autres: une pustule qui a voulu devenir aussi grosse que l'Histoire. Alors, ce qui s'y passe n'est pas très

important!

FIN

OceanofPDF.com